

TRAITE
SUR
L'ORAIISON

DOM JEAN DE MONTLEON

Moine bénédictin

TRAITE SUR L'ORAISON

*Si quis frater vult sibi forte
secretius orare, simpliciter intret
et oret : non in clamosa voce, sed
in lacrimis, et intentione cordis.*

Règle de Saint Benoit, ch L.II.

Si l'un des frères veut prier en lui-même d'une façon plus secrète, qu'il entre simplement (dans l'oratoire) et qu'il prie : non en poussant de grands cris, mais en pleurant et en tendant son cœur.

Préface

Parmi les raisons qui permettent d'envisager avec confiance le relèvement spirituel du monde après la crise terrible qu'il subit en ce moment, l'une des plus sérieuses est certainement le courant qui porte actuellement l'élite chrétienne vers un renforcement de la vie intérieure au moyen de la pratique régulière de l'oraison. Nombreuses sont les personnes qui, même dans le monde, s'adonnent chaque jour à ce saint exercice ; nombreuses sont les associations qui demandent à leurs membres un quart d'heure, ou même une demi-heure, d'oraison quotidienne.

Quand on sait les avantages que les âmes retirent de cette pratique, on ne peut douter qu'il n'y ait là un élément extrêmement puissant de renouvellement et de rayonnement spirituel.

Cependant, bon nombre de ces chrétiens zélés se plaignent de ne pas avoir en main les connaissances nécessaires pour rendre leur oraison profitable. Ils s'y essaient trop souvent sans principe, sans plan, sans préparation : aussi, ils y font peu de progrès et ne sortent pas de la phase de tâtonnements. Alors, ils se découragent et abandonnent, pour leur plus grand dommage spirituel, un exercice dont ils croient ne tirer aucun profit.

C'est pour répondre aux nombreuses demandes qui nous ont été faites dans ce sens que nous avons essayé d'exposer, dans les pages qui suivent, sous une forme succincte et accessible aux esprits du XXe siècle, les principes traditionnels de la Théologie mystique sur ce sujet.

Nous n'avons pas parlé, et à dessein, de *méthode* d'oraison : le mot n'est guère en faveur aujourd'hui, et nous serons amenés plus loin à préciser notre pensée sur ce point. Mais disons tout de suite qu'absence de méthode ne veut pas dire absence de *principes*.

Si la prière individuelle a des nuances multiples, elle n'en doit pas moins obéir à des lois fixes, basées sur la nature des rapports que Dieu a établis entre l'homme et Lui. Vous avez réglé toute chose selon nombre, poids et mesure¹, lui dit l'auteur de la Sagesse : tout, y compris les degrés de la charité, ainsi que le déclare l'épouse du Cantique : *Ordinavit in me caritatem*². Aussi, pour rentrer dans les celliers du roi, l'âme devra suivre une certaine ordonnance régulière, comme le fit la reine Esther quand elle voulut aller jusqu'à Assuérus : *Ayant franchi toutes les portes selon l'ordre, elle se présenta devant le roi, là où il résidait*³.

C'est donc ce parcours ordonné, ce sont ces principes fondamentaux de la vie

¹ Sap, XI,21 Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti

² II,4

³ Esth., XV,9. Ingressa igitur cuncta per ordinem ostia, stetit contra regem, ubi ille residabat.

d'oraison que nous nous proposons de développer dans ce petit traité. Sans parler des écrits des principaux maîtres de la vie spirituelle, auxquels nous avons emprunté tous les éléments de notre travail, nous nous sommes inspirés plus particulièrement de deux ouvrages qui ont fait leurs preuves :

L'un est la « *Théologie mystique* » que l'on trouve parmi les œuvres de saint Bonaventure, encore que de nombreux critiques dénie au Docteur Séraphique la paternité de cet ouvrage, pour la reporter soit sur Henri de Balmas, Frère mineur comme lui, soit sur un chartreux anonyme. Quel que soit son auteur, cet ouvrage jouit d'un immense crédit et sert de manuel, durant les siècles postérieurs, sur la question qui nous occupe.

L'autre est « *l'Introduction à la vie spirituelle* » par une facile méthode d'oraison, du père Joseph de la Tremblaye. On a écrit, et à bon endroit, de cet ouvrage, trop peu connu, qu'il est « l'un des plus beaux livres de notre littérature religieuse ».⁴ Sans doute, en son état original, il est peu accessible à des lecteurs contemporains.

« Il renferme des analyses trop poussées, un programme trop menu, trop de scolastique, trop de divisions et subdivisions, l'empreinte un peu pédantesque d'un ancien lecteur en philosophie : mais ces quelques défauts ne font que mieux ressortir l'excellence de la méthode, une des plus stimulantes, des plus entraînantes et peut-être même des plus simples qui soit. »

Sans prétendre la démarquer entièrement, nous lui avons fait de nombreux emprunts, pour mettre à la portée des fidèles une doctrine qui, pieusement conservée chez les filles spirituelles du Père Joseph, les Bénédictines du Calvaire – fondé par lui en 1617 -- a maintenu dans cette Congrégation un esprit d'oraison qui ne s'est pas démenti depuis ses origines.

Le présent ouvrage est écrit pour les débutants et pour les personnes qui ne sont pas satisfaites de leur manière de faire oraison. Il n'a point pour dessein de troubler dans leurs habitudes celles qui ont déjà l'expérience de cet exercice. Il voudrait seulement donner aux âmes soucieuses de s'engager dans cette terre inconnue, quelques jalons qui les empêchent de s'égarer et qui les conduisent, comme Moïse, *ad interiora deserti, au cœur du désert*, -- là où brille le buisson ardent, là où brûle la flamme du divin amour.

⁴ H. Bremond, *Hist. littérature du sentiment religieux en franc*, T. II, Chap. III, 5.

RESUME DE LA MANIERE DE FAIRE ORAISON

Décrite dans cet ouvrage

Nous pensons rendre service à nos lecteurs en résumant ici la manière de faire oraison que l'on trouvera exposée dans cet ouvrage.

Il importe avant toute chose de ne pas perdre de vue que le but de l'oraison est l'union de l'âme avec Dieu, union qu'il faut chercher à rendre aussi étroite, aussi constante, aussi totale que possible. Pour ce faire, l'esprit n'a pas de meilleur chemin à suivre que celui qui est tracé par l'ensemble de la théologie mystique, et qui comprend trois états, dénommés : vie purgative, vie illuminative, vie unitive. Chaque oraison doit reprendre sous forme brève ces trois points, qui commandent tous les rapports de l'âme avec Dieu.

1 VIE PURGATIVE

Avant de s'approcher de Dieu, l'âme doit commencer par se purifier et par mettre sur elle le seul parfum qui puisse la rendre agréable à son créateur, à savoir l'humilité. Après avoir invoqué le Saint Esprit, elle consacrera donc les premiers moments de son oraison à demander pardon de ses péchés. Elle rappellera à sa mémoire, d'une part quelques-unes des fautes de sa vie passée, ainsi que les nombreux manquements qu'elle commet chaque jour dans ses prières, dans ses rapports avec le prochain, dans ses devoirs d'état – d'autre part, les innombrables bienfaits dont Dieu l'a comblée depuis sa naissance, et continue de la combler. Elle s'excitera de son mieux au regret d'avoir tant offensé Dieu et de s'être montré si ingrate, si peu généreuse à son égard.

2 VIE ILLUMINATIVE

Purifiée par l'exercice précédent, l'âme s'appliquera maintenant à la méditation proprement dite. Elle prendra appui sur un texte tiré de la Sainte Ecriture, sur un passage d'un bon auteur ; le plus souvent possible sur une scène de la vie ou de la passion de Jésus-Christ. Ce sujet devra avoir été choisi et préparé, au moins sommairement, à l'avance. L'âme s'attachera, en le méditant, à rentrer plus profondément dans la connaissance des mystères de la religion et des infinies perfections de Dieu. Elle contempera assidûment Jésus, Dieu et homme tout ensemble ; elle remarquera et admirera ses vertus. Elle cherchera surtout à comprendre son immense amour pour les hommes.

3 VIE UNITIVE

Après s'être exercé à la méditation, l'âme, si novice qu'elle soit, s'efforcera, avec tout l'élan dont elle est capable, de s'élever jusqu'à l'union divine au moyen des quatre actes suivants :

A) *acte d'offrande*, par lequel elle s'offre à Dieu aussi sincèrement que possible, Lui affirmant sa volonté de Le servir, et de ne servir que Lui, jusqu'à l'heure de sa mort : d'accepter pour Lui toutes les peines, tous les travaux, tous les ennuis ;

B) *acte de demande*, où elle suppliera Dieu de lui accorder toutes les grâces dont besoin pour elle, et pour les autres ; Le conjurant surtout d'allumer en elle le feu de son Amour ;

C) *acte d'imitation* par lequel elle se déterminera à prendre Jésus-Christ pour modèle, en tout ce qu'elle fait, en tout ce qu'elle pense, en tout ce qu'elle dit ; elle choisira en outre quelque résolution plus précise à observer dans la journée ;

D) *acte dit d'union essentielle*, que nous décrirons tout au long, et par lequel elle s'efforcera d'adhérer à Dieu d'aussi près que possible, dans la nuit de la foi.

CHAPITRE I : DE L'IMPORTANCE DE L'Oraison

1. De l'Ame et de l'Esprit

Dieu est esprit, disait Notre Seigneur à la Samaritaine, *et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit est en vérité*⁵.

Dieu est esprit : c'est-à-dire qu'Il n'a pas de corps et qu'Il est complètement indépendant la matière ; Il peut subsister, voir, entendre, agir, sans le concours d'aucun organe corporel, car c'est là le propre de l'esprit.

L'homme, lui, n'est pas un pur esprit, comme son Créateur ou comme les anges ; il est étroitement rivié à son corps de chair. Mais il a un esprit, et c'est là ce qui le distingue des animaux. Les théologiens désignent sous ce nom la partie supérieure de l'âme, celle sur laquelle est imprimée la ressemblance divine, et qui fait la haute dignité de l'espèce humaine.

Les animaux ont une âme, mais ils n'ont pas à proprement parler d'esprit. Leur âme est étroitement liée à la matière : ils la reçoivent toute entière de leurs ascendants ; elle ne peut subsister ni faire aucune opération sans le corps, et, quand vient l'heure dernière, elle disparaît avec lui.

L'âme de l'homme, au contraire, ne vient pas de ses parents, elle descend directement de Dieu, qu'Il a créé par un acte distinct. Elle est capable d'opérations indépendantes de la matière : elle peut penser, réfléchir, méditer, sans que le corps qu'elle habite y ait aucune part. Enfin elle ne disparaît pas avec lui, quand ce corps se dissout et tombe en poussière : elle continue à vivre indéfiniment.

Ce qui la vieillit, ce sont ses péchés ; mais cette décrépitude est parfaitement réparable, et elle peut si elle le veut, rester toujours jeune. Contrairement aux animaux, elle est donc capable d'une vie propre, d'une vie spirituelle, indépendante de la matière, et c'est par là que l'homme est un esprit, et qu'il est semblable à Dieu. C'est par là qu'il peut s'unir à Lui, rentrer dans son intimité, dans sa vie, ne faire qu'un avec Lui. Et cette union de la fin à laquelle il est ordonné, la condition nécessaire de son équilibre de son épanouissement, le seul état où il puisse trouver le bonheur parfait et la paix.

C'est à la lumière de cette pensée qu'il faut relire la phrase célèbre de Saint Augustin : *Fecisti nos ad te Deum, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*⁶. *Vous nous avez fait pour vous, mon Dieu. Vous nous avez créé ad te, en puissance vers vous; et notre cœur ne peut trouver son repos tant qu'il n'aura*

⁵ Jo.,IV, 24

⁶ Vous nous avez fait pour vous, mon Dieu, et notre cœur est agité jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

pas touché à ce but sublime, tant qu'ils ne se sera pas plongé en vous, in te.

Par sa nature même, par l'effet de cette puissance spirituelle qu'il porte en lui, de cette ressemblance divine dont il est marqué, l'homme est contraint de monter toujours, le terme de cette ascension ne peut être que Dieu. Il n'est pas de bien terrestre dans lequel il puisse se reposer, trouver la satisfaction de cet immense plaisir de perfection, de mieux, de plénitude qui le tourmente. Chaque fois qu'il place le but de celle-ci dans une créature, il court à une amère déception. Sa fin dernière, son terme, son lieu définitif ne peut être que l'Être parfait, révélé à sa connaissance et embrasé par son amour.

2. **Renovamini Spiritu Mentis Vestrae**

Mais comment l'homme atteindra-t-il à cette fin pour laquelle il est marqué ? Comment s'élèvera-t-il du monde matériel ou l'enchaîne sa corporéité vers le monde spirituel, auquel il appartient par la partie la plus noble de son être ? Comment dépouillera-t-il de toute la gangue à laquelle elle est mélangé, cette image de Dieu, dont il porte l'ébauche en lui, comment l'affinera-t-il pour la conduire à son achèvement ?

Sera-ce en jeûnant et en multipliant les pénitences corporelles, qui ont pour but d'exténuer la chair et de libérer l'esprit ?

Sans doute ce genre de mortification est indispensable à quiconque veut s'élever dans les voies spirituelles et se refaire à l'image de Dieu. L'exemple de tous les Saints le prouve abondamment. On ne peut dire que ce soit là un moyen infaillible et essentiel d'assurer cette transformation : il y a bien des hommes que la nécessité contraint à une vie extrêmement rude, comme les soldats en campagne, ou les forçats ; il y en a d'autres qui se livrent volontairement à un ascétisme extrême, comme les fakirs hindous, sans que les uns ni les autres ne deviennent des saints.

Sera-ce alors par le dépouillement de tous les biens d'ici-bas? -- Nous ne saurions aller plus loin dans ce domaine que certains philosophes grecs comme Diogène le Cynique dont le dénuement est demeuré légendaire. Cependant, eux non plus ne sont pas devenus des Saints. -- Trouverons-nous alors le secret de cette rénovation dans la réception fréquente des sacrements ? Dans la multitude des bonnes œuvres ? -- Mais St Jean Baptiste n'a pas communiqué une seule fois dans sa vie, et néanmoins, il a été canonisé par la bouche même de Notre Seigneur, qui nous a dit de lui que, *parmi les hommes nés de la femme, nul ne s'est élevé plus haut* ; Saint Paul, premier ermite, n'a pratiqué aucune des œuvres de la vie active, puisqu'il vécu toujours seul, ce qui ne l'empêche pas d'être dûment inscrit au catalogue des Saints. Tout au contraire, on rencontre souvent, surtout de nos jours, des personnes qui s'approchent quotidiennement de la Sainte Table, ou qui se multiplient sans compter dans les œuvres, et qui cependant font peu de progrès dans la vertu, demeurant toujours très semblables à eux-mêmes.

Tous les moyens que nous venons de citer sont excellents, on ne saurait trop en recommander la pratique, et loin de nous la pensée de vouloir, si peu que ce soit, en minimiser l'importance.

Cependant aucun d'eux, réduit à lui-même, ne peut suffire à nous élever, ne contient le secret de notre progrès spirituel. Ils ont besoin de s'appuyer eux-même sur un autre, que Saint Paul nous fait deviner dans ces mots : *Renovamimi spiritu mentis vestrae*⁷. Admirons la force de cette expression : renouvez vous par l'esprit de votre esprit, c'est-à-dire par la partie la plus spirituelle, la plus intime, la plus divine de vous-même. C'est elle qu'il faut mettre en œuvre, qu'il faut faire sortir de ses ténèbres, de son oisiveté, de son inertie ; c'est elle qui doit devenir le ressort de notre activité intérieure et le principe de notre transformation. *Renovamimi spiritu mentis vestrae*.

Le Psalmiste nous dit dans le même sens : *Omnis gloria filiae regis ab intus*⁸. Remarquez qu'il dit : *toute omnis*. Tout l'embellissement, tout l'épanouissement de notre être d'homme sera fonction de ce qui se passe au plus profond de notre cœur, au plus intime de notre conscience, *spiritu mentis vestrae*.

Or cette activité vivifiante de l'esprit n'a pas d'autres moyen de se développer et de s'intensifier que dans la pratique de l'oraison. Le but de celle-ci est précisément de vous faire vivre « en esprit » comme les anges, comme Dieu lui-même. On conçoit dès lors le rôle fondamental qu'elle joue dans la recherche de votre perfection.

On peut dire que l'oraison est à la vie chrétienne ce que la racine est à l'arbre. De même que l'arbre puise constamment dans la terre par ses propres racines, la sève qui le fortifie, le pare de feuilles et lui fera porter des fruits, de même l'âme tire de Dieu par l'oraison, la grâce dont elle a besoin pour s'affermir dans la vertu, se munir de pensées saintes et se donner avec zèle aux œuvres de charité. Coupez la racine, l'arbre meurt. Otez l'oraison et il n'y a plus qu'une apparence, une façade de vie chrétienne ; -- il reste seulement des gestes extérieurs, que n'anime plus aucune ferveur ; aucun amour, aucun désir de plaire à Dieu.

« Un quart d'heure d'oraison par jour et je vous promets le ciel », disait Ste Thérèse. Une âme qui s'adonne régulièrement et sincèrement à l'oraison assure son salut : elle est perdue pour le démon. De là, viennent les efforts incessants fait par ce dernier pour détourner d'un si saint exercice.

⁷ Ephes., IV,23

⁸ PS. XLIV, II. Toute la gloire de la fille du roi lui vient de son intérieur.

3. Comment l'oraison nous transforme à l'image de Dieu et nous conduit à la perfection

C'est dans l'oraison que l'âme se rapproche de Dieu est qu'elle se déifie elle-même, comme le morceau de fer qui, mis en présence du feu, devient peu à peu semblable au feu. St-Paul dit dans sa deuxième épître aux Corinthiens⁹, qu'à force de *contempler la gloire du Seigneur, nous nous transformons à la même image*. St-Jean Chrysostome explique cette vérité par la comparaison suivante :

« Si un roi admettait dans son intimité quelque pauvre hère, celui-ci finirait bientôt par quitter les habitudes grossières de sa première éducation, pour prendre les manières délicates et le langage épuré de la cour : or, celui qui dans la prière est admis dans l'intimité de Dieu, aura bientôt fait de quitter les instincts grossiers de la nature corrompue, et de prendre les sentiments semblables à ceux qui règnent dans les cieux¹⁰. »

C'est pourquoi Moïse, lorsqu'il redescendait du Sinaï, ou il avait parlé à Dieu, avait le visage tellement éblouissant que les Israélites avaient peine à en supporter l'éclat.

Le but immédiat de l'oraison -- selon saint Pierre d'Alcantara¹¹ -- est de nous faire acquérir la dévotion, c'est-à-dire : cette facilité que la volonté éprouve par moments à faire le bien et à servir Dieu. D'ordinaire, en effet, de par les conséquences du péché originel, notre nature est inclinée vers le mal, et le bien nous coûte à accomplir. Mais la dévotion a précisément pour effet propre de faire disparaître cette répugnance, et de nous remplir d'ardeur pour l'accomplissement du bien. On voit sans peine quelles seront les conséquences d'une telle grâce pour la vie chrétienne. Or, c'est essentiellement dans l'oraison qu'elle s'acquiert.

« La dévotion, écrit cet auteur, n'est pas en soi une seule vertu, mais elle nous dispose et nous porte à l'exercice de toutes les autres ; elle est comme un aiguillon général qui nous y excite. Pour vous convaincre de cette vérité, écoutez ces belles paroles de Saint Bonaventure : « Si vous voulez souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, soyez homme d'oraison. Si vous voulez acquérir la force pour vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Si vous voulez faire mourir votre volonté propre avec toutes ses affections et ses désirs, soyez homme d'oraison; si vous voulez vivre l'allégresse dans le cœur et marcher avec suavité dans le chemin de la pénitence et du sacrifice, soyez homme d'oraison. Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des vains soucis, soyez homme d'oraison; si vous voulez nourrir votre âme de la sève de la dévotion, soyez homme d'oraison. Si vous voulez déraciner de votre âme tous les vices et planter à leur place les vertus, soyez homme d'oraison, parce que c'est dans ce saint exercice que l'on reçoit l'onction de la grâce de l'Esprit Saint, laquelle enseigne toute chose. De plus, si vous voulez monter à la cime de la contemplation et jouir des doux embrasements de l'Epoux, exercez-vous à l'oraison, car elle est le chemin par où l'âme s'élève à la contemplation et au goût des choses célestes ». Voyez-vous maintenant combien est grande, la puissance de

⁹ III, 18.

¹⁰ Sermo I, de Precat

¹¹ Traité de l'Oraison et de la Méditation

l'oraison ? En preuve de tout ce qui vient d'être dit, sans parler des témoignages des divines Ecritures, il suffit pour le moment de citer ce que nous avons vu et entendu, et ce que nous voyons chaque jour ; des personnes simples, en grand nombre, ont obtenu tous les biens que je viens d'énumérer et d'autres encore plus relevés : par quels moyens ? Par l'oraison.»

4. Da Mihi Bibere

Il est aisé de voir par ce qui précède que la pratique de l'oraison n'est nullement réservée aux âmes qui s'adonnent à la vie contemplative, ni aux âmes privilégiées que Dieu prédestine à des faveurs ou à des missions spéciales. L'oraison mentale, comme l'enseigne le Catéchisme du Concile de Trente, est la prière propre du Chrétien. Nul ne peut s'y soustraire s'il veut assurer son salut ; et quand Notre Seigneur a voulu en enseigner l'utilité, il ne s'est pas adressé à une âme de choix, comme Saint-Jean ou Sainte Madeleine, ni à aucun des hommes qui faisaient partie du petit groupe de ses confidents habituels, par ce que cela aurait pu être considéré déjà comme une élite. Il a choisi une femme qui n'était pas de ses disciples, qui ne le connaissait pas, qui ne faisait même pas partie de la nation juive, il s'est adressé à la Samaritaine. Or, les Samaritains, bien qu'il connussent la loi de Dieu, demeuraient néanmoins attachés au culte des idoles¹², et les Juifs, à cause de cela, les tenaient dans le plus profond mépris. C'est à cette étrangère, cependant, à cette demie païenne, que le divin Maître adresse sa supplique : « *Da mihi bibere* », « donne-moi à boire, lui dit-il, donne-moi cette effusion de ton cœur dont j'ai soif, et qui fait tout l'objet de mon désir ici bas ». C'est à elle qu'Il promet en retour l'eau vive de sa grâce, pour purifier son cœur, illuminer son intelligence, enflammer son amour : c'est à elle qu'Il révèle la vraie manière d'adorer son Père par cette forme de prière dont il vient enseigner au monde le secret et qui marque l'avènement du culte nouveau : *Sed veni hora. Et nunc est ...*¹³; cette prière qui consiste à adorer *en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père*¹⁴. Nous devons donc adorer en esprit, c'est-à-dire en écartant tous les voiles que l'amour-propre interpose entre Dieu et nous ; en nous remettant dans le néant de la créature en face de son Créateur dans une profonde humilité.

5. De l'utilité des âmes d'oraison dans la cité

Aux avantages qu'elle présente pour chaque individu, il faut ajouter ce que l'oraison apporte à la société tout entière.

Nous lisons au livre de la Genèse que Dieu eût pardonné à la ville de Sodome, si il y avait trouvé dix justes : à ce trait, nous pouvons voir combien est grand devant Dieu le mérite de ceux qui mènent une vie conforme à ses commandements et quelle protection ils assurent à leurs concitoyens. Si la ville de Sodome avait possédé dix de ces hommes dans ses murs, elle eût évité le châtement qui la menaçait : malheureusement, pour elle, il ne s'y trouvèrent

¹² Cf. IV Reg., XVII.

¹³ Mais l'heure vient, et c'est maintenant.

¹⁴ Jo., IV, 24.

point; et c'est pourquoi elle fut détruite. Mais il est permis de croire que si elle avait compté dans son sein une seule âme d'oraison, elle eût obtenu son salut. Dieu attache, en effet, tant de prix aux âmes de cette sorte, qu'Il n'en demande plus de dix. Il se contente d'une seule. Et nous le fait savoir lui-même par le prophète Ézéchiël.

J'ai cherché, dit-il, parmi ce peuple un homme qui s'interposât comme une barrière et qui se tint ferme contre moi, pour que je n'exterminasse point la terre: et je n'en ai point trouvé. C'est pourquoi j'ai répandu sur eux mon indignation et je les ai consumés dans le feu de ma colère¹⁵.

En citant ce texte à propos des mots désolaient alors l'Espagne, le bienheureux Jean d'Avila, l'un des confesseurs de Ste Thérèse, écrit :

« Nous connaissons au moment de la mort, que si Dieu nous a fait sentir les effets de sa colère en nous affligeant par la peste, en nous laissant vaincre par les infidèles, en laissant naître les hérésies, en nous laissant tomber dans tant de péchés, et en nous accablant de tant de maux corporels et spirituels, cela vient de ce qu'ayant cherché des hommes d'oraison qui s'interposassent entre lui et son peuple pour adoucir son juste courroux, il n'en a pas trouvé¹⁶».

Au contraire, l'écriture nous montre fréquemment ce que peut l'intervention d'un homme qui sait prier. Nous voyons, par exemple, Aaron se jeter au-devant de l'incendie qui dévorait le peuple et l'arrêter par sa prière,¹⁷ Moïse apaiser de même la colère de Dieu, après la scène du veau d'or, et en bien d'autres circonstances¹⁸.

Esther obtint, par sa seule prière, le salut du peuple juif, condamné à mort tout entier par Assuérus. Cette reine, dont le nom veut dire : *abscondita* (celle qui est cachée), est une belle figure de ses âmes ignorées des hommes, qui portent toute leur beauté au-dedans d'elles-mêmes, qui ne se signalent à l'attention par aucune œuvre extraordinaire, et qui vivent cependant dans le palais du Grand Roi, c'est-à-dire dans l'intimité de Dieu. Chaque fois qu'il en est besoin, elles se rendent auprès de Lui, appuyées, comme Ester, sur une servante, qui est la pureté, et suivie d'une autre, qui est l'humilité. Et leur crédit est tel auprès de leur Seigneur, qu'elles se font accorder ce qui paraissait impossible à obtenir.

Citons encore l'exemple de Judith : voyant la place de Béthulie vouée à une destruction certaine, elle fléchit par sa prière la miséricorde divine et sauva ainsi sa patrie.

¹⁵ XXII, 30, 31.

¹⁶ Discours sur la sainteté du sacerdoce. – Migne. Œuvres de sainte Thérèse T. IV P. 392

¹⁷ Num. XVI. 48.

¹⁸ Ex., XXXII, 9 et suiv.

6. Comment la ville d'Anvers fut sauvée par une carmélite.

L'histoire des Saints est riche de traits semblables. En voici un parmi les plus célèbres, tiré de la vie d'une carmélite, la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, qui fut la compagne favorite de Ste Thérèse dans ses voyages. C'est elle qui fonda le Carmel d'Anvers et en fut la première Prieure.

En 1662, Maurice de Nassau, plus connu sous le nom de prince d'Orange, forma le projet de s'emparer de cette place par un coup de main. Il embarqua dans le plus grand secret les troupes nécessaires et fit diligence pour surprendre la ville avant qu'elle n'ait eu le temps de se mettre en état de défense. Il se croyait assuré du succès : mais il avait compté sans l'intervention de la sainte Prieure. Celle-ci, miraculeusement informée qu'un grand danger menaçait la ville d'Anvers, résolut de faire violence au ciel pour le conjurer. Elle invita ses filles à venir prier avec elle.

« Toutes ensemble, écrit son biographe.... se mirent en oraison, faisant monter vers Dieu leurs prières et leurs supplications comme un sacrifice d'agréable odeur. La servante de Dieu, au bout de quelque temps, renvoya les religieuses dans leurs cellules, et, restée seule, prolongea sa prière avec une ferveur admirable. Vers deux heures après minuit, elle redoubla d'instance, élevant ses mains vers le ciel est conjurant tous ses heureux habitants de l'aider à fléchir la colère de Dieu et à obtenir miséricorde.

Une religieuse des plus aimées de la vénérable mère alla de grand matin dans sa cellule, avant que la communauté ne fût rassemblée. La mère lui dit : « hélas ! ma fille, que je suis fatiguée ! Il me semble que mon corps est brisé ! Quelque grand malheur doit menacer la ville : j'ai combattu toute la nuit, on me forçait à prier; je ne pouvais plus soutenir mes bras à force de les avoir tenus élevés vers le ciel, et cependant, on me répétait sans cesse : Priez encore, encore, encore. Si j'avais défait une armée, je ne serai pas plus épuisée, je suis en nage.» Elle continua ses soupirs et ses prières jusqu'à ce qu'en effet, une voix du ciel lui dit:« C'en est fait.» Alors elle resta calme et tranquille.

On apprit deux heures plus tard que pendant cette fervente prière il s'était élevé une tempête si horrible et un vent si froid, que la flotte ennemie, qui menaçait la ville, avaient péri en un moment. Les matelots essayèrent vainement de lutter contre la tempête ; lorsqu'ils voulaient changer les voiles, les cordes se cassaient entre leurs mains, tellement que, ne pouvant plus gouverner les vaisseaux, ils les abandonnèrent à la furie des vents. Le prince d'Orange fut étrangement surpris de ce que, étant parti par un temps calme et serein, il s'était élevé en un clin d'œil une tempête si cruelle et une gelée si excessive ; car, ayant jeté son mouchoir dans l'eau, il l'en retira presque aussitôt tout gelé et aussi raide qu'une planche. La ville d'Anvers vit par cet heureux événement qu'une âme sainte est plus puissante par la force de ses prières qu'une armée par ses armes.¹⁹

¹⁹ Extrait de la vie de la « Vénérable Mère Anne de Saint Barthélémy », par un Solitaire du saint désert de Marlaigue.

CHAPITRE II : DE TROIS ERREURS QUI EMPECHENT DE BIEN FAIRE L'Oraison

1. La discrétion, mère des vertus

Au début de ses célèbres *Conférences*, Cassien nous exhorte à imiter, dans les choses spirituelles, la prudence et la sagacité avec lesquelles, sur cette terre, les changeurs s'étudient à reconnaître les pièces de monnaies authentiques et celles qui ne le sont pas. Ne croyez pas à tout esprit, disait St-Jean, mais voyez les esprits s'ils viennent de Dieu²⁰. Le démon excelle, en effet, à lancer dans la circulation des aphorismes ou des « slogans », qui ont toutes les apparences du bon sens, de la vérité, et qui cependant, acceptés sans discernement par les âmes en quête de Dieu, les abusent et les détournent du vrai chemin qui conduit à son royaume. C'est pourquoi les Pères du désert, et Saint-Benoît à leur suite, ont posé comme fondement des vertus la discrétion, c'est-à-dire l'habitude de distinguer toujours, avant d'agir, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas. Dans le domaine spirituel en effet, plus que dans aucun autre, étant donné l'importance des intérêts engagés, il est nécessaire de définir, d'éviter les confusions et les équivoques ; de poser les choses à leur juste valeur, de les mesurer à l'étalon des enseignements authentiques de l'Eglise, et « de ne recevoir aucune chose pour vraie, qu'on ne la connaisse évidemment être telle», si l'on veut éviter de se laisser tromper par celui qui est le père du mensonge et l'ennemi de notre salut.

Avant donc d'aborder l'exposé des principes qui aideront à pratiquer avec fruit l'oraison mentale, il est nécessaire de démasquer, de signaler quelques erreurs qui, circulant sous les apparences du bon sens et de l'orthodoxie la plus pure, empêchent les âmes de s'appliquer à cet exercice avec tout le soin désirable. Trois d'entre elles nous paraissent de nos jours devoir fixer particulièrement l'attention. Ce sont : 1° la confusion entre la prière vocale et la prière mentale ; 2° la confusion entre l'oraison actuelle et l'oraison habituelle ; 3° une conception inexacte du « repos » de l'oraison.

2. De la confusion entre l'oraison vocale et l'oraison mentale

Pour manifester cette erreur, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les propres paroles de Sa Sainteté le Pape Pie XII.

« Il y en a aussi, déclare l'encyclique *Mystici Corporis*, qui dénie à nos prières toute

²⁰ 1a Joann., IV, 1.

valeur d'impénétration proprement dite, ou qui tentent de répondre l'opinion que les prières privées ont peu de valeur, celles qui ont une vraie valeur étant plutôt les prières publiques, présentées au nom de l'Eglise, puisqu'elles partent du corps mystique même de Jésus-Christ. C'est là aussi une erreur, car le Sauveur ne s'unit pas seulement à son Eglise comme à une Epouse très chère, mais encore, en Elle, les âmes de chacun des fidèles, avec lesquelles il est très désireux de s'entretenir intimement, surtout après la sainte Communion. Et quoique la prière publique, comme procédant de notre Mère l'Eglise, à cause de sa qualité d'Epouse du Christ, l'emporte sur toute autre cependant toutes les prières même les plus privées, ne manquent ni de valeur ni d'efficacité et contribuent même beaucoup à l'utilité du corps mystique, dans lequel rien de bien, rien de juste n'est opéré par chacun des membres, qui par la communion des saints, ne rejaillisse sur le salut de tous. Et, pour être membre de ce corps, les chrétiens individuels ne perdent pas le droit de demander pour eux-mêmes des grâces particulières, même d'ordre temporel, tout en restant dépendants de la volonté de Dieu : ils demeurent, en effet, des personnes indépendantes, soumises chacune à des nécessités spéciales (Cf. S. Thom. 2/2, qu. 83, a. 5 et 6). Quant à l'estime que tous doivent avoir de la méditation des vérités célestes, ce ne sont pas seulement les documents de l'Eglise qui l'indiquent et le recommandent, mais aussi l'usage de l'exemple de tous saints²¹.»

La théologie catholique en effet distingue deux formes de prières : la prière vocale et la prière mentale. La première est celle qui s'exprime par les paroles et des rites extérieurs : elle a sa plus haute expression dans le culte liturgique de l'Eglise. La seconde, selon l'enseignement du *Catéchisme romain* est celle, « qui part d'un cœur enflammé, et que Dieu, qui connaît jusqu'aux plus secrètes pensées de l'homme, entend, quoiqu'elle ne soit pas prononcée de bouche²².»

La première a été pratiquée aussi par les païens et par les Juifs, qui, chacun à leur manière, ont offert des sacrifices publics à la divinité; la seconde au contraire, selon le même document, et l'apanage des seuls chrétiens : les infidèles ne la connaissent pas.

Notre Seigneur en a révélé le mérite et la puissance à la Samaritaine, dans le texte que nous avons cité tout à l'heure : *Femme, crois moi, l'heure vient où ce n'est plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorez le Père. L'heure vient Et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Car Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité*²³.

Et c'est encore à l'oraison mentale qu'il appelait ses disciples, quand il leur disait : *Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier dans les synagogues ou sur les places publiques, afin d'être vus par les hommes.... Toi, lorsque tu prieras, entre dans ta chambre, et après avoir fermé la porte, prie ton Père dans le secret, le Père qui voit dans le secret t'exaucera*²⁴.

Par le mot de « chambre » qui est employé ici, dit le *Catéchisme romain*, on peut entendre le cœur de l'homme, dans lequel non seulement il importe d'entrer,

²¹ Encycl. Mystici Corporis Christi. III P. – 29 juin 43

²² IV^e Partie VIII, 4.

²³ Jo., IV, 23.

²⁴ Mt. VI, 5.

mais qu'il faut en outre fermer, pour empêcher toutes les impressions du dehors de venir troubler la pureté de la prière.

N'allons pas penser pour autant qu'en parlant ainsi, Notre-Seigneur ait eu le dessin de minimiser la valeur de l'oraison vocale, Lui-même au contraire a montré le prix qu'Il attache à la prière publique, au culte solennel et social que Lui rend son Eglise, par ces paroles mémorables : *Si deux d'entre vous s'accordent sur terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est aux cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux*²⁵.

Recueillant précieusement les enseignements de son fondateur, l'Eglise a, dès ses origines, rendu à Dieu ce double culte intérieur et extérieur et pratiqué cette double forme de prière. Voici un texte de Saint-Cyprien, cité par Wilmart, qui ne laisse aucun doute à ce sujet. Il date de l'année 251. Tandis que sévissait la persécution de Dèce, le primat d'Afrique écrivait à un groupe de confesseurs romains :

*« Nous faisons mémoire de vous jour et nuit ; et soi que, (réunis) à plusieurs, nous accomplissons la prière (Canonique) par les sacrifices ; soit que, retirés, nous nous livrions à des prières privées, nous supplions le Seigneur de vous accorder toute Sa bienveillance pour que vous méritiez la couronne*²⁶.»

Le témoignage Saint-Cyprien est explicite à souhait, continue le savant Bénédictin.

« On se méprend donc assez gravement en croyant et en prétendant parfois, avec un excès de bonne intention, que l'antique chrétienté n'appréciait la prière que sous l'aspect liturgique, et qu'il conviendrait peut-être de restaurer cette coutume.

Bien loin de s'opposer et de s'exclure, ces deux formes de prières doivent au contraire « s'entraider », se comprendre, s'accorder comme deux sœurs. La liturgie échappe assurément à tout danger ou reproche de formalisme, si l'on prend part à la prière commune avec une âme attentive, recueillie et comme ramassée, tournée vers Dieu par le dedans, préparée par une méditation incessante à tous les « Offices » qui lui seront imposés. Alors les rites prescrits (indépendamment de leur valeur intrinsèque) retrouvent pour le fidèle, qui y joint son ardeur intime, leur sens profond, et ne composent plus qu'un hommage d'une qualité supérieure.... Par contre coup, la piété privée, qui s'est nourrie de cette substance incomparablement riche, se trouve lestée, équilibrée, réglée. Prémunie à l'égard de l'esprit d'illusion ou d'erreur, elle peut se livrer désormais presque impunément à tous les exercices de son goût ; sa liberté a pour sauvegarde la sagesse et la sainteté de l'Eglise centre de ses affections et terme de ses pensées.²⁷ »

Étroitement unis, s'épaulant et se complétant, ces deux modes de prière ne doivent cependant pas être confondus. Ils répondent à des besoins distincts, pour lesquels l'un ne peut entièrement suppléer l'autre. Les offices liturgiques, orientés principalement vers la louange Divine, ont pour but d'une part, de

²⁵ Mt., ch. VIII, 19, 20.

²⁶ Ep. XXXVIII, 1. Edit. Hartel, 1871, p 576

²⁷ Dom Wilmart. Auteurs spirituels et textes dévots du M. A. latin. -- Paris, Bloud et Gay, -1932, 1. p. 13, et suiv.

préserver la prière de l'« égocentrisme » qui la menacent toujours quand elle est solitaire, et de la rendre « théocentrique »; -- d'autre part, de réaliser la « hiérarchie » au sens profond de ce mot, c'est-à-dire : l'unité dans la multiplicité. Lorsque par exemple on célèbre dans un chœur les Vêpres ou les Complies, multiples sont les bouches qui chantent, et cependant toutes ensemble ne font entendre qu'une seule voix, la voix de l'Épouse, la voix de l'Église.

Mais à son tour, l'oraison mentale est seule à pouvoir parfaire l'union de l'âme avec Dieu. L'adhésion de l'esprit humain à cet *esprit principal*²⁸ dont il sort et vers lequel il tend, ne peut se réaliser qu'en dehors de tout ce qui est matériel, au-dessus de tout ce qui tombe sous les sens.

Pour adhérer à Dieu en esprit, il faut que l'homme se dépouille, autant qu'il se peut, de sa chair ; qu'il réduise au silence toute la partie inférieure de son être, qu'il se hausse à n'être plus, pour ainsi parler, qu'un esprit. Alors seulement il entendra au-dedans de lui-même la voix de l'Époux, et pénétrera dans le secret de son intimité. C'est Dieu qui nous l'apprend par la bouche du prophète Osée : *Je le conduirai dans la solitude, et c'est là que je parlerai à son cœur*²⁹.

3. De la confusion entre l'Oraison actuelle et l'Oraison habituelle

Cette confusion s'exprime par une phrase que l'on entend répéter souvent : « Moi, je n'ai pas besoin de faire oraison, parce que je fais oraison toute la journée ». Nous ne nions pas d'ailleurs que cette affirmation ne soit vraie pour les âmes arrivées au sommet de la vie mystique : Sainte Thérèse, Sainte-Marguerite Marie, St Jean-Marie Vianney, etc....., pouvaient sans inconvénient se passer de l'oraison régulière, parce qu'ils vivaient dans un état continu d'union à Dieu. La difficulté consiste bien plus, pour les âmes de cette qualité, à se maintenir au contact du monde, qu'à s'en détacher : et elles sont parfois obligées de se distraire violemment de leur colloque avec Dieu, pour pouvoir vaquer aux obligations de la vie courante.

Mais ceci suppose une haute perfection, et c'est ruiner l'édifice spirituel à sa base, que d'en faire la loi commune. L'oraison continue, c'est-à-dire le fait d'avoir l'esprit constamment occupé de Dieu, et, d'après Cassien, le terme même auquel tend la vie contemplative : elle est « son unique souci, sa perfection propre et sa fin »³⁰. Ce but, est-il besoin de le dire ? est extrêmement difficile à atteindre : à moins de grâces tout à fait spéciales, il demande beaucoup de labeur et de renoncements. « L'esprit de l'homme, déclare St Thomas, ne peut, à cause de la faiblesse de sa nature, demeurer longtemps dans les hauteurs ; le poids de la fragilité humaine ramène l'âme vers des choses inférieures, et c'est pourquoi il arrive que l'esprit de celui qui prie, quand il s'élève vers Dieu par la contemplation, s'égare soudain en évagations, par suite de quelques

²⁸ Ps. L, 14.

²⁹ II, 14. Ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus.

³⁰ Cf Conférences, IX, 2.

faiblesses³¹.»

Pour arriver donc à cet état de prière continuelle, sans soumettre l'esprit à une contention insupportable, il importe de distinguer l'oraison *actuelle* de l'oraison habituelle.

La première constitue l'exercice même de l'oraison : c'est un moment de concentration durant lequel l'âme s'enferme dans le silence, et recueille toutes ses puissances, pour les appliquer exclusivement à Dieu.

L'oraison habituelle, au contraire, consiste en un simple sentiment de la présence de Dieu, un désir de lui plaire, que nous devons garder tout le jour, même la nuit, si nous le pouvons, comme l'Épouse du *Cantique*, qui disait : *Je dors, mon cœur veille*³². C'est de cette oraison que parlait le Psalmiste, lorsqu'il écrivait : Seigneur, tout mon désir est devant vous³³.

Notre-Seigneur nous en a montré la nécessité quand Il enseignait Ses disciples « *qu'il faut prier sans cesse ne jamais s'arrêter* »³⁴, parole qui, d'après la doctrine même de l'Église, ne sauraient s'entendre d'une prière proprement dite. Il nous a appelé, au contraire, à l'oraison actuelle dans le texte que nous avons déjà cité : *Toi, lorsque tu voudras prier, rentre dans ta chambre, et, après avoir fermé la porte, invoque ton Père dans le secret*³⁵. Ces expressions, *entrer dans sa chambre, fermer la porte*, impliquent manifestement une séparation d'avec le monde extérieur, qui ne peut être que momentanée.

Ces deux modes de prière ne sauraient être mis sur le même plan. Dans le traité intitulé : *Benjamin majeur*, et qui constitue l'un des documents les plus importants de la tradition de l'Église sur la contemplation, Richard de Saint-Victor – à la suite de son maître Hugues de Saint-Victor, distingue trois degrés dans la manière dont l'esprit humain peut s'unir à l'objet de sa connaissance. Il les nomme : *cogitatio* (simple pensée), *méditatio*, *contemplatio*.

« Bien que ces trois opérations, dit-il en substance, s'appliquent au même objet, il y a cependant une grande différence entre elles. Autre est la pensée qui voit, autre la méditation qui fouille, autre la contemplation qui est saisie l'admiration. La pensée (*cogitatio*) court et erre çà et là, sans but déterminé ; la méditation marche, à travers les obstacles et les difficultés, vers une fin précise, et met en jeu, pour atteindre celle-ci toutes les ressources de l'esprit. La contemplation va d'un vol libre et facile, partout où la porte de la véhémence du souffle divin. La pensée rampe, la méditation marche, et, tout au plus, court ; la contemplation vole³⁶. »

Or, l'oraison que nous appelons habituelle relève plutôt de la « *cogitatio* » que de la méditation. Elle ne doit pas, en effet, empêcher l'esprit de donner toute l'attention nécessaire à l'accomplissement du devoir d'état ou des œuvres de charité. Elle demande simplement qu'au milieu de ses occupations, l'âme se

³¹ IIA, IIae, qu. 83, a, 13.

³² V, 2 : Ego dormio et cor meum vigilat.

³³ Ps. ; XXXVII, 10. Domine ante te omne desiderium meum.

³⁴ Luc, XVIII, 1. oportet semper orare et non deficere.

³⁵ Mt. VI, 6.

³⁶ Benjamin major, vel de Gracia contemplationis, L. s., c3. _ Pat. Lat., T. 196, col. : 66

souviennne sans cesse la présence de Dieu, entretienne le désir de Lui plaire, et revienne à Lui par des élans intérieurs aussi fréquents que possible.

Au contraire, l'oraison *actuelle* exige que l'âme s'isole de toute préoccupation extérieure, qu'elle ferme les portes des sens, et qu'elle concentre ses puissances pour pénétrer plus avant dans les divins mystères. Faute de s'adonner résolument à cet exercice, jamais elle n'arrivera à cette connaissance, intuitive et amoureuse de Dieu qui caractérise la contemplation.

4. D'une fausse conception du repos de l'oraison

On rencontre souvent des personnes qui, entendant mal les expressions *d'oraison actuelle*, *d'oraison passive*, *d'oraison simple regard*, et autres semblables, employées par les auteurs mystiques, s'abusent étrangement sur la nature de l'exercice qui nous occupe. Elles pensent de bonne foi qu'en dirigeant le regard de leur âme vers Dieu au début de l'oraison, et en cherchant ensuite vaille que vaille à persévérer dans cette attitude, sans faire aucun acte distinct, elles s'adonnent à l'oraison de simple regard. Elles conçoivent la passivité de l'oraison comme une abstention de toute activité intérieure et confondent « le repos de Marie », le *quies orationis*, avec l'inertie des puissances.

Rien n'est plus contraire à ce que nous enseignent les maîtres de la vie spirituelle. Ils nous apprennent au contraire que pour s'élever vers Dieu, les puissances de l'âme doivent toujours être en acte, aussi bien dans l'oraison active que dans l'oraison passive. La seule différence entre celles-ci, c'est que, dans la première, ces puissances agissent sous l'impulsion de la volonté, aidée sans doute de la grâce, mais obligée néanmoins de fournir son effort ; dans la seconde, au contraire, elles agissent exclusivement sous l'impulsion divine qui dispense la volonté de son labour. Mais il faut bien savoir que, dans l'une comme dans l'autre, elles sont en *acte*, elles ne sont jamais inertes.

« C'est une erreur déplorable, écrit le père Massoulié, résumant sur ce sujet-là de Saint Thomas, de se figurer que, dans l'oraison, les puissances supérieures de l'âme doivent ou puissent être privées de leurs opérations. C'est néanmoins le fondement principal sur lequel on voudrait établir l'oraison de fausse quiétude qui est une véritable oisiveté. On veut que dans une parfaite oraison, l'âme n'agisse plus et qu'elle ne fasse que recevoir les divines communications.... (Or) il est impossible que dans la contemplation, ni dans aucune espèce d'oraison, quelque élevée soit-elle, l'entendement et la volonté puissent être privés de leurs opérations. » La théologie nous apprend que, même dans la lumière de gloire, dont jouissaient les Bienheureux au ciel, « non seulement les puissances de l'âme ne sont pas privées de leurs opérations, mais elles ont alors les opérations les plus parfaites qu'elles puissent jamais avoir. » C'est en effet une loi absolument générale que la béatitude consiste dans l'opération : Dieu lui-même, dont la béatitude s'identifie avec l'essence, est continuellement en action, au point que les philosophes l'ont appelé : l'Acte pur. Il en va de même des anges. « Leur béatitude et leur dernière perfection consistent, dit Saint-Thomas, dans l'opération parfaite par laquelle ils s'unissent à un bien créé. Cette opération en eux est unique et continuelle : et ce

sera leur vie pendant toute l'éternité.³⁷»

Pareillement, le bonheur suprême de l'homme consiste dans l'opération par laquelle il s'unit à Dieu ; cette opération sera continue dans l'éternité, chez lui comme chez les Anges : ici-bas, la faiblesse de sa nature l'oblige à l'interrompre souvent. Mais la perfection consiste précisément pour lui à en multiplier les actes autant que faire se peut. Plus l'intelligence s'exerce à connaître Dieu, plus la volonté s'exerce à l'aimer, plus l'homme s'approche de la vie qui doit être la sienne au Ciel.

« C'est pourquoi, continue le Père Massoulié, des âmes très imparfaites, qui, sur un faux principe de quiétude, se figurent d'être en repos, sont bien éloignées de celui dont les Saints ont parlé. Si dans l'oraison, elles sont sans connaissance et sans amour de Dieu, sans sentiment ni mouvement pour sa souveraineté, elles ne sont en réalité que dans une pure et dangereuse oisiveté et il leur serait certainement plus utile de s'exciter à l'amour de Dieu par quelques lectures de piété, que de perdre ainsi le temps au pied de l'Oratoire. Elles doivent même craindre dans ce faux repos, d'être le lieu où le démon prend le sien. Un Père a appelé une âme qui est dans l'oisiveté, nid du diable, *nidus diaboli*. Car enfin, dans cet état où elles se privent de toute opération et de tout sentiment, que font-elles, et que peuvent-elles faire de bon, puisqu'on ne peut ni rien mériter, ni pratiquer la vertu, ni en augmenter les habitudes que par les actes ? L'état le plus imparfait où se puissent trouver les puissances de l'âme est d'être absolument sans aucune opération, ainsi que nous l'avons rapporté d'après Saint-Thomas³⁸. »

Le père Joseph se montre plus énergique encore contre cette fausse quiétude. Il dit sa méfiance à l'endroit de ceux qui veulent que,

« Sans discourir par l'opération successive des actes d'entendement et de volonté, le ciel leur soit ouvert avec tous ses mystères par un simple regard, sans tant de multiplicités et de parties subdivisées d'oraison, comme s'ils étaient actes purs et indivisibles, ainsi que les esprits des Anges, ou même comme celui de Dieu, puisque celui des Anges ne laisse pas d'arraisonner par instants séparés, ou par confrontations de leurs espèces intelligibles. Ainsi ces gens n'exercent point les puissances de l'âme, mémoire, entendement et volonté, en l'exercice desquels consiste la vie contemplative. Ils veulent donc opérer d'une façon inconnue à eux-mêmes pour mieux sommeiller à leur aise dans un obscur assoupissement de l'esprit de nature, et non, comme ils disent, pour mieux imiter l'action de l'Esprit divin... Et ainsi ils se moquent d'eux-mêmes et de l'Esprit de Dieu, sous un faux prétexte de vie unitive, demeurant désunis de Dieu, et très attachés à eux-mêmes³⁹. »

Bien loin donc de se figer dans l'immobilité, sous prétexte de contemplation, l'esprit doit s'appliquer, durant le temps de l'oraison, à former des actes, dont nous préciserons plus loin la nature. Sans doute, lorsqu'il aura acquis une certaine habitude de cet exercice, il pourra essayer par moments à suspendre cette activité des puissances pour passer à l'oraison de quiétude. Mais ceci ne saurait devenir son attitude ordinaire, surtout chez les commençants. C'est pour nous faire entendre cette vérité que, sur l'échelle mystérieuse qui lui apparut durant son sommeil, Jacob vit les Anges, non point immobiles sur les degrés, mais occupés à monter et descendre sans cesse.

³⁷ I a. II ae, qu. 3, A. 2.

³⁸ Traité de la véritable oraison d'après les principes de saint Thomas 1ere P., Ch 8.

³⁹ Introduction à la vie spirituelle, p. 141.

Cette échelle peut être considérée comme une figure de l'oraison, puisque celle-ci a pour effet d'établir un passage entre la terre et le Ciel. Les anges représentent alors les âmes saintes, qui, durant cet exercice, tour à tour s'élèvent vers Dieu par la véhémence leur désir, et redescendent ensuite, par la contrition, jusqu'au fond de leur néant.

CHAPITRE III : DES TROIS BASES SUR LESQUELLES REPOSE L’ORAISON

et de ses parties essentielles

Après avoir montré les erreurs qui risquent de détourner les âmes de l’application à l’oraison, il importe d’examiner trois éléments de base, qui sont nécessaires pour assurer le succès de cet exercice. Ce sont : la mortification, la régularité, la méthode.

1. La Mortification

Si l’homme a un esprit, ainsi que nous l’avons dit plus haut, il n’est pas, comme Dieu, ni comme les Anges, un pur esprit, dégagé de la matière : il est rivé à un corps ; et ce dernier est devenu pour lui, depuis le péché originel, un redoutable ennemi. C’est saint Paul qui nous l’enseigne : la chair, dit-il, convoite contre l’esprit, *Caro concupiscit adversum spiritum*⁴⁰. Elle cherche sans cesse à tirer l’âme vers le bas, vers les jouissances sensibles qui dégradent l’homme et le rendent semblable aux animaux, tandis que l’esprit tend au contraire à s’élever vers le bien céleste, et à mener la vie des Anges. *Si donc vous voulez vivre selon l’esprit*, continue l’Apôtre, *ne donnez point satisfaction au désir de la chair*. Ces mots nous marquent le vrai but et la nature de la mortification: celle-ci n’est pas une fin en soi, mais elle est seulement un moyen destiné à remettre sous la discipline de la raison le corps qui s’en est émancipé par le péché. Elle ne vise donc pas à exterminer le corps, ni même à le priver du nécessaire. Elle cherche simplement à réprimer ses désirs superflus, à lui ôter la liberté de vivre selon son caprice, à l’empêcher d’alourdir l’esprit par ses exigences perpétuelles et de l’entraver dans son essor vers Dieu.

Les points sur lesquels on doit la faire porter de préférence sont les suivants :

1° *La fidélité au devoir d’état*. Dieu a soumis lui-même nos premiers parents, comme peine de leur désobéissance, à la nécessité de gagner leur pain à la sueur de leur front. Ce châtiment s’étend à tous leurs descendants et s’impose à chacun d’eux sous la forme du devoir d’état qui lui incombe. Bien que Dieu dans son infinie miséricorde, ait daigné laisser à l’homme un goût naturel pour le travail, qui, en lui faisant aimer son métier, l’aide puissamment à porter cette peine, il n’en reste pas moins vrai que le devoir quotidien, résolument accompli durant toute une vie, représente une entrave continue pour la nature et une belle somme de mortifications.

2° *Le support des épreuves de la vie présente*. Lorsque Dieu voit qu’une âme le cherche, il se charge de lui envoyer lui-même les souffrances nécessaires à sa

⁴⁰ Gal., V, 17.

purification. Et la vie des Saints montre constamment que les personnes les plus aimées de Dieu sont les plus éprouvées. *Quem enim diligit Dominus castigat*⁴¹. Tous ceux qui veulent s'adonner sérieusement à la vie intérieure en font rapidement l'expérience. Au lieu donc de murmurer contre les contrariétés, les multiples ennuis qui surviennent à tout propos, il faut s'appliquer à supporter ces épreuves avec douceur. Bien qu'elles nous apparaissent comme l'effet du hasard ou de la malice des hommes, elles sont en réalité sagement réglées par la Providence. Semblable aux potier qui dirige adroitement le mouvement aveugle de sa roue et l'emploie pour faire d'un bloc de glaise informe, un beau vase ou quelque objet d'art, Dieu se sert des forces aveugles de la nature et du monde pour faire de l'âme qui se livre à lui un vase de miséricorde, destiné à recevoir sa grâce et à orner son propre palais. C'est ce qu'il disait au prophète Jérémie : *Lève-toi et descends à la maison des potiers, et là tu entendras mes paroles. Et je descendis*, continue le prophète, *dans la maison du potier, et voici qu'il faisait un ouvrage sur sa roue. Et le vase qu'il faisait de ses mains avec l'argile, perdit toutes ses apparences, et il le transforma en un autre vase, comme il avait plu à ses yeux de le faire. Et la parole de Dieu se fit entendre à moi, disant : Ce que vient de faire ce potier, ne puis-je pas le faire avec vous, maison d'Israël ? Dit le seigneur. Voici que vous êtes dans ma main, comme l'argile en celle du potier, Maison d'Israël*⁴².

Livrons-nous donc sans résistance à l'action du divin Artisan. Il nous conduira beaucoup plus sûrement que nous ne saurions le faire nous-mêmes à la forme parfaite qui a conçue pour chacun de nous.

A l'appui de ce que nous venons de dire, que l'on nous permette de citer ici quelques lignes d'une lettre adressée le 20 avril 1943 par sœur Marie-des-Douleurs (Lucie de Santos, la voyante de Fatima) à son excellence Monseigneur l'Evêque de Leria, de la juridiction duquel relève Notre-Dame de Fatima.

«Le bon Dieu désire grandement le retour de la paix, mais il est peiné de voir un si petit nombre d'âmes en état de grâce, et disposées à renoncer à tout ce qu'Il leur demande, pour adhérer à Sa Loi. Et c'est précisément la pénitence que le bon Dieu exige maintenant. C'est le sacrifice que chacun doit s'imposer afin de vivre une vie juste en conformité avec Sa Loi.»

« Il ne veut pour mortification que l'accomplissement simple et honnête des taches quotidiennes et l'acceptation des peines et des ennuis. Il désire qu'on montre clairement ce chemin aux âmes : car beaucoup s'imaginent que la pénitence signifie grande « austérité », et n'ayant ni la force ni la magnanimité pour les entreprendre, se découragent et tombent dans une vie d'indifférence et de péché. »

« Du jeudi au vendredi, me trouvant à la Chapelle jusqu'à minuit avec la permission de Mère Supérieure, Notre Seigneur me dit : « Le sacrifice, de chacune c'est l'accomplissement de son propre devoir et l'observations de ma loi, voilà la pénitence que je demande maintenant. »

3°. Pour arriver au recueillement qu'exige l'esprit d'oraison, il est indispensable de s'exercer aussi à la garde des sens. Ceux-ci en effet, par leurs convoitises

⁴¹ Hebr., XII, 6 : Dieu châtie celui qu'il aime.

⁴² XVIII, 2-7.

incessantes et leur dérèglement naturel empêchent l'esprit de s'unir à Dieu. Aussi faut-il de toute nécessité les maintenir sous le contrôle de la raison. Le sens de la vue, le plus noble de tous, est aussi le plus dangereux : plus étroitement uni à l'âme qu'aucun autre, il en est comme la porte, et mal surveillé, il la livre à ses ennemis, qui la pillent sans merci. C'est pourquoi Jérémie disait : *Mon œil à dépouillé mon âme*⁴³.

Innombrables sont, surtout en matière de colère, de paresse, de jalousie, de gourmandise, de sensualité, de luxure, les péchés qui ont pour origine l'imprudence des regards.

Après la vue le sens le plus utile à l'intelligence, dit Saint-Thomas, est l'ouïe, « parce que c'est elle qui perçoit les mots, lesquels servent de véhicule aux conceptions intellectuelles⁴⁴. » C'est par ce canal que la doctrine de Dieu, que le Verbe, que la sagesse éternelle pénètre dans nos âmes. Il faut donc le garder pur, pour cela, éviter, non seulement les conversations mauvaises, mais même les bavardages frivoles, où la charité est trop souvent blessée.

Avec la mortification de l'ouïe va de pair celle de la langue, Saint-Jacques appelle : *la somme de l'iniquité, un membre foncièrement mauvais, toujours agité, plein d'un poison mortel*⁴⁵.

Le sens de l'odorat, moins dangereux, se discipline en évitant toute recherche sensuelle dans ce domaine en supportant patiemment les mauvaises odeurs, quand la charité ou la nécessité en fournissent l'occasion; -- celui du goût, en observant les lois du jeûne et de l'abstinence, en évitant tout excès de table, en gardant toujours la modération convenable dans l'usage de la boisson et des aliments. Le toucher se mortifie en supportant, dans la mesure où on le peut, le froid et le chaud, en évitant la mollesse dans la manière de se vêtir, de se coucher, etc., et aussi au besoin, par l'emploi discret des instruments de pénitence.

4° Enfin, l'âme d'oraison doit s'appliquer à la mortification des pensées. Les écarts continuels de l'imagination sont un des tourments de la vie contemplative, et les plus grands saints eux-mêmes n'en sont pas exempts. Sainte Thérèse se plaint souvent du débordement de cette faculté, qu'elle appelle « un vrai taquet de moulins ». La mortification consistera à ne pas laisser « la folle du logis » s'attarder sur des choses inutiles ou dangereuses, sur tout ce qui peut détourner l'âme de la pensée de Dieu, la porter au plaisir des sens, altérer sa pureté. Et l'expérience prouve que ce n'est pas un petit travail. Mais nous reviendrons sur ce sujet à propos de l'oraison habituelle.

Je me suis levée pour ouvrir mon bien-aimé, dit l'Épouse du Cantique, exprimant par ces mots la résolution de l'âme qui se décide à entreprendre l'effort nécessaire pour que Notre Seigneur vienne habiter en elle. Et elle ajoute

⁴³ Thren., III, 52 : Oculus meus depredatus est animam meam.

⁴⁴ In Job, c. XXXVII, lect 1.

⁴⁵ III, 6, 8. Universitas iniquitatis... inquietum malum, plena veneno mortifero.

aussitôt : *Mes mains ont distillé la myrrhe, et mes doigts sont plein de myrrhe la plus fine.* Or, la myrrhe, arbuste épineux qui secrète une liqueur amère, est le symbole de la mortification. L'épouse dit donc que *ses mains distillent la myrrhe*, pour marquer qu'elle cherche sans cesse à se mortifier : et que ses doigts, c'est-à-dire ses moindres actions, sont trempées de cette liqueur amère. Elle sait en effet que c'est là le parfum qui plaît à Dieu, et dont il veut voir pénétrer les âmes qui prétendent à son amour. C'est le point où il leur donne rendez-vous, ainsi qu'il le leur fait savoir dans le même *Cantique* : *J'irai*, leur dit-il, *à la montagne de la myrrhe*⁴⁶. C'est le présent qu'il attend des âmes royales, des âmes habituées, comme les Rois Mages, à contempler les étoiles, et à chercher la lumière de la vraie Sagesse ; c'est l'un des trois présents qu'il attend d'elles, avec l'encens de leurs prières, et l'or de leur charité.

2. La persévérance

Celui qui s'engage dans la voie de l'oraison doit savoir qu'il entreprend un labeur pénible, et qu'il lui faudra passer par un chemin étroit et difficile. Il rencontrera beaucoup plus souvent la sécheresse, le dégoût, la désolation, que la consolation et la joie. Le travail qui l'attend est semblable à celui que doit affronter l'homme qui veut retourner un terrain couvert de ronces pour en faire un jardin rempli de fleurs : il lui faudra bien des sueurs, bien de la patience avant d'obtenir un résultat.

« Oui en vérité, dit Sainte Thérèse, l'âme endure ici de grandes souffrances. Si le démon, surtout, reconnaît à ses dispositions, ses qualités, qu'elle est capable d'aller loin, il assemblera l'enfer entier pour la faire sortir du château. Ah ! Mon maître, que votre assistance est ici nécessaire ! Sans elle tout est impossible. Au nom de votre miséricorde, ne permettez pas que cette âme se laisse tromper et qu'elle renonce à son entreprise ! Donnez-lui la lumière pour reconnaître que de sa persévérance dépend tout son bien.....⁴⁷ »

Aussi la principale disposition à apporter à cet exercice est-elle un courage résolu et une ferme volonté de continuer jusqu'au bout, coûte que coûte, l'effort commencé. Car c'est précisément par ce chemin de la sécheresse intérieure que l'âme fait de grands progrès et mérite l'état de dérélition, dit le père Joseph, il en vaut mille à cause de sa force et de sa pureté⁴⁸ : » les plus grands contemplatifs ont passé par cette voie. Écoutons encore Ste Thérèse sur ce sujet :

« Pendant des années, dit-elle, j'étais plus occupée du désir de voir la fin de l'heure que j'avais résolu de donner à l'oraison, plus attentive au son de l'horloge, qu'à de pieuses considérations. Bien des fois, j'aurais préféré n'importe quelle pénitence, si sévère qu'elle fut, à l'effort qu'il me fallait faire pour rentrer dans le recueillement de l'oraison. Oui, en vérité, si violent était le combat que me livrait le démon -- ou peut être ma mauvaise nature -- pour m'empêcher de me rendre à l'oraison, si profonde était la

⁴⁶ IV. 6. *Vadam ad montem myrrhae.*

⁴⁷ Château intérieur, *Secondes demeures.*

⁴⁸ Exhortations en la fête de Saint Benoît

tristesse dont je me sentais saisie dès mon entrée à l'Oratoire, que j'avais besoin, pour me vaincre, de rassembler tout mon courage, lequel, dit-on, n'est pas petit.... À la fin Dieu venait à mon aide et quand j'avais ainsi fait effort sur moi-même, je goûtais plus de tranquillité et de consolation dans la prière qu'à d'autres jours où j'y avais été conduite par l'attrait⁴⁹. »

Ce serait donc une erreur que de juger de la valeur de l'oraison par les consolations qu'on y reçoit. Ce que Dieu attend de nous, ce qui constitue notre mérite à ses yeux, c'est notre fidélité à cette pratique, c'est la volonté énergique de demeurer en sa présence, durant le temps que nous nous sommes fixés, malgré toutes les difficultés que la nature ou le démon nous suscitent.

Mme Acarie disait que :

« Bien faire oraison ne gist pas à y avoir de grandes consolations ; que souvent une âme qui aura fidèlement et avec douceur d'esprit combattu ses pensées et distractions, entrants pour cela en la connaissance et créance du néant qu'elle est devant Dieu, et de sa misère et impuissance ; que cette âme sortira avec plus de fruit et d'humilité de l'oraison, que d'autres qui auront bien entretenu leur esprit en des pensées sublimes, et en sortiront avec satisfaction d'eux-mêmes⁵⁰. »

3. La Méthode

Nous avons dit, déjà, dans la préface de cet ouvrage, avec quelle réserve il fallait prendre ce terme. Il n'est pas de domaine, croyons-nous, dans lequel il faille respecter autant que dans la vie spirituelle, *le nombre, le poids, la mesure*, de chaque individu. Dieu n'a pas créé au cours de l'histoire du monde, deux hommes rigoureusement semblables, et il conduit chaque homme par une voie qui ne peut entièrement s'identifier avec celle d'un autre. C'est ce que veut faire entendre l'auteur de *l'Ecclésiastique*, quand il dit : *tous les hommes ont été tirés du sol et de la terre dont Adam a été formé. Dans la multiplicité de sa sagesse, le Seigneur a établi des différences entre eux, et il a diversifié leurs voies*⁵¹.

Rien n'est donc plus contraire à l'esprit de Dieu que de vouloir soumettre tout un groupe d'hommes à la même gymnastique spirituelle et de prétendre les faire marcher au même pas. Les méthodes d'oraison toutes faites, appliquées sans discernement à un groupe d'individus, arrivent rarement à éveiller chez ceux-ci le goût de cette forme de prière. Elles risquent bien plutôt de produire l'effet opposé, d'entraver la spontanéité de l'âme en la rivant à un cadre trop rigide, et d'empêcher ainsi sa libre effusion en Dieu, qu'elles devraient au contraire faciliter.

Mais si l'emploi des méthodes d'oraison schématisées présente des inconvénients, il ne s'ensuit nullement que chacun ait le devoir de se livrer à cet exercice, et la possibilité d'y faire des progrès, sans méthode. Bien que ce soit le

⁴⁹ Vie, par elle-même, ch. VIII.

⁵⁰ Déposition d'une converse de Pontoise au procès de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation.

⁵¹ XXXIII ? 10, 11.

Saint Esprit qui conduise secrètement l'âme dans cette recherche silencieuse de Dieu, son action ne détruit pas, bien au contraire, elle exige la collaboration de l'esprit humain. Et le travail de ce dernier ne peut se dérober aux lois qui conditionnent ici-bas toute espèce de progrès : il doit être fait selon un ordre logique, en suivant un plan conçu d'avance, en s'astreignant à une règle, en s'appliquant à des exercices déterminés : ceux-ci d'abord pénibles deviendront peu à peu familiers et permettront de faire avec aisance des actes qui demandaient au début un gros effort. Personne ne peut devenir habile dans un art quelconque sans s'astreindre d'abord à une discipline : c'est vrai dans le domaine des exercices physiques, vrai dans le domaine intellectuel, bien plus vrai encore dans le domaine spirituel. Les livres *Sapientiaux* vous le redisent sur tous les tons : ils nous préviennent en particulier que *le commencement de la sagesse est un désir très sincère de la discipline, que le souci de garder cette discipline est déjà de l'amour*⁵².

C'est pourquoi, si l'on est en droit de marquer quelques réserves à l'endroit des méthodes collectives, il est bon, il est nécessaire que quiconque veut progresser dans la science de l'oraison, s'impose néanmoins à soi-même une méthode, adaptée à son tempérament, mais fondée sur les enseignements authentiques de la tradition catholique.

Ce sont précisément ces enseignements que nous allons essayer de résumer dans les chapitres qui vont suivre. Disons tout de suite qu'ils sont tous contenus en germe dans la distinction célèbre et aussi ancienne que la théologie catholique, des trois phrases de la vie mystique : vie purgative, vie illuminative, vie unitive.

4. Que l'Ame ne peut s'unir à Dieu par son essence, mais seulement par ses puissances

Mihi adhoerere Deo bonum est, dit le Psalmiste, *le bien pour moi c'est d'adhérer à Dieu*. En effet :

« La plus haute perfection de l'homme en cette vie écrit saint Albert le Grand, est d'être uni à Dieu de telle sorte que son âme se trouve tout entière, avec ses facultés et ses puissances, recueillie dans le Seigneur son Dieu; qu'elle ne fasse avec Lui qu'un seul esprit ; que plus rien n'occupe sa mémoire que Dieu, et que toutes ses affections, unies dans la joie de l'amour, possèdent dans la seule jouissance de leur Créateur leur doux et parfait repos⁵³.»

Cette union se fait par la partie la plus élevée du composé humain, c'est-à-dire par l'esprit, comme le laisse entrevoir ce texte de Saint-Paul : *Celui qui adhère à Dieu, ne fait qu'un esprit avec lui*⁵⁴.

⁵² Sap., VI 18 Initium enim illius (sc., sapientiae) verissima est disciplinae concupiscentia. Cura ergo disciplinae, dilectio est.

⁵³ De adhoerendo Deo, c. 3

⁵⁴ I, Cor. II, 6 Qui adhaeret Domino unus spiritus est.

Et l'exercice par lequel elle se réalise est précisément l'oraison, au point que celle-ci peut se définir : l'union de l'esprit humain avec l'esprit divin.

Mais pour arriver à cette union et la rendre aussi étroite que possible, il est nécessaire que l'oraison soit conduite avec application et fermeté. Sans doute, tout homme, par le fait même qu'il est homme, sait naturellement faire oraison, comme il sait naturellement marcher ou parler, encore que la marche ou l'élocution soient physiologiquement des opérations d'un mécanisme fort compliqué. En s'essayant à rentrer en lui-même et à pratiquer la prière intérieure, il découvrira peu à peu de lui-même les lois essentielles de celle-ci ; néanmoins il rendra ses progrès beaucoup plus rapides, s'il s'accoutume dès le principe, à suivre un ordre logique.

Si notre âme pouvait agir par son essence, son union à Dieu se trouverait considérablement facilitée. Mais agir par son essence est un privilège qui n'appartient qu'à Dieu, en vertu de la simplicité absolue et unique de sa nature. Chez lui en effet il n'y a point de distinction entre le *principium essendi* et le *principium operandi*⁵⁵, et son opération se confond avec son essence même. Au contraire, chez tous les êtres créés, y compris les Anges, il faut maintenir cette distinction fondamentale, sous peine de les mettre sur le même plan que leur Créateur et de prétendre en faire des entités aussi indépendantes que lui⁵⁶.

L'âme ne peut donc agir directement par sa propre essence : elle ne peut le faire que par l'intermédiaire de ses puissances, qui sont en elle le *principium operandi*.

L'union à Dieu étant l'opération la plus haute à laquelle elle puisse se livrer, requiert naturellement l'intervention de ses puissances les plus nobles, -- de ces trois puissances dans nous avons déjà parlé, et qui la rendent semblable à Dieu : la mémoire, l'intelligence, la volonté.

Et il est nécessaire que toutes trois entrent en jeu: d'abord parce que leurs opérations respectives sont étroitement liées, et que chacune d'elle a besoin d'être aidée par les deux autres ; mais aussi parce que Dieu nous a commandé de l'aimer *de tout notre esprit*⁵⁷. Il ne suffit donc pas de donner Dieu comme objet à la mémoire, à l'intelligence ou à la volonté ; il faut que les trois facultés s'attachent à Lui, chacune selon son opération propre.

5. De la division du travail entre les trois Puissances

Cependant, dans cette recherche de Dieu, le rôle essentiel appartient à la volonté, la plus noble de toutes nos puissances. C'est qu'aussi bien, comme l'enseigne Saint-Jean, Dieu est amour, *Deus caritas* : or l'amour est proprement l'opération de la volonté. C'est en même temps l'inclination la plus profonde de

⁵⁵ Principe d'être et principe d'opération.

⁵⁶ Cf. saint Thomas, *De anima*, art. XII, in c. ; *Sum. th. la P.*, qu. LXXVII, a 1, in c.

⁵⁷ *S. Mc.*, XII, 30.

notre âme : c'est son « poids », pour parler le langage de l'Écriture⁵⁸ : entendez par là que l'amour agit en elle comme la gravitation sur les pierres ; il la détermine à revenir spontanément à Dieu, comme la pierre revient à la terre dès qu'elle n'est plus retenue par quelque obstacle.

Sans doute, l'intelligence aussi s'unit à Dieu dans l'acte de la connaissance; mais cette union, si élevée qu'elle soit, et même chez les âmes que Dieu comble de faveurs extraordinaires, ne peut jamais atteindre à la perfection de l'union qui se fait par la volonté. Cette différence tient à ce que ces deux facultés ne se comportent pas de la même façon à l'endroit de l'objet auquel elles s'appliquent. L'intelligence attire celui-ci à elle et cherche à le « comprendre », c'est-à-dire à l'envelopper, à l'absorber, à le faire entrer en soi. Or il va sans dire que, quels que soient ses efforts, elle ne pourra jamais comprendre Dieu tel qu'il est, parce que sa capacité ne saurait se dilater jusqu'à embrasser un Être infini.

La volonté, au contraire, « entre » dans son objet ; elle ne cherche pas à l'envelopper, elle se plonge, s'enfonce, se perd en lui. De même qu'une éponge immergée dans la mer en sera pénétrée de partout et ne présentera plus une molécule qui ne soit imbibée d'eau, de même la volonté, on s'abîmant dans la volonté divine, pourra s'unir à elle au point d'en être complètement enveloppée, et de ne plus avoir un mouvement qui ne soit imprégné du désir de plaire à Dieu.

Ainsi, c'est par la volonté surtout que l'âme doit chercher l'union. Cependant – on l'a vu tout à l'heure – , cette faculté ne saurait travailler isolément : elle a besoin que les deux autres, et surtout l'intelligence, lui prêtent leur concours. D'elle-même en effet, elle est aveugle. Elle ne peut se mettre en branle toute seule pour se porter vers un objet quelconque. Il est nécessaire que ce dernier soit présenté d'abord par l'intelligence. Elle ne peut avoir aucun mouvement de crainte, d'amour, de désir, d'espérance, sans que l'entendement lui ait montré quelque chose à craindre, à aimer, à désirer, à espérer.

Aussi, bien que l'on puisse aimer Dieu plus parfaitement qu'on ne le connaît ; bien qu'il faille souvent très peu de chose pour déterminer l'impulsion de la volonté, cependant, absolument parlant, il ne saurait y avoir d'amour sans connaissance. Saint Augustin tient cette assertion pour un indubitable. « Nul, dit-il, ne peut aimer une chose qui lui est entièrement inconnue⁵⁹. » Ce principe est tellement fondamental que l'explication du mystère de la Sainte Trinité repose sur lui : dans celle-ci, en effet, la procession du Saint Esprit n'a lieu que consécutivement à la génération du verbe :

« Quoiqu'en Dieu, dit Saint-Thomas, la volonté ne soit pas une réalité distincte de l'intelligence, cependant il est de la nature de la volonté et de l'intelligence, que les processions déterminées par l'action de l'une ou de l'autre soit distinctes, et gardent entre elles un certain ordre. La procession de l'amour en effet n'existe qu'en fonction de la procession du Verbe, puisque la volonté ne peut aimer qu'un objet préalablement conçu par l'esprit.... Encore qu'en Dieu la volonté et l'intelligence soient une même chose, cependant il est de la nature de l'amour qu'il procède de la conception de

⁵⁸ Sap., XI, 21. Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.

⁵⁹ De Trinitate, L. X, c. 1 et 2.

l'intelligence⁶⁰.»

Il ressort clairement de ces considérations que, dans l'effort que nous aurons à faire pour nous unir à Dieu, le travail de la volonté devrait être préparé par celui d'intelligence. Mais ce dernier à son tour devra être précédé d'un travail de purification, dans lequel le rôle prépondérant appartient à la mémoire. Dans son état ordinaire, en effet, l'âme est encombrée d'une multitude de souvenirs et d'images qui lui viennent du dehors, et qui l'empêchent de trouver le contact avec Dieu. Pour entrer dans le sanctuaire de l'oraison, il faut d'abord qu'elle sorte de la vanité et des illusions où la tient l'esprit du monde, et qu'elle se mette dans la « vérité », comme Notre Seigneur le demandait à la Samaritaine. Il faut qu'elle se souvienne de sa profonde misère et la Puissance, de la Majesté, de la Sainteté de Celui auquel elle s'adresse ; des châtiments dont Il a menacé le péché et de la récompense qu'Il a promis aux justes ; qu'elle se souvienne encore de tout ce qu'elle lui doit, et surtout de fautes multiples par lesquelles elle l'a offensé.

On aura donc ainsi dans l'oraison trois phrases : la *préparation* ou purification de l'âme, dans laquelle le rôle prépondérant revient à la *mémoire* ; la *méditation*, où *l'intelligence* s'applique à connaître Dieu ; *l'adhésion*, dans laquelle la *volonté* s'exerce à l'aimer. Ces trois phases répondent, on le voit sans peine, aux trois stades de la vie contemplative : vie purgative, vie illuminative, vie unitive. L'âme ne peut parvenir à l'union divine qu'en parcourant ces trois étapes : « Dieu, dit Saint Bonaventure, ne peut être pleinement possédé par l'âme s'Il n'est aimé, mais Il n'est aimé que s'Il est connu, et il n'est connu que si l'âme se le rend présent⁶¹. » Si l'on prétendait suivre une autre progression, et s'exercer par exemple, à la vie unitive sans être humilié d'abord de ses péchés, on tomberait inévitablement dans l'illusion. Il faut de toute nécessité partir de la connaissance de soi même, c'est-à-dire de la considération de sa propre misère, pour s'élever de là à la connaissance, puis à l'amour de Dieu. C'est pourquoi le Psalmiste dit du juste qu'il a disposé des degrés dans son cœur, dans la vallée des larmes : *Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum*⁶². Il a disposé des degrés, il s'est fixé, pour monter vers Dieu, un ordre à suivre, mais en partant de *la vallée des larmes*, c'est à dire de la componction du cœur.

Cependant, ce serait une erreur que de prétendre établir entre ces trois voies des cloisons étanches, et de les pratiquer séparément l'une après l'autre. Si élevée que ce soit une âme, elle a toujours besoin de revenir à la considération de sa propre misère et d'approfondir la connaissance qu'elle a de Dieu ; et par contre, si inexpérimentée, si novice qu'elle soit en matière d'oraison, elle doit s'essayer par moments à l'union divine, à cause du grand réconfort qu'elle puise dans cet exercice.

Tel est l'ordre général, qu'il est bon de suivre dans l'oraison. Nous allons en étudier maintenant avec quelques détails chacune des trois phases.

⁶⁰ Ia P., qu. XXVII, a. 3, ad 3.

⁶¹ Sentent. Lib. I, dist. 3, part. 2, a. I, qu. I. Edit. Vivès, T. 1, col. 78a.

⁶² Il a disposé dans son cœur des degrés, dans la vallée des larmes

Chapitre IV : DE LA PREPARATION OU PURIFICATION DE L'AME

1. De quelques dispositions préliminaires

Quiconque veut faire oraison doit se retirer dans une église, ou dans un lieu solitaire, et là, laissant de côté tout souvenir des créatures et du monde présent, se mettre en mesure de converser avec Dieu seul, comme s'il était déjà sur le seuil de l'éternité.

« Si vous pouvez faire cet exercice dans l'église, dit Saint François de Sales, et que vous y trouviez assez de tranquillité, ce vous sera une chose fort aisée et commode, parce que nul, ni père, ni mère, ni femme, ni mari, ni autre quelconque ne pourra vous bonnement empêcher de demeurer une heure dans l'église ; là où étant en quelque sujétion, vous ne pourriez peut-être pas vous promettre d'avoir une heure si franche dedans votre maison un⁶³.»

Mais si l'on est dans une demeure où l'on ait le calme et la liberté suffisante, le mieux sera de n'en point sortir, et de faire son oraison aussitôt après son lever, avant de voir personne.

Il importe ensuite de prendre une posture qui facilite le recueillement et l'application intérieure. Sans doute, c'est l'âme qui prie, et non le corps, l'action que ces deux associés exercent l'un sur l'autre exige qu'ils se mettent en harmonie d'attitude. L'expérience prouve que la torpeur dont certains esprits se trouvent accablés à l'oraison, et qui leur paraît incurable, n'a souvent d'autre cause qu'une posture trop lâche, trop confortable, et il suffit parfois de se redresser, se tenir ferme, pour que l'intelligence et le cœur retrouvent leur vivacité normale.

On donnera donc au corps la position qui aura le plus de chance de faciliter la ferveur de l'âme. Dieu ne nous a pas imposé aucune posture déterminée pour nous entretenir avec Lui, l'Écriture nous montre des saints en prière dans toutes les positions.

« Nous prions debout, dit Saint-Augustin, comme le publicain, donc il est dit qu'il se tenait debout (*stabat*) dans le bas du temple ; nous prions à genoux, comme nous le voyons faire dans les actes des apôtres, à Saint-Étienne, à saint Paul, et à l'assemblée les chrétiens⁶⁴. Nous prions assis, comme David et Elie. Et si nous ne pouvons prier couchés, le Psalmiste ne nous aurait pas dit qu'il arrosait chaque nuit sa couche de ses larmes. Lorsque en effet quelqu'un cherche à prier, il place ses membres dans l'attitude qui sur le moment lui convient le mieux pour émouvoir son âme »

⁶³ Introduction à la vie dévote, II, P., ch. 1.

⁶⁴ VII,59 ; XX,36.

« En général, écrit le chanoine Ribets, il convient que, pendant la prière, la tenue du corps soit respectueuse et suppliante comme celle de l'âme elle-même. Une position trop commode prédispose à la nonchalance, à la somnolence, et elle peut avoir pour effet de refroidir dans l'âme l'action divine, qui porte à la mortification et non aux satisfactions des sens.

On fait bien de prier la nuit, dans les intervalles que laisse le sommeil, mais il ne convient pas d'y faire les prières accoutumées, à moins qu'on y soit tenu par la maladie ou quelque infirmité.

Tertullien blâmait avec raison la superstitieuse pratique de s'asseoir pour prier, il était loin d'approuver en soi cette manière de se tenir en la présence de Dieu.

« Il y en a, dit-il, qui croient devoir s'asseoir pour dire leurs prières ; je ne vois pour cela aucune raison..., cela est même peu respectueux, comme en conviendraient les Gentils eux mêmes, si il voulaient réfléchir. On ne s'assied pas en présence d'un homme à qui on veut témoigner beaucoup de respect ; à plus forte raison en présence du Dieu vivant, devant qui les Anges se tiennent debout en se voilant de leurs ailes. On dirait vraiment que vous reprochez à Dieu la fatigue que vous cause les prières que vous lui adressez.»

La position naturelle du corps dans la prière, c'est d'être à genoux, les yeux fermés ou levés vers le ciel, où reposés sur quelque image sainte. Si le mouvement intérieur y porte, ou si l'on veut recourir à des démonstrations sensibles pour recouvrer la ferveur, on peut se prosterner à terre, étendre les bras en croix, lever les mains et les yeux en haut. Dieu n'a nul besoin de ces signes pour entendre notre prière : mais ils sont l'expression naturelle des supplications intimes de l'âme et ils excitent les mouvements intérieurs de la piété ainsi que le remarque Saint-Augustin. Seulement il faut s'abstenir en public de tout geste de toute attitude inusitée qui attirerait l'attention, et en général de ce qui créerait une distraction aux autres. Lorsque l'oraison doit être longue, on peut ménager les forces du corps en changeant de position, et tour à tour se tenir à genoux, debout, s'asseoir même modestement, où se promener.

Tous ces conseils se résument dans cette règle générale, qu'il ne faut pas être, pour faire oraison, « ni trop bien, ni trop mal⁶⁵ ».

Les moments les plus favorables pour se livrer à l'oraison sont l'heure qui suit immédiatement le lever, celle qui précède le repas du soir, et le milieu de la nuit. Au contraire, il faut éviter de se livrer à cet exercice pendant les heures qui suivent les repas ; l'esprit n'a point alors l'agilité nécessaire pour s'élever vers Dieu.

⁶⁵ L'Ascétique chrétienne, chap. 32, 8,9.

2. De la mise en présence de Dieu

Après s'être retirée dans la solitude, comme nous venons de le dire, l'âme s'appliquera à se recueillir toute entière pour se mettre en la présence de Dieu. Cette dernière expression ne doit pas faire sourire, ainsi qu'il arrive quelquefois, sous le prétexte que Dieu nous voit partout et que nous sommes toujours en sa présence. S'il en était ainsi, l'Écriture ne nous montrerait pas Dieu cherchant Adam dans le bois du Paradis Terrestre, et l'appelant pour le faire sortir de sa cachette. Sans doute, rien ne peut échapper au regard de Dieu, et toutes les créatures sont constamment présentes à ses yeux. Mais l'homme, lui, oublie bien souvent cette omniprésence de son Maître, et se comporte comme si Dieu ne le voyait pas. Le premier acte de l'oraison doit donc être de se souvenir de cette réalité et de se remettre intérieurement en face de son Créateur.

Dans ce dessein l'âme pourra chercher à se représenter Dieu en se servant de quelqu'une des apparitions rapportées dans l'Écriture : par exemple, de celle où il se montra au prophète Daniel sous la figure de *l'Ancien des jours, avec un vêtement blanc comme la neige, sur un trône qui ressemblait à des flammes de feu. Un fleuve de feu et rapide sortait de sa face, des milliers de milliers d'AnGES le servaient, et dix milliers de centaines de milliers se tenaient devant Lui*⁶⁶.

Ou bien de celle que rapporte St-Jean dans l'Apocalypse, lorsqu'il le vit éblouissant comme une gigantesque pierre précieuse, étincelant à la fois de l'éclat vert du jaspé et de l'éclat du rouge que la cornaline, sur un trône qu'entourait un arc-en-ciel semblable à une émeraude⁶⁷.

Plus simplement on pourra se représenter Notre Seigneur lui-même, dans telle ou telle scène de sa Vie ou de sa Passion pour laquelle on éprouve de l'attrait ; où on évoquera telle image, telle statue de lui qui nous inspire de la dévotion. Mais on fera cela très sobrement, brièvement, en évitant tout effort d'imagination, toute recherche du détail. Il importe beaucoup en effet de ne pas perdre son temps dans cette préparation de l'oraison, afin de pouvoir conduire celle-ci jusqu'à son terme, qui doit être l'union à Dieu. On se contentera, faute de mieux, de jeter les yeux sur un crucifix, et l'on passera à l'acte suivant, qui doit être un acte d'adoration.

C'est ici, nous l'avons déjà dit, que beaucoup se fourvoient, prétendant contempler Dieu face-à-face dès le principe de leur oraison, et perdant leur temps, soit en vains efforts de curiosité soit dans un repos trompeur, au lieu de faire travailler utilement leurs puissances. C'est à de telles âmes que l'Époux dit, dans le Cantique : *Détourne tes yeux de moi, car ils vont me faire envoler*⁶⁸. Dieu, en effet, écrit le père Joseph, « veut être plutôt humblement adoré et fidèlement aimé que clairement connu ; il veut ici plus nos cœurs que nos yeux, ainsi même

⁶⁶ VII, 9-11.

⁶⁷ IV,2 et suiv.

⁶⁸ VI, 4.

que la fidélité consiste à d'autant plus aimer que moins l'on voit⁶⁹.»

Il suffit d'ouvrir les Saintes Ecritures pour se rendre compte que le geste instinctif de la créature mise en présence de son Créateur est de se prosterner et de se cacher le visage contre terre, tant elle est pénétrée alors du sentiment de son néant et de sa foncière indignité. En voyant apparaître le Fils de l'homme revêtu de sa gloire, Daniel sent toute sa force l'abandonner : il demeure prosterné, *le visage adhérent au sol*; et de même saint Paul au moment de sa conversion; les trois apôtres sur le Thabor ; St-Jean dans la première vision de l'Apocalypse. C'est en figure de cela que Rebecca, lorsqu'arrivant du pays de Chanaan, elle aperçu au loin Isaac, descendit de son chameau et se voila le visage. Cette jeune fille qu'Éliézer ramène pour être fiancée au fils de son maître, représente l'âme que l'Esprit Saint dirige, par l'action de la grâce, pour qu'elle devienne l'Epouse du fils de Dieu, symbolisée par Isaac. Lorsqu'elle approche de lui dans la prière, la lumière qu'elle reçoit lui fait prendre conscience de ses défauts, et elle commence par s'humilier profondément. Mais aussi Isaac l'introduit dans la maison de sa mère, montrant par là que Dieu est tout prêt à faire entrer cet âme dans sa propre demeure pour la récompenser de sa modestie.

Nous voyons dans l'Évangile que le publicain, parce qu'il commença sa prière en se frappant la poitrine et en protestant de son indignité, obtient sa justification, tandis que le Pharisien qui se contentait de rendre grâces, ne fut pas écouté de Dieu. Ainsi en est-il sans aucun doute, de tous ceux qui prétendent traiter avec Dieu de plain-pied, sans s'être au préalable purifiés de leurs fautes par la componction. Pour éviter cet écueil, et nous mettre dans les dispositions convenables, nous pouvons nous servir de l'une ou l'autre des considérations suivantes.

3. Du souvenir des péchés

Après avoir demandé au Saint Esprit ses lumières pour se bien connaître elle-même, par la récitation du *Veni Creator* ou de quelques prières semblables, l'âme reviendra sur les péchés de sa vie passée. Elle cherchera à comprendre combien elle a offensé le Seigneur, même par ses fautes légères, elle que Dieu avait plantée comme une vigne choisie, et dont il n'attendait que les fruits de douceur et de charité.

Elle se tournera vers le ciel, et elle énumèrera, en parlant à Dieu, quelques-uns de ses péchés les plus marquants. Elle évitera soigneusement toutefois de s'arrêter sur ceux dont le souvenir pourrait éveiller en elle des sensations malsaines. Car il ne faut pas que sous prétexte de pleurer ses désordres passés, elle tombe dans de nouvelles fautes. Elle considérera, en face de sa propre conduite, les bienfaits dont Dieu l'a comblée : en la tirant du néant, en la rachetant de son sang, en la préservant de tant de dangers pour le corps et pour l'âme. Elle mêlera à ces accusations des gémissements intérieurs, se

69 Introd. à la vie spirituelle, Tr. III, Ch 3.

méprisant elle-même et glorifiant Dieu. Elle lui dira par exemple : « Seigneur Jésus-Christ, c'est moi qui vous ai offensé en tant et tant de manières. Voyez de quoi je suis capable dès que votre grâce cesse de me soutenir ! Je ne sais combien de péchés j'ai osé commettre en présence de Votre Souveraine Majesté, je suis incapable de les énumérer. Je ne vois dans ma vie qu'infidélités, transgressions de votre loi, offenses à la charité.» Elle répétera ces choses et d'autres semblables, souvent, sans se lasser, sans crainte de la monotonie, car, de même que pour donner du brillant à un morceau de fer rouillé, il ne suffit pas de le frotter une fois, mais qu'il faut répéter ce geste longtemps et patiemment ; de même il est indispensable de racler et de polir longuement son âme avec des plaintes et des gémissements pour la débarrasser de la souillure du péché. Saint-Benoît, qui a fait de la contrition l'élément fondamental de l'oraison, nous rappelle à ce sujet que ce n'est point « par la multitude des paroles que nous serons exaucées », c'est-à-dire par la variété des discours que nous tiendrons à Dieu, mais par la *pureté de cœur*, c'est-à-dire par la volonté de nous détacher de tout ce qui souille notre âme ; par la componction des larmes, c'est-à-dire le regret d'avoir offensé Dieu ; et puis par ce qu'il appelle *intentione cordis*, expression admirable que toute traduction risque d'affaiblir. Il veut marquer par elle la conversion du cœur vers Dieu, comme vers sa fin dernière avec la ferme volonté de l'atteindre et de s'unir à Lui⁷⁰.

Rien ne saurait dire le bienfait que l'âme retire de cet exercice, à conditions qu'elle s'y adonne régulièrement, et cela même si elle n'y trouve aucune consolation sensible. Car souvent Dieu la laisse dans la sécheresse pour l'éprouver, pour s'assurer que c'est bien lui-même qu'elle cherche, et non pas la satisfaction qu'elle trouverait dans les consolations. Cette remarque vaut également pour le travail de la vie illuminative, et même pour celui de vie unitive.

L'exercice de purification dont nous venons de parler est suffisant pour conduire l'âme à la perfection. C'est ce que nous montre l'exemple de Sainte Madeleine, dont St Grégoire dit qu'elle choisit pour sa part *les pieds du Seigneur*. Qu'est-ce à dire, *les pieds du Seigneur* ? -- Les auteurs spirituels distinguent en effet trois baisers mystiques que l'âme demande à Dieu : le baiser du pied, *osculum pedis*, c'est à dire le souvenir des péchés ; le baiser de la main, *osculum manus*, ou souvenir des bienfaits de Dieu, qui concerne plus spécialement la vie illuminative ; enfin le baiser d'amour, *osculum oris*, celui après lequel soupire l'épouse du *Cantique* : *Osculetur me osculo oris sui*⁷¹. C'est en s'adonnant assidument à la pratique du premier de ces baisers que Sainte-Marie Madeleine s'est élevée jusqu'au plus hauts degrés de la contemplation, comme Notre Seigneur lui-même le donne à entendre quand il dit : *Haec non cessavit osculari pedes meos, celui-ci n'a point cessé de baisser mes pieds*⁷².

⁷⁰ S. Règle, ch. XX et LII. Et non in multiloquio, sed in puritate cordis et compunctione lacrimarum nos exaudiri sciamus... non in clamosa voce, sed in lacrimis et intentione cordis.

⁷¹ I. 1. Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.

⁷² S. Luc, VII, 15.

4. L'histoire de Thaïs.

C'est ce que nous montre aussi la conversion de Thaïs telle qu'elle nous a été rapportée par un auteur grec anonyme.

« Il y avait, dit-il, une courtisane nommée Thaïs, dans la beauté était si extraordinaire que plusieurs vendirent tous leurs biens pour l'amour d'elle et se virent réduits à la mendicité, et que ses amants entraient à son sujet dans de telles querelles de jalousie, qu'ils arrosaient souvent sa maison de sang.»

Malgré des désordres aussi manifestes, le saint Abbé Paphnuce ne craignit pas d'entreprendre la conversion de cette femme et il réussissait si bien dans cette affaire que Thaïs se remit entièrement entre ses mains, décidée à faire telle pénitence qui lui plairait.

« Elle assembla, continue notre auteur, tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés, et, en faisant un tas au milieu la ville, elle y mit le feu en présence de tout le peuple, en proclamant à haute voix : « Vous tous qui êtes complices de mes crimes, venez voir comment je réduis en cendre toutes les choses que vous m'avez données.» Et ce qu'elle brûla ainsi valait quarante livres d'or.

Après quoi elle se rendit à l'endroit où l'attendait Paphnuce. Celui-ci la conduisit alors dans un monastère de vierges et l'enferma dans une cellule dont il scella la porte en y coulant du plomb. Il laissa seulement une petite ouverture pour qu'on put passer à la recluse de quoi manger et il prescrivit aux religieuses de porter chaque jour un peu de pain et d'eau jusqu'à la fin de sa vie. Se voyant ainsi murée..., Thaïs demanda au saint comment elle pourrait prier Dieu. Paphnuce lui répondit : « vous n'êtes pas digne de prononcer son Nom.... Mais vous vous contenterez de répéter souvent : Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi.»

Thaïs passa trois ans dans cette terrible réclusion.. Au bout de ce temps, comme Paphnuce se demandait si elle avait obtenu de Dieu le pardon de ses fautes, il advint que Saint-Paul le simple, l'un des disciples préférés de St Antoine, aperçu dans le ciel un lit magnifique qu'entouraient trois vierges dont le visage était resplendissant de lumière. Une si grande faveur ne peut être destinée qu'à mon père Antoine s'écrie le solitaire. Mais il entend aussitôt une voix qui lui disait: « non cette récompense n'est pas pour ton père Antoine ; elle est pour Thaïs la courtisane.» Saint Paphnuce ayant été informé de cette vision, comprit la volonté de Dieu. Il se rendit donc au monastère où il avait enfermé sa pénitence, et ouvrit cette porte qui avait plombée : « Sortez, dit il à Thaïs, Dieu vous a pardonné vos fautes. » -- « Je le prends à témoin, répondit-elle, que depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme un monceau devant ses yeux, et je n'ai point cessé de les regarder, et de pleurer en les considérant.» -- « C'est pour cela, lui dit Paphnuce, que Dieu vous les a remis, et non pas à cause de votre pénitence.» Thaïs sortit de sa cellule, vécut encore 15 jours et s'endormit dans la paix du Seigneur.»

Ainsi pour s'être exercée assidûment pendant trois ans à la componction, sous sa forme la plus élémentaire, cette femme obtint, non seulement de se faire pardonner une vie de désordre, mais encore de prendre rang dans le catalogue des saints, puisque l'église romaine célèbre sa fête le 3 mars, et l'église grecque, le 8 octobre.

5. Comment l'on peut parvenir à la connaissance de soi même

Si l'âme n'arrive pas à voir en quoi elle a offensé son Créateur, et ne découvre rien dans sa vie qui lui paraisse répréhensible, elle doit tout mettre en œuvre pour sortir d'un tel état. Car il n'en est pas qui s'oppose davantage à l'union à Dieu.

Notre Seigneur nous dit en effet qu'il n'est pas venu appeler les justes -- entendez: ceux qui se croient justes -- mais les pêcheurs. L'âme qui ne trouve rien à se reprocher proclame par là même qu'elle n'a pas besoin de médecin: le médecin ne viendra donc pas elle, elle ne présente pour lui aucun intérêt. Il réservera tous ses soins, toute sa sollicitude, toute sa tendresse pour celles qui souffrent de leur misère spirituelle et de leurs défauts.

L'attitude des Saints est bien éloignée de cette insensibilité pharisaïque : leurs moindres fautes leurs apparaissent comme des atteintes criminelles à cet amour dont ils ont compris les prévenances, les délicatesses, les exigences, et ils y trouvent matière à une contrition toujours nouvelle. Saint-Louis de Gonzague n'avait, dit-on, commis que deux fautes vénielles dans son enfance : il avait une fois volé un peu de poudre aux soldats de son père, et une autre fois, répété des mots grossiers, dont il ne comprenait pas le sens. Cependant il ne cessa de les pleurer toute sa vie.

Si donc l'âme s'ignore elle même au point de ne pas voir en quoi elle a péché, qu'elle supplie Dieu de la faire sortir de cette indifférence, de lui envoyer un rayon de cette lumière qui l'éblouira au moment de la mort, et lui montrera combien elle est laide et difforme aux yeux des Anges. Qu'elle examine avec soin sa conduite ordinaire, pour se mieux connaître. Elle pourra dans ce dessein se servir des considérations suivantes, que nous empruntons à Saint Bonaventure.

« L'épouse de Jésus-Christ, dit ce saint docteur, éprise du désir d'atteindre au sommet de la perfection, doit commencer par oublier tous les objets extérieurs, rentrer dans le secret de sa conscience, et là, sonder ses défauts, ses habitudes, ses affections, ses actes, ses péchés présents et passés..... Si elle découvre en elle la faute plus légère, qu'elle la pleure aussitôt dans l'amertume de son cœur. Pour vous aider à arriver plus intimement à cette connaissance, souvenez-vous que toutes vos fautes ont leur principe dans notre négligence, notre concupiscence ou notre perversité.

1° examinez s'il n'y à aucune négligence en vous. Voyez comment vous gardez votre cœur, si vous avez employé votre temps avec humilité, si dans vos actions vous ne vous êtes proposé aucune fin mauvaise. Il faut apporter une attention souveraine à ces trois choses : la garde du cœur, l'utile emploi du temps, la poursuite en toute œuvre d'une fin bonne. Regardez ensuite si vous n'avez eu aucune négligence dans vos prières, dans vos lectures, dans vos diverses occupations.... Chacune de ces trois choses est insuffisante sans le concours des deux autres.

2° considérez ensuite où vous en êtes par rapport à la triple concupiscence, savoir la volupté, la curiosité, la vanité. La première se manifeste quand l'homme soupire après les mets savoureux, les vêtements de luxe, les délices de la chair. La seconde quand il désire connaître ce qui est caché, voir des choses magnifiques, posséder des objets rares. La troisième, quand il ambitionne les faveurs des hommes, les louanges de la terre, les

honneurs mondains.

3° Examinez enfin si il y a en vous ni colère ni jalousie, ni paresse. L'homme est esclave de la colère quand, dans son esprit, dans son cœur, dans ces affections, il éprouve de la l'indignation, si faible qu'elle soit ; quand il la laisse paraître par des signes, par l'altération de ses traits, par des paroles ou des cris, et qu'il témoigne ainsi à son prochain l'irritation de son cœur. Il est sujet à l'envie, quand il se réjouit du malheur des autres et s'attriste de leur bonheur. ... Il est sous l'empire de la paresse quand il est tiède, enclin au sommeil, oisif, sans réserve dans la conversation, sans dévotion à la messe, triste en tout son extérieur.

Si donc vous voulez-vous connaître parfaitement et de rien ignorer de ce qui vous concerne, revenez à vous-même et descendez jusque dans les profondeurs de votre cœur, et apprenez à sonder entièrement votre esprit⁷³.»

6. De l'humilité parfaite

Pour se mettre devant son Créateur dans la posture qui lui convient, pour s'établir dans cette « vérité » qui permet à la prière de monter jusqu'au trône de Dieu, l'âme pourra s'exercer aussi à faire parfois des actes d'humilité parfaite.

Les théologiens distinguent en effet une humilité imparfaite et une humilité parfaite. La première est celle dont nous venons de parler et qui a pour motif le souvenir de nos péchés : c'est là précisément ce qui la rend « imparfaite », car ce souvenir mélange nécessairement à la pensée de Dieu quelque chose de terrestre et de corrompu.

Si il n'y avait point d'autre humilité que celle-ci, ni la Très Sainte Humanité de Notre-Seigneur, ni la Sainte Vierge, ni les Anges ne pourraient pratiquer cette vertu, puisqu'ils n'ont jamais commis le moindre péché. Et cependant, qui oserait soutenir que ce joyau manque à leur perfection ? Notre Seigneur ne dit-il pas de Lui-même qu'il est *doux et humble de cœur* ? ⁷⁴Ne s'abaisse-t-il pas jusqu'à se comparer à un ver de terre plutôt qu'un homme ? ⁷⁵ : N'est-ce pas parce qu'elle était profondément humble que la très Sainte Vierge attira sur elle le regard de prédilection du Tout-Puissant, comme elle nous l'apprend elle-même dans le *Magnificat* : *Quia respexit humilitatem ancillae suae* ? ⁷⁶. Et si c'est pas leur orgueil que se sont perdu les mauvais anges, n'est il pas légitime de croire que c'est par leur humilité que les bons se sont sauvés ?

Cette vertu peut donc exister et même briller d'un très vif éclat là où il n'y a point la misère du péché. Quel sera donc le motif sur lequel elle s'appuiera ? Ce sera le néant de la créature en face de l'infinie puissance de l'insondable perfection de son Créateur. L'excellence et la majesté de Dieu sont telles qu'elles font trembler les Anges des plus hautes hiérarchies : *tremunt protestates*, chante la liturgie. Devant elle les séraphins perpétuellement se prosternent, se voilent la face, comme s'ils n'en pouvaient supporter l'éclat, et répètent inlassablement

⁷³ De perfectione vitae, I.

⁷⁴ Mt., XI, 29.

⁷⁵ Ps. XXI, 7.

⁷⁶ Parcequ'il a regardé l'humilité de sa servante.

Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Sabaoth ! Ils se tiennent ainsi dans une humilité véritable laquelle, de toute évidence, n'a pas pour fondement le souvenir de leurs péchés puisqu'ils n'en ont jamais commis, mais qui repose sur le sentiment de leur néant en face de l'Être de Dieu.

Il ne faut pas d'ailleurs se laisser abuser par les épithètes de « parfait » et d'« imparfait », qui servent à distinguer ces deux sortes d'humilité et croire qu'il soit préférable de s'exercer dans la première plutôt que dans la seconde. Ce n'est que par la considération répétée de nos fautes personnelles, que nous, qui ne sommes pas des anges, pourrions entrer dans cette connaissance de nous-même et voir, par contraste avec notre néant, la plénitude de Dieu. Celui qui renverserait cet ordre tomberait infailliblement dans la plus grave des illusions, car il se croirait vraiment humble, alors qu'il serait aveuglé par l'orgueil. Bien plus, tant que l'homme vit dans cette chair mortelle, il doit, quels que soient sa vertu et sa sainteté, revenir souvent au sentiment de sa misère personnelle et jamais il ne peut abandonner complètement la pratique de l'humilité imparfaite.

Le souvenir des péchés est donc l'élément principal de la purification de l'âme. Néanmoins, on pourra y joindre aussi quelques actes comme celui qui était familier à Ste Catherine de Sienne : « Seigneur, vous êtes Celui qui est, je suis celle qui n'est pas. » En effet, l'homme n'est rien par lui-même, il a été créé, disent des théologiens : *ex nihilo*⁷⁷. Tout ce qu'il a, il le tient son Créateur. *Où étais-tu, dit Dieu à Job, quand je posais les fondements de la terre*⁷⁸ ? Où étions nous, qu'étions-nous il y a cent ans ? Que serons-nous dans quelques années ? – un pur néant. L'être que nous croyons posséder et qui nous donne l'illusion d'une certaine autonomie, n'est en réalité qu'un être éphémère, un être emprunté, un être corruptible rempli de déficiences, toutes choses qui sont contraires à la notion même d'Être : celle-ci en effet requiert de soi l'immortalité, l'éternité, l'indépendance et la somme de toutes les perfections. C'est pourquoi, au regard de l'Être de Dieu, il est beaucoup plus vrai de dire que nous ne sommes rien, que de nous croire quelque chose.

Tels sont les éléments qui entrent dans la connaissance de nous-mêmes : souvenir de nos fautes passées, examen de nos mauvaises tendances, sentiment du néant de la créature. Nous avons dit déjà combien cette connaissance était nécessaire. Ajoutons ici encore deux passages de Ste Thérèse qui ne nous laisseront aucun doute à cet égard :

« Cette connaissance de nous-mêmes est tellement importante, écrit-elle dans le « Château intérieur », que je ne voudrais jamais voir en vous la moindre négligence sur ce point, quelque élevées que vous fussiez dans la contemplation des choses célestes. »

Et, au livre de sa Vie :

« La considération de nos péchés et la connaissance de nous-mêmes, est le pain avec lequel il faut, dans cette voie de l'oraison, prendre tous les autres mets, si délicats qu'ils soient : sans lui, l'âme ne pourrait se soutenir⁷⁹. »

⁷⁷ De rien

⁷⁸ XXXVIII, 4.

⁷⁹ Ch.XIII.

Cependant, malgré son importance fondamentale, la connaissance de nous-mêmes ne constitue pas le but de l'oraison : elle est seulement le palier nécessaire pour nous élever à la connaissance de Dieu. Après donc nous y être exercés pendant quelque temps ; après avoir demandé pardon à Dieu de nos péchés avec toute la force dont notre cœur sera capable, et nous être plongés dans l'abîme de notre misère, nous passerons à la seconde partie de l'oraison, qui correspond à la vie illuminative, et qui constitue la méditation proprement dite.

CHAPITRE V : LA MEDITATION

1. Comment la préparation dont il vient d'être parlé met l'Âme en mesure de recevoir la Lumière

De même qu'un miroir obscurci par la poussière ou la buée réfléchit spontanément, dès qu'il a été essuyé, les objets qui se trouvent devant lui ; de même l'esprit humain, dès qu'il a été purifié des ténèbres dont l'enveloppaient ses péchés, reflète immédiatement les rayons du Soleil de justice dardés sur lui. Ce soleil en effet ne s'obscurcit jamais ; il brille toujours, il est présent dans tous l'univers spirituel, il pénètre partout où quelque obstacle de l'arrête point. Il se tient sans cesse devant l'âme, même quand celle-ci refuse de le laisser rentrer, comme le Soleil naturel devant les volets clos. Il nous le dit lui-même au livre de l'*Apocalypse* : *Ego sto ad ostium et pulso*⁸⁰. Que la fenêtre s'ouvre, que l'âme se débarrasse de la tâche du péché, et il rentre aussitôt.

David nous montre clairement ceci dans les plus célèbres des psaumes de la pénitence, le *Miserere*.

Après s'être excité à contrition de ses fautes, et avoir imploré son pardon ; après avoir supplié Dieu *de le laver, et de le laver encore de son iniquité*, le saint roi, soudain change de ton : *Voici*, dit-il, *que vous avez aimé la vérité : vous m'avez manifesté ce que d'ordinaire votre sagesse laisse incertain et caché*. Dieu en effet aime la vérité de l'âme qui reconnaît sa faute. Il l'aime tellement que, dès qu'il la voit monter aux lèvres du pécheur, avant même qu'elle n'ait eu le temps de s'exprimer en parole, il lui ouvre tout grands les bras de sa miséricorde. Et parce qu'il la trouve chez David toute pure et sans réticence, non seulement il oublie le double crime d'adultère et d'homicide dont ce prince s'est rendu coupable, mais il lui révèle les mystères cachés de la loi, et l'avènement de son divin Fils.

La vie purgative nous conduit donc à la vie illuminative. Pour s'exercer dans celle-ci, il faudra maintenant que l'âme s'applique à méditer quelques scènes de l'Évangile, ou quelques paroles des Livres Saints, qui la feront pénétrer plus avant dans la connaissance de Dieu. Dieu, comme Il nous le fait savoir lui-même, s'est volontairement enveloppé d'obscurité : -- *posuit tenebras latibulum suum*⁸¹, afin de contraindre les hommes à le chercher par l'effort de leur intelligence. C'est cette recherche qui constitue la fin propre de la méditation. Le principal travail revient ici à l'intelligence, dont le rôle est d'éclairer la volonté pour la conduire à l'amour. Ce serait donc une erreur, au moins chez les commençants, de le supprimer ou de le réduire à presque rien, sous prétexte de rendre son oraison plus affective. La volonté, si elle n'est pas guidée et soutenue par l'intelligence, s'épuisera vite dans ses efforts, ou se trompera de chemin. C'est pourquoi saint Paul veut que ses disciples soient instruits, non seulement *dans la charité*, mais encore *dans toutes les richesses de la plénitude de l'intelligence, dans la connaissance du mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ, en*

⁸⁰ III, 20 . Je me tiens à la porte, et je frappe.

⁸¹ Ps. XVII, 1. Il a fait des ténèbres sa cachette.

*qui sont enfermés tous les trésors de la sagesse et de la science*⁸².

Néanmoins il va de soi, ainsi que nous l'avons dit, plus haut, que l'intelligence ne travaillera pas seule. La volonté la soutiendra constamment : d'une part pour la maintenir en face de son objet et chasser les distractions ; d'autre part pour l'échauffer par de brusques élans d'amour chaque fois qu'elle sera frappée de quelque lumière. Faute de ce concours, la méditation devient une pure spéculation philosophique, desséchante pour l'âme, à laquelle elle n'apporte aucun profit. Le Psalmiste marque bien l'appui réciproque que doivent se prêter ces deux puissances, quand il dit : *mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi-même, et c'est dans la méditation que s'est embrasé le feu (du divin amour)*⁸³ ; ou encore : *Votre parole est brûlante d'un feu violent : aussi votre serviteur s'est pris d'amour pour elle*⁸⁴...

2. De la lecture

Le sujet sur lequel on méditera doit avoir été choisi et préparé, au moins sommairement, d'avance. Faute de ce soin, l'esprit demeurera dans une indécision qui portera presque infailliblement le plus grand préjudice à sa prière. La négligence de nombre d'âmes à cet égard est signalée par les maîtres de la vie spirituelle comme une des causes principales de l'aridité dont elles souffrent dans leur oraison. Aussi nous engagent-ils à arrêter dès la veille le thème de celle-ci et ses lignes générales : elle sera d'autant plus aisée et féconde qu'on aura laissé moins de place à l'imprévu. Saint François de Sales, écrivant un jour à Sainte Jeanne de Chantal rapporte qu'il lui est arrivé de faire, l'été précédent, deux ou trois fois moins son oraison, « sans préparation et sans dessein », et d'y avoir cependant trouvé grande facilité : il déclare néanmoins qu'il n'oserait jamais poser cela en principe, et « démarrer du grand chemin pour réduire cela à un ordinaire » ; il recommande au contraire de « suivre le train de ses saints devanciers », c'est-à-dire de préparer sa méditation⁸⁵.

Cette préparation se fait au moyen d'un livre, et la lecture sert de base à l'oraison. C'est là un point sur lequel il est nécessaire d'insister : la prière, pour être fervente et efficace, a besoin de s'appuyer sur le dogme, sur la vérité révélée, comme une maison, ou une tour, sur de solides fondations. Dieu, au témoignage de l'auteur sacré, veut que son peuple recueille le miel de la pierre, et l'huile, d'un rocher très dur⁸⁶.

Nous dirons plus loin que cette pierre dont nous devons rechercher la douceur, c'est le Christ. Mais le rocher très dur sur lequel nous faut récolter l'huile, c'est à dire l'onction de la vraie dévotion, c'est le corps de la doctrine catholique qui, par l'éclat et par sa solidité que rien ne peut entamer, ressemble à un roc de diamant.

⁸² Coloss., II 2. Instructi in caritate, et in omnes divitias plenitudinis intellectus, in agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu : in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi.

⁸³ XXXVIII, 4-6

⁸⁴ CXVIII, 140

⁸⁵ Lettre à Madame de Chantal, 11 Mars 1660, L. II, ep. 21.

⁸⁶ Deut., XXXIII, 13.

Hors de là, l'on risque de se perdre dans la rêverie, la sentimentalité, ou l'illusion. Beaucoup de personnes cependant semblent considérer comme une déchéance de méditer avec un livre. C'est là une erreur, et toute la tradition mystique s'élève contre une telle conception. Pour les Pères du désert, la méditation n'était souvent qu'une lecture lente et appliquée de la Sainte Ecriture, et Saint-Benoît a fait entrer cet usage dans sa règle sous le nom de : *lectio divina*, Saint-Bernard et les auteurs du Moyen Âge distinguent dans l'application de l'esprit de l'homme à Dieu quatre degrés, qu'ils nomment : *lectio, meditatio, oratio, contemplatio*, montrant ainsi qu'à leurs yeux, la lecture est le fondement de la vie contemplative.

La lecture rend en effet à l'esprit le double service de lui fournir la matière dont il a besoin pour réfléchir, et de lui servir de bouclier contre les distractions. Ainsi Sainte Thérèse recommande-t-elle aux personnes qui éprouvent de la difficulté à méditer de s'appuyer sur un livre, déclarant qu'elle-même ne put faire autrement pendant 18 ans.

« Il est très utile de passer de la lecture à l'oraison et de l'oraison à la lecture, écrit le Bienheureux Louis de Blois. C'est une pratique très louable de les faire succéder l'une à l'autre, pour en bannir le dégoût et l'ennui. L'esprit plein de vigueur au sortir de l'un de ces exercices, se trouve en état de reprendre l'autre avec des forces toujours nouvelles. Enfin, ces deux sources étant jointes ensemble, les biens qui en découlent n'en sont que plus abondants. Et qui vous empêche de mêler de telle sorte l'oraison à la lecture, que vous n'en fassiez qu'une seule et unique occupation? Vous n'avez qu'à interrompre de moment à autre ce que vous lisez, pour faire de courtes aspirations vers le ciel, pour soupirer après Dieu par de tendres élancements d'amour. Et combien y a-t-il de traités, combien de livres, d'où vous pouvez tirer tout à la fois des sujets de lecture, prière et de méditation !⁸⁷»

Ainsi la lecture doit servir non seulement à préparer la méditation, mais encore à la soutenir lorsque celle-ci se heurte à la sécheresse à l'impuissance. Saint-Pierre d'Alcantara nous indique comment nous devons procéder :

« La lecture, dit-il, ne doit point être faite à la hâte ni à la légère, mais elle doit être attentive et calme ; il faut que l'entendement s'applique à saisir ce qu'il lit, et que la volonté s'applique à le goûter. Quand on arrive à un mystère, à une circonstance, enfin à un endroit de la lecture qui donne de la dévotion, qu'on s'y arrête un peu plus afin de s'en pénétrer plus profondément. Que lecture ne soit pas très longue ; afin de donner plus de temps à la méditation..... Néanmoins, lorsque le cœur sera distrait, et que l'on ne pourra entrer dans la méditation, qu'on donne alors un peu plus de temps à la lecture, ou plutôt que de ces deux exercices on n'en fasse plus qu'un en lisant un point et en le méditant de la même manière, et ainsi successivement. Les paroles de la lecture enchaînent l'entendement et il est moins facile à celui-ci de se dissiper que s'il était libre et dégagé de tout lien⁸⁸.»

⁸⁷ Directoire des âmes spirituelles, ch. III, 2.

⁸⁸ Traité de l'oraison et de la méditation, ch. VII

3. De l'Écriture Sainte et de quelques autres livres

Le livre qui a servi par excellence de thème aux méditations de nos ancêtres, pendant les siècles des âges de la foi, a été la Sainte Ecriture. Dieu, en effet, s'est caché Lui-même dans ces pages inspirées, se dissimulant sous les figures les plus étranges et les histoires les plus variées : et le travail de la méditation consistait surtout pour les anciens à l'y découvrir, à dégager de cette enveloppe l'élément divin, comme on extrait un métal précieux de la gangue à laquelle il est mélangé.

Ils s'efforçaient d'en percer le sens littéral et d'en découvrir les sens cachés. Car l'Écriture Sainte, comme les animaux d'Ézéchiël, a un quadruple visage : un visage d'homme, reconnaissable par tous, qui est son sens *littéral*; un visage de lion ou sens *allégorique*, selon lequel elle nous parle du lion de Juda, c'est-à-dire du Christ, et nous raconte en termes voilés tous les détails de sa mort et de sa résurrection ; un visage de bœuf, ou sens moral, par lequel elle nous apprend à labourer le champ de notre cœur, pour en détruire les vices; un visage d'aigle enfin, au sens *anagogique*, avec lequel elle nous emporte dans la cité de Dieu, et nous parle des splendeurs de l'Église triomphante.

Pénétrés de cette doctrine, nos pères cherchaient donc dans chaque trait, dans chaque mot de l'Ancien Testament, une allusion à la mission du Fils de Dieu sur la terre, aux combats que l'âme doit livrer pour conquérir le royaume des cieux, ou aux réalités du monde céleste. Dans les Psaumes, que la règle de Saint-Benoît assigne aux moines comme sujet ordinaire de méditation, ils entendaient, non pas la voix du roi David, mais celle du plus glorieux de ses descendants, de celui qui se fait appeler le Fils de David, et ils en écoutaient, en les savourant, les paroles sublimes par lesquelles il épanchait son cœur devant son Père. Lorsque, par exemple, Roi Prophète nous déclare : *Je me suis endormi, j'ai sommeillé, et je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris sous sa protection*⁸⁹, ils ne s'arrêtaient pas à considérer dans quelles conditions le saint roi se couchait chaque soir, se levait chaque matin ; mais reconnaissant dans ses paroles une mystérieuse allusion à la Passion et la Résurrection du Fils de Dieu, ils s'appliquaient à l'approfondir. Le Sauveur s'est endormi, lorsqu'au cours de la nuit tragique qui précède sa mort, il sembla perdre ses moyens d'actions ordinaires, et parut impuissant à réfuter ses accusateurs, comme à s'échapper de leurs mains ; Il sommeille, lorsqu'il s'abandonna, mais pour quelques heures seulement, à la mort, et Il se releva, lorsque par la puissance du Verbe uni à son Humanité, il ressuscita.

De même lorsque l'auteur du Cantique des Cantiques compare l'épouse à une tourterelle ou à une colombe, les anciens ne se contentaient pas de voir là une gracieuse image, mais il cherchaient ce qui, dans les mœurs de ces animaux, pouvait servir de leçon à l'homme.

⁸⁹ PS., III, 6.

Cette manière de faire n'a rien perdu de sa valeur, et demeure toujours la forme la plus élevée de la méditation ; mais elle requiert une grande connaissance de l'Écriture et certaines notions sur son sens mystique, qui ne la rendent accessible qu'à peu de personnes.

Aussi est-il souvent préférable de recourir à quelques-uns de ces ouvrages que la spiritualité chrétienne offre à la pitié des fidèles en nombre illimité.

La vie des Saints, les traités spirituels des Docteurs de l'Église, et en particulier ceux de Saint-Augustin, de Saint-Bernard, de Saint Bonaventure, de Saint-François-de-Sales ; les écrits de Ste Gertrude, de Sainte Mechtilde, de Sainte Brigitte, Sainte Catherine de Sienne, de Sainte Thérèse, de Sainte-Catherine de Gènes, de la Bienheureuse Angèle de Foligno, de Tauler, du Bienheureux Suzo ; etc., l'imitation de Jésus-Christ, les Exercices de St Ignace de Loyola, le Combat spirituel de Scupoli, et bien d'autres fournissent des aliments excellents à l'esprit qui veut méditer. Cependant, les ouvrages les plus profitables sont ceux qui traitent directement de la Vie et de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Citons au hasard : les Méditations sur la vie du Christ, dites de Saint Bonaventure, la vie de Jésus-Christ, de Ludolphe le Chartreux ; les Méditations sur les mystères de notre Sainte Foi, du Père Louis du Pont ; les Souffrances de Notre Seigneur du Père Thomas de Jésus ; les Méditations sur les Évangiles ou les Elévations sur les mystères, de Bossuet, le Christ dans ses mystères de Colomba Marmion, etc., etc.

4. De l'objet essentiel de la Méditation

Ces ouvrages sont, disons-nous, les plus utiles pour se former à la pratique de l'oraison, parce qu'ils traitent directement de l'objet essentiel que doit chercher à atteindre celle-ci, à savoir le Christ. La méditation a en effet pour objet la connaissance de Dieu : or, c'est la fin propre du mystère de l'Incarnation que de mettre Dieu à notre portée. Notre Seigneur nous dit lui-même : « c'est moi qui suis la porte, *Ego sum ostium*⁹⁰. » La porte de quoi ? -- la porte de la divinité, de ce divin dont notre cœur a soif. En lui, nous dit St-Paul, sont cachés *tous les trésors de la Sagesse et de la Science divine ; en lui la plénitude entière de la divinité habite corporellement*⁹¹. Dans ses gestes, dans ses attitudes, dans ses paroles, dans son aspect extérieur se laissent voir toutes les perfections divines, beaucoup plus que dans l'ensemble de toutes les autres créatures. Aussi, sa très sainte Humanité constitue-t-elle l'objet le plus noble que l'intelligence humaine puisse se proposer, et c'est à elle qu'il faut appliquer cette parole du prophète Jérémie : *Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse ni le fort de sa force, ni le riche de ses richesses ; mais que celui qui se glorifie, se glorifie de savoir qui je suis et de me connaître*⁹². C'est en lui que se trouve le modèle accompli de toutes les vertus que l'homme peut pratiquer ici bas : *Vous connaître est la consommation et la*

⁹⁰ Jo. X, 9.

⁹¹ Coloss. II 3. 9.

⁹² IX, 23.

*justice, et votre excellence est la racine de l'immortalité*⁹³.

Enfin, c'est dans la contemplation du Christ crucifié que se cache le secret de la joie spirituelle et de la vraie dévotion. Le prophète Isaïe nous l'enseigne dans ces termes : *Vous puiserez les eaux*. – entendez les larmes de la componction -- *avec la joie, dans les fontaines du Sauveur*,⁹⁴ c'est-à-dire : dans la considération des plaies, par lesquelles son sang se répandit à flots sur le monde.

Aussi est-ce sur lui que l'âme doit concentrer tout son effort, à l'exemple de Saint Paul : laissant là toute science humaine apprise au pied des maîtres les plus illustres, l'apôtre déclare *ne plus rien savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*⁹⁵. Tel est l'enseignement du Sauveur lui-même qui nous apprend que *personne ne peut aller au Père, sinon par Lui*⁹⁶. Telle est la doctrine prêchée unanimement par tous les maîtres authentiques de vie spirituelle, depuis les origines du christianisme. La méditation de la Passion de Jésus-Christ, a toujours été considérée par eux comme l'exercice le plus profitable pour avancer dans les voies de la sainteté et parvenir à la vraie contemplation.

« En elle se trouve, dit Louis de Blois, une douce consolation pour l'âme, un brasier inextinguible du divin amour, un baume pour toutes les souffrances, la source où nous puisons toutes les vertus, enfin le modèle achevé de toute perfection⁹⁷. »

Le pieux auteur nous engage ensuite à nous rendre très familières les diverses scènes de la passion du Sauveur. Un jour on méditera sur son agonie au jardin des Oliviers, un autre jour sur la flagellation, un troisième sur la mise en croix, etc. Et quand tous les épisodes de ce drame auront ainsi passé devant les yeux de notre esprit, on recommencera. Louis de Blois n'excepte que les jours de fêtes, où l'on prendra comme thème de méditation l'objet même de la solennité. Il recommande en outre de ramener souvent son esprit, durant la journée, sur la scène qui a été choisie ; d'exciter son âme à comprendre les souffrances du Christ, son amour pour l'homme, le mal du péché etc.

« Je ne connais pas une seule âme, écrivait sainte Madeleine-Sophie Barrat à une religieuse de son institut qui se soit attachée à la méditation de la Passion, sans faire les plus grands progrès dans la perfection. Cela seul devrait nous porter à nous y donner.... Nous ne méditons pas assez Jésus dans les souffrances inouïes et les humiliations de la Passion. C'est ce défaut de méditation profonde qui influe sur nos résolutions pas assez pratiques ; et nos retards dans le chemin du renoncement, de la mortification, peuvent être attribués en partie à cette négligence. Réparons le passé, mes filles, attachons-nous à la Croix de notre Maître comme le lierre s'attache à l'arbre qui lui sert d'appui. Plus nous nous pénétrons de la nécessité de nous identifier avec Jésus crucifié, plus nous l'imiterons, car le courage naît de cette considération habituelle. Tâchez que les âmes qui vous sont confiées, s'attachent à cette dévotion si solide, si constante, et qui fut la dominante de tous les saints. Il est impossible que cette méditation fréquente n'embrace pas notre cœur d'amour, et alors rien ne nous coûtera plus à sacrifier⁹⁸. »

⁹³ XV, 3.

⁹⁴ XII, 5.

⁹⁵ I, Cor. II, 2.

⁹⁶ Jo., XIV, 6.

⁹⁷ Miroir des âmes religieuses, ch. IV.

⁹⁸ Sainte madeleine-Sophie Barrat, par le R.P. Brou, I vol., chez Beauchesne, 1925. P 216.

5. De la manière dont nous devons considérer Notre-Seigneur

Pour être profitable à l'âme, cette méditation doit se dérouler dans la lumière de la foi. Elle ne consiste donc pas à scruter les détails historiques, ethnologiques, ou géographiques de la scène choisie pour sujet, ni à entasser des considérations à l'infini : elle doit surtout s'appliquer à projeter sur le Christ, agissant ou souffrant, dans la scène que l'on étudie, toute la splendeur de la divinité, sans rien retirer à la réalité de sa nature humaine. Elle doit revenir constamment mystère de l'hypostatique, et regarder Notre Seigneur, en se souvenant qu'il était vraiment Dieu et vraiment homme.

Voici par exemple, comment Saint Bonaventure -- ou l'auteur inconnu des *Méditations* qui lui sont attribuées -- nous invite à considérer le Christ à la colonne :

«Arrêtez ici votre attention et examinez le corps du Sauveur en ses diverses parties. Et afin de lui compatir plus intimement, afin de trouver en même temps une nourriture abondante à votre âme, détournez un peu les yeux de sa Divinité, regardez seulement son Humanité, et vous verrez un jeune homme plein de beauté, de noblesse, d'innocence, d'amabilité, déchiré tout entier par la flagellation, tout couvert de sang et de plaies. Vous le verrez recueillant ses vêtements, dispersés çà et là, et s'en revêtant avec modestie, honte et confusion, en la présence de ses bourreaux, qui se moquent de lui. Il vous semblera alors le plus faible des hommes, un homme abandonné de Dieu et privé de tout secours. Regardez-le avec attention et laissez vous toucher de compassion, de pitié, tandis qu'il ramasse ses vêtements l'un après l'autre et s'en revêt en présence de ces misérables.

Revenez ensuite à la Divinité et considérez cette immense, éternelle, incompréhensible et toute puissante majesté incarnée, qui s'incline humblement, s'abaisse jusqu'à terre, recueille ses vêtements, s'en couvre avec confusion, comme s'il n'était que le plus vil des hommes, comme s'il n'était même qu'un esclave, devenu la possession de ceux qui sont présents, et qu'on punit et châtie pour quelque faute. Considérez-le attentivement et admirez son humilité.⁹⁹»

Dans les différentes scènes de l'Évangile, nous regarderons donc tour à tour Notre Seigneur sous l'angle de l'humanité, puis sous celui de la Divinité, cherchant cependant à fondre les deux regards en un seul, et à saisir l'Homme-Dieu dans sa vérité. Nous nous souviendrons qu'il avait une nature semblable à la nôtre, infiniment plus délicate cependant, par le fait de sa conception virginale et de l'extrême finesse de sa complexion. Il souffrait donc comme nous, et beaucoup plus que nous, du froid, du chaud, de la faim, de la soif, de la fatigue, de la poussière, de la cohue, du harcèlement des foules, etc. Surtout il avait un cœur, d'homme, un cœur délicieusement affectueux, tendre et ouvert, un cœur qui aimait profondément les autres hommes et qui avait soif d'être payé de retour. Et il ne se heurtait perpétuellement à la dureté des juifs, à leur orgueil, à leur hypocrisie : il se sentait enveloppé d'une atmosphère d'incrédulité et de haine, que toute l'industrie de son amour ne pouvait dissiper. Par-là nous pourrions

⁹⁹ Op. cit., ch. LXXVII.

deviner quelque chose de ce qu'il eu à souffrir, et dans sa vie épuisante de prédicateur, et dans les différents supplices de sa Passion.

6. Des perfections divines

Mais en même temps nous nous souviendrons que cet homme n'était pas un homme ordinaire ; sans quoi il ne mériterait pas de fixer ainsi notre attention. Il est Celui dans lequel le Père a mis toutes ses complaisances : il est le Roi des Anges et le sujet continuel de leur joie ; il est le Verbe de Dieu, consubstantiel à son Père, possédant la nature divine dans son intégrité ; Il est Dieu, vraiment et pleinement Dieu.

Et comme la nature de Dieu dépasse absolument la capacité de notre intelligence ; comme elle nous aveugle plus qu'elle ne nous éclaire, nous la décomposerons en ses diverses perfections, et nous projeterons le rayon de quelques-unes de celles-ci sur la personne du Sauveur. Nous passerons en revue, brièvement, par exemple, son éternité, sa puissance, sa sagesse, sa beauté, sa justice, sa bonté.

Nous réfléchissons que cet homme qui va et vient sur la terre de Judée, ou qui est rivé à la Croix, cet homme est éternel. Si loin que nous essayions de remonter dans les origines du temps, il était, toujours égal à lui-même. Il n'a jamais eu de commencement, et il n'aura jamais de fin. Celui que Daniel appelle *l'ancien des jours*¹⁰⁰ parce que, dit Saint-Denis :

« Il est lui-même l'âge et le temps de toutes choses, avant les jours, avant les âges, avant les temps..... Il est l'âge des âges, l'être des temps et le temps des êtres¹⁰¹»

Tout passe ici bas ; toutes les créatures, toutes les institutions, tous les empires disparaissent l'un après l'autre dans le gouffre de la mort, sans laisser presque aucune trace de leur passage : Dieu seul demeure, sans commencement, sans fin, sans changement, sans que rien puisse porter atteinte à la plénitude de vie dont il déborde.

Jésus de Nazareth était le Tout-Puissant : de concert avec son Père, c'est Lui qui a créé de rien le ciel et la terre et qui a lancé dans les espaces infinis, courant à des vitesses vertigineuses, ces myriades d'étoiles de toutes formes et de toutes grandeurs que nous admirons sous la voûte céleste. C'est de lui que tous les êtres tirent leur existence, leur forme et leurs moyens d'action. Nul ne peut rien contre lui, pas un cheveu ne tombe, pas une feuille ne bouge dans l'univers sans sa permission. Et il n'est pas moins puissant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel ; Il peut en un instant transformer le désert de notre âme en un paradis de délices, et faire étinceler comme un château de cristal, sous les feux de sa grâce, notre pauvre cœur enseveli dans les ténèbres.

¹⁰⁰ VII, 9.

¹⁰¹ Des noms divins, ch. V et VII, passim.

Il était, non pas sage, mais la Sagesse elle-même, cette Sagesse dont l'auteur sacré nous dit *qu'elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force et qu'elle ordonne tout avec suavité*¹⁰².

Il a disposé toutes choses ici-bas selon *nombre, poids et mesure*, avec une merveilleuse harmonie. Il veille depuis des siècles à la conservation du monde entier, maintenant la paix entre les éléments les plus opposés, et tirant l'Univers, comme d'un orgue immense, un concert magnifique de louanges et d'actions de grâce.

Il était la Bonté par essence : il possédait toutes les perfections possibles et imaginables, dans toute l'étendue de leur être. Il dépassait en vertu et en sainteté tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus élevé. C'est cette bonté essentielle qui le pousse à se communiquer aux créatures pour les faire participer à son bonheur. C'est elle qui l'a porté à nous aimer, alors que nous étions morts par le péché, à se laisser crucifier pour nous, à nous ressusciter avec Lui, à multiplier les industries pour nous ramener dans le droit chemin, et nous unir intimement à Lui.

Il est le juste par excellence : *Vous avez aimé la justice*, dit le Psalmiste, *et vous avez haï l'iniquité*. Sa vie s'identifie avec la rectitude plus intègre, la sainteté la plus parfaite que l'on puisse concevoir. Il nous exprime lui-même dans les Psaumes, quel a été son attachement pour la loi de Dieu : *La loi du Seigneur est sans tache, elle convertit les âmes.... Elle donne la sagesse au plus petit. Les justices du Seigneur sont droites, elles réjouissent les cœurs ; le précepte du Seigneur est plein de lumière, il éclaire les yeux ;.... Les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient par eux-mêmes. Ils sont plus désirables que l'or, et qu'un grand nombre de pierres précieuses : ils sont plus doux que le miel et qu'un rayon de miel. Aussi votre serviteur les garde, et trouve en les gardant une récompense abondante*¹⁰³ *Combien j'ai aimé votre loi, Seigneur ! Tout le jour elle est l'objet de ma méditation. Je l'ai aimé plus que l'or et la topaze*¹⁰⁴.

Par contre il déteste l'iniquité, il la poursuit d'une haine irréductible, implacable, éternelle comme lui-même. Il la châtie avec la dernière rigueur, quand elle ne veut pas se réfugier sous les ailes de sa miséricorde.

C'est lui qui, aux origines du monde, a chassé du ciel, pour un seul péché, des myriades d'AnGES, les a privés à tout jamais de son amitié, les a condamnés à des supplices éternels. C'est lui qui, au temps de Noé, irrité par l'endurcissement des hommes, ouvrit les cataractes du ciel et détruisit le genre humain presque entier sous les eaux du déluge. C'est Lui qui viendra au dernier jour sur les nuées du ciel, dans l'appareil d'une incomparable Majesté, pour juger les vivants et les morts. Son aspect sera si terrible que les hommes les plus redoutables, ceux qui firent trembler la terre sous leur puissance, se cacheront épouvantés au fond des cavernes, demandant aux montagnes de tomber sur eux, pour les mettre à l'abri

¹⁰² VIII, I.

¹⁰³ Ps. XVIII, 8 et suiv.

¹⁰⁴ Ps. CXVIII, 97, 127.

du courroux de l'Agneau¹⁰⁵.

Mais en même temps, il rayonnera d'un tel éclat, d'une telle beauté, que les justes se prosterneront pour l'adorer, dans un inexprimable élan d'amour.

Car il est aussi la beauté de Dieu, et cette beauté, est, de sa nature, ineffable et indescriptible. À côté d'elle, toutes les beautés corporelles ou spirituelles que nous pouvons concevoir ne sont que des étincelles en face d'un brasier. Les philosophes païens le comprenait déjà : Héraclite au témoignage de Platon, assurait que l'homme le plus sage et le plus parfait, comparé à Dieu, n'est qu'un singe, en matière de sagesse, de beauté ou de quelque perfection que ce soit. Et Platon lui-même déclare qu'il n'y a que Dieu qui soit vraiment beau, parce que, seul, il est beau par Lui-même, parce qu'il l'est toujours, parce qu'il l'est en tout et partout. Saint-Denis développe la même pensée en son inimitable langage :

« Le beau et la beauté, dit-il, se confondent dans cette cause qui résume tout en sa puissante unité, et se distinguent au contraire, chez le reste des êtres, en quelque chose qui reçoit, et quelque chose qui est reçu.... Mais l'infini est appelé beauté parce que tous les êtres, chacun à sa manière, empruntent de Lui leur beauté ; parce qu'il crée en eux l'harmonie des proportions et des charmes éblouissants, versant sur eux, comme un flot de lumière, les radieuses émanations de sa beauté féconde ; parce qu'il appelle tout à Lui et qu'en son sein Il rassemble tout en tout. Et il est appelé beau parce qu'il a une beauté absolue, suréminente et radicalement immuable, qui ne peut ni commencer ni finir, ni augmenter, ni décroître ; une beauté à laquelle nulle laideur ne se mêle, que nulle altération n'atteint; une beauté parfaite sous tous ses aspects, pour tous les pays, pour tous les hommes; par ce que lui-même et en son essence il a une beauté qui ne résulte pas de la variété ; parce qu'il a excellemment et avec antériorité le fonds inépuisable d'où émane tout ce qui est beau¹⁰⁶.»

Cette beauté essentielle, le Christ-Homme la portait en Lui. Au Mont-Thabor, il en laissa voir quelque chose aux trois apôtres privilégiés, et ceux-ci pensèrent défaillir de bonheur. En temps ordinaire, il la cachait, il est vrai, sous les apparences de sa chair mortelle : néanmoins elle faisait rayonner de toute sa personne comme un éclat voilé, qui attirait les cœurs à Lui et que rien ne pouvait obscurcir. Ce rayonnement avait été prédit par le Psalmiste quand il disait du Christ : *Speciosa forma prae filiis hominum*. (Il surpasse en beauté les fils des hommes); et Saint Augustin le célèbre en ces termes :

« Le Christ est beau dans le ciel et beau sur la terre; beau dans les entrailles de la vierge, beau dans les bras maternels; beau dans ses miracles, beau dans la flagellation; beau quand il nous invite à la vie , beau quand il est mis à mort ; beau quand il dépose son âme, et beau quand qui la reprend ; beau sur la Croix, beau dans le sépulcre, beau dans le ciel¹⁰⁷.»

L'âme se servira donc, au cours de la méditation, des considérations que nous venons de faire, pour pénétrer dans la connaissance de l'Homme-Dieu. Si

¹⁰⁵ Apoc. VI, 16.

¹⁰⁶ Des noms divins, ch. IV, 7, V. – Trad. Darboy.

¹⁰⁷ Discours sur les Psaumes, Ps. XLIV, 3.

elle peut s'occuper quelque temps sur l'une de ces perfection, elle s'en contentera ; sinon elle les passera rapidement en revue, selon cette règle, que le Père Joseph considère comme fondamentale pour l'oraison, et qu'il énonce ainsi : « Il faut donner lieu à l'esprit de Dieu, quand il Lui plaît d'agir dans l'âme ; il faut au contraire soulager l'opération de celle-ci, lorsqu'elle est destituée d'un secours actuel du trait (entendez : de l'attrait) divin¹⁰⁸. »

7. De quelques autres conseils pour la Méditation

Tandis que l'intelligence s'applique ainsi à étudier Notre Seigneur dans les différentes scènes de sa vie et de sa mort, il faut exercer la volonté à produire fréquemment les actes des vertus théologales. Car, nous l'avons dit, la connaissance que nous cherchons ne doit point rester purement intellectuelle, elle a pour objet de me conduire à l'amour. On pourra, par exemple, se servir dans ce dessin, de la prière enseignée par l'Ange aux enfants de Fatima. Et s'adressant à Notre Seigneur considéré dans le mystère que l'on médite, on lui dira :

« Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère, je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. »

En outre, on reviendra fréquemment sur la connaissance de soi-même, pour rester fidèle à ce mouvement alternatif des Anges sur l'échelle de Jacob, dont nous avons parlé. En admirant les vertus de Notre Seigneur, sa générosité, sa patience, sa bonté, son humilité, en réfléchissant sur la manière dont il a pratiqué la pauvreté, le renoncement, l'amour des ennemis, l'âme voit aisément combien sa conduite à elle est différente. Elle discerne mieux sa misère, sa lâcheté, son égoïsme, sa perversité profonde, les multiples difformités dont ses péchés l'ont affligée. Qu'elle s'humilie alors, implorant de Dieu son pardon à sa guérison !

Enfin, elle se demandera pourquoi Notre Seigneur s'est donné tant de peine, pourquoi il y a tant souffert. Et elle verra que tout ce labeur est le fruit de son immense amour pour nous. La méditation du mystère de la Rédemption, en introduisant *dans le cellier du roi*, lui fait comprendre que ce drame est placé tout entier sous le signe de l'Amour. Tout ce que fait Notre Seigneur, tout ce qu'Il a dit, tout ce qu'il a supporté n'a eu d'autre but que de nous montrer jusqu'où allait sa tendresse pour les hommes. Son seul dessein était que nous redevenions la possession, le royaume de Dieu ; que nous fussions tout à Lui, et en même temps, que nous le possédions Lui-même à jamais dans la vie éternelle.

Bien plus, l'âme s'appliquera personnellement ce bienfait, comme si Notre Seigneur ne l'avait opéré que pour elle seule. Ainsi faisait l'apôtre qui disait : *Il m'a aimé, et il s'est livré à la mort pour moi*¹⁰⁹. Toutes les souffrances de Jésus-Christ sont des témoignages de l'amour que lui portent, à elle, le Père et le Fils. Elle peut dire sans exagération que si le Père a permis que son Fils fût livré à un

¹⁰⁸ Op. cit., Tr. IV, Ch. 10.

¹⁰⁹ Gal., ii, 20.

traitement aussi inhumain, c'est à cause d'elle : c'est pour lui rendre sa beauté première que le Christ a voulu la laver dans son sang.

A un tel amour, nous ne pouvons évidemment répondre que par l'amour : un don aussi généreux appelle de notre part le don de nous-même. Et ainsi ces considérations nous conduisent au troisième palier de l'oraison, celui qui correspond la vie unitive de l'homme : l'affection.

Chapitre VI : DE L’AFFECTION

La connaissance de Dieu à laquelle on s’est exercé durant la méditation n’est pas une fin en soi. Ce n’est pas dans la possession de la science que l’homme trouve son plein repos, mais dans l’amour. Il est fait pour aimer, c’est la loi suprême qui régit tout son être, toute sa destinée : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces*. Et il aura beau se hausser jusqu’aux spéculations les plus sublimes, s’il en reste là, si son cœur ne s’échauffe pas, si sa volonté demeure inerte, sa méditation ne lui est d’aucun profit. C’est ce que dit Saint-Paul : *Quand je serais doué du don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute science, si je n’ai pas la charité, je ne suis rien*¹¹⁰. Il est donc absolument nécessaire de mettre en branle la volonté, la faculté qui aime, lui faire produire des actes qui la détermineront à adhérer plus fortement à Dieu.

Sans doute, nous lui avons déjà demandé de formuler de tels actes au cours de la méditation ; mais il sera de la plus haute utilité de consacrer particulièrement à ce travail la dernière partie de l’oraison, de s’appliquer à faire tous les jours, avec une application soutenue, les quatre actes que nous allons décrire maintenant, qui donneront à notre prière une efficacité beaucoup plus certaine.

Bien que dans cette dernière phase, le rôle principal appartienne à la volonté, il ne s’ensuit pas cependant que l’intelligence doive demeurer oisive. De même qu’elle a été soutenue dans la méditation par la volonté, de même il faut maintenant qu’elle continue à éclairer celle-ci pour la guider et exciter ses désirs. C’est en figure de ceci que le prophète Ezéchiel, dans sa célèbre vision des quatre animaux, nous parle de *roues que faisait mouvoir un esprit de vie. Elles le suivaient partout dans leurs mouvements, dit-il, s’arrêtant avec lui et s’élevant avec lui*¹¹¹.

Or ces roues mystérieuses représentent les affections des esprits bienheureux ; *l’esprit de vie*, les illuminations que leur communique le Verbe et qui les mettent en mouvement. Si nous voulons, nous aussi, émouvoir nos affections, qui sont comme les roues de notre âme parce qu’elles la portent et la « roulent » pour ainsi dire vers Dieu, il faut entretenir au milieu d’elles un esprit de vie, et, à défaut de lumières particulières, recourir aux efforts de l’intelligence.

Mais ceci posé, il reste que c’est à la volonté de fournir maintenant le principal labour : de chercher avec toutes ses ressources cette adhésion à Dieu, qui le terme même de l’oraison et le bien suprême de l’homme. Les actes par lesquels elle s’y élèvera seront les suivants : offrandes, demande, imitation et, enfin pour couronner le tout, union. Nous allons exposer la manière de nos acquitter de chacun d’eux.

¹¹⁰ I, Cor., XIII, 2.

¹¹¹ I. 20.

1. L'acte d'Offrande

Au témoignage de Ste Thérèse, tout l'effort de la vie intérieure se ramène à la réalisation parfaite du don de soi.

« Tous les conseils que je vous ai donnés dans ce livre, -- il s'agit du Chemin de la perfection -- écrit-elle, n'ont qu'un seul but, celui de vous amener à vous livrer complètement au Créateur, lui remettre votre volonté et à vous détacher des créatures... Par-là, en effet, nous nous disposons à arriver promptement au terme de notre course, et à boire l'eau vive de la source dont nous avons parlé. Si nous n'abandonnons pas complètement notre volonté au Seigneur, pour qu'il prenne Lui-même soin de nos intérêts, il ne nous laissera jamais boire à la fontaine¹¹².»

Or la prudence de la chair, l'attache que nous avons pour nos aises et nos habitudes, nous retiennent constamment dans cette oblation. Nous croyons avoir tout donné à Dieu, et nous être pleinement dépouillé de nous-mêmes ; en réalité un examen attentif aura vite fait de démontrer que nous ne Lui livrons qu'une partie de notre personnage, et qu'au fond nous restons terriblement volontaires, personnels, indépendants, rebelles à tout ce qui contrarie nos goûts et nos inclinations.

Cependant, Dieu attend de nous un sacrifice complet. Il ne disposera de nous à son gré et selon les dessins de son amour, que si nous lui faisons vraiment une remise totale de notre liberté, car Dieu respecte scrupuleusement cette faculté dont il a ennobli l'homme, et il ne la violente jamais. Il n'agit en nous que dans la mesure où elle se prête à son action.

« Il ne prend que ce que nous Lui donnons, dit encore Sainte Thérèse, mais il ne se donne pas complètement tant que nous ne nous sommes pas donnés à lui d'une manière absolue. Voilà un fait certain¹¹³.»

Par contre, plus il voit que ce don est réel et se traduit par des œuvres :

« Plus aussi il nous approche de Lui, et élève notre âme au-dessus des choses de ce monde et d'elle-même, afin de la préparer aux plus grandes faveurs. Il ne cesse jamais de la récompenser de ce don en cette vie, tant il l'a en estime. Il la comble de telles grâces qu'elle ne sait plus que lui demander ¹¹⁴»

Pour mériter de telles faveurs, pour devenir cette proie d'amour que le grand Aigle emportera dans ses serres, il importe donc de nous exercer à faire et à refaire incessamment cette offrande de nous-mêmes. Nous pourrions nous servir dans ce dessin de quelque formule toutes faite, par exemple de celle qui était la prière habituelle de St Ignace de Loyola :

¹¹² Ch. XXXIV.

¹¹³ Chem. de la Perfection , Ch. XXX

¹¹⁴ Chem. de la Perfection , Ch. XXXIV

« Recevez, Seigneur, toute ma liberté. Recevez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté. Tout ce que je possède, c'est vous qui m'en avez fait don : je vous le rends en sa totalité et je le remets entièrement à votre volonté pour qu'elle le gouverne. Donnez-moi seulement votre amour, avec votre grâce, et je serai assez riche, et je ne demande rien autre chose¹¹⁵.»

Une autre formule, profondément touchante, est celle que récitait Madame Élisabeth de France à la prison du Temple :

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'avez prévu de toute éternité. Cela me suffit, oh mon Dieu, pour être tranquille. J'adore vos desseins éternels, je m'y sou mets de tout mon cœur, je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout et j'unis ce sacrifice à celui de Votre cher Fils, mon Sauveur, vous demandant par son Sacré-Cœur et ses mérites infinis, la patience dans nos maux et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voudrez et permettrez.»

Nous n'oublierons pas que de nous livrer à Dieu, c'est nous livrer au prochain : car Dieu se sert des autres hommes, de leurs besoins, de leurs défauts, comme d'instruments qui lui permettent de nous travailler à sa guise. Et nous nous préparons ainsi à supporter de bon cœur tous les dérangements, toutes les contrariétés, tous les imprévus qui se soulèveront sur notre route durant le jour qui vient.

Mais après avoir offert à Dieu tout ce que nous tenons de la libéralité, c'est-à-dire tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, il importe de Lui offrir ce qui est davantage nôtre, ce qui nous appartient d'une façon plus étroite, ce qui est en nous le produit, non pas de la grâce, mais de notre propre fonds, c'est-à-dire nos imperfections et nos misères. Celles-ci, à la lumière des vertus de Notre-Seigneur, que nous avons examinées dans la méditation, se dévoilent progressivement à nos yeux. Le dévouement absolu du Divin Maître à la gloire de son Père, son zèle pour le salut des âmes font voir à quel point nous sommes égoïstes et attachés à nous-même ; son obéissance héroïque qui le mène à la mort de la Croix nous montre notre esprit d'indépendance ; sa mansuétude infinie à l'égard des hommes, sa charité à l'endroit de ses ennemis, font mieux ressortir la dureté de notre cœur ; sa bonté envers les pécheurs condamne la superbe avec laquelle nous méprisons ceux que nous croyons voir en faute, etc.

Ces mauvais penchants si fortement enracinés dans notre âme, voilà la matière des sacrifices que nous ferons à Dieu. Nous lui dirons avec le Psalmiste : *Je vous offrirai des holocaustes pleins de moelle, avec l'encens des béliers, je vous immolerai des bœufs avec des boucs*¹¹⁶. On sait que l'holocauste était un sacrifice dans lequel la victime était entièrement consumée par le feu. L'auteur sacré promet ici, au sens spirituel, d'offrir à Dieu, sur l'autel de son cœur, des *holocaustes pleins de moelle*, c'est à dire des élans d'amour montant du plus intime de lui-même, dans lequel il se livrera tout entier, sans réserve aucune. Il les accompagnera de l'immolation de la triple concupiscence, figurée ici par *les béliers, les bœufs et les boucs*. Le bélier qui ne veut pas porter le joug, est le

¹¹⁵ Prière enrichie de 300 jours d'indulgence par le Pape Léon XIII. – 26 mai 1883.

¹¹⁶ Ps. LXV, 15.

symbole de l'orgueil ; le bœuf, dont tout le labeur est ordonné à l'acquisition des biens de la terre, est celui de l'avarice, le bouc, à cause de son odeur fétide, représente la luxure.

Nous offrirons donc à Dieu tout le mal qui est en nous; nous lui dirons notre désir de renoncer à tout ce qui Lui déplaît, de dépouiller notre volonté de toute attache au péché, de retrancher de notre existence tout ce qui est orgueil, sensualité, amour des biens terrestres, etc. Nous prendrons la résolution de me mieux vivre à l'avenir et d'employer toute notre activité, toutes nos possibilités, toutes les gouttes de notre sang au service de Dieu.

Mais en même temps, nous couvrirons notre nudité du manteau du Christ, nous présenterons à Dieu, pour compenser notre pauvreté, le trésor infini des perfections de ce Fils en qui Il a mis toutes ses complaisances. Pour expier nos murmures, nos révoltes, nos refus à la grâce, nous offrirons sa volonté à Lui, si soumise à la Volonté de son Père qu'elle accepta pour lui plaire, la plus terrible et la plus ignominieuse des morts. Pour expier les dérèglements de notre chair, nos regards inutiles, nos paroles oiseuses, nos multiples recherches de sensualité, nous présenterons à Dieu le comportement de cette Humanité très sainte, qui exerça toujours sur ses sens, la plus entière domination, qui fut intimement parfaite dans toutes ses paroles comme dans tous ses actes. Pour compenser notre tiédeur, nous offrirons ce Cœur dans lequel brûlait en permanence la flamme d'un zèle si pur et d'une si ardente charité. Nous chercherons à entrer dans ce cœur, à ne faire qu'un avec lui, à fondre dans ses ardeurs la rouille et la dureté du notre, à nous approprier ses mouvements, ses désirs, ses intentions, ses élans, de façon à nous dépouiller de nous-mêmes et à pouvoir dire en vérité avec l'Apôtre: *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹¹⁷.

2. L'acte de Demande

On voit sans peine, par les considérations qui précèdent, combien l'acte d'offrande est important pour engager l'âme dans la voie du véritable amour de Dieu. Mais cet acte en appelle de lui-même un autre. Car, lorsque l'âme se résout ainsi chaque jour à faire à Dieu le sacrifice des défauts et des difformités qu'elle voit en elle, elle ne tarde pas à expérimenter combien ce labeur est ardu, et combien il est difficile de passer des promesses aux œuvres. Nos défauts, en effet, soit qu'ils viennent de notre tempérament, soit qu'ils résultent de mauvaises habitudes invétérées, tiennent à nous avec une telle force, qu'il nous paraît souvent absolument impossible de les déraciner. Nous voudrions faire des progrès, devenir meilleur, et nous sentons peser sur notre volonté cette *loi du péché*, sous laquelle l'apôtre lui-même gémissait : *Je suis*, disait ce vase d'élection, *un homme charnel, esclave de la loi du péché..... Le bien que je veux, je ne le fais pas ; mais le mal que je hais, voilà ce que je fais... Je fais mes délices de la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat la loi de mon esprit, et me tient captif sous celle du péché..... Malheureux homme que*

¹¹⁷ Gal. I, 20.

*je suis*¹¹⁸ ! *Qui donc me délivrera de ce corps de mort ?*

Et il se répond à lui-même : *la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur*. C'est en effet uniquement par l'assistance divine que nous pouvons espérer triompher de nos mauvais penchants, nos habitudes défectueuses, et nous élever sur la montagne des vertus. Cette vérité nous est constamment affirmée par l'Écriture, et il importe de bien graver en nous-mêmes, si nous ne voulons pas tomber dans le découragement. *Sans moi, vous ne pouvez rien faire, dit Notre Seigneur*¹¹⁹. Et Saint-Paul : *Ce n'est pas celui qui veut, ce n'est pas celui qui court, qui peut se sauver, mais celui auquel Dieu fait miséricorde*¹²⁰.

Si les Saints sont devenus saints, ce n'est pas qu'ils fussent faits d'une nature différente de celle des autres hommes, mais à l'exemple de l'apôtre saint Jean, ils ont compris l'amour de Dieu pour l'homme, et se sont confiés aveuglément à cet amour¹²¹. Sainte Thérèse ne réussit à vaincre les obstacles qui entravaient son ascension vers Dieu, que quand elle fut bien pénétrée de cette vérité :

« Je suppliais le Seigneur, dit-elle, de me venir en aide, mais une chose me manquait sans doute, je crois m'en rendre compte à présent : c'est que je ne me confiais pas entièrement à Sa Majesté, et ne me défiais pas absolument de moi-même. Je cherchais un remède, je prenais des moyens, mais évidemment, je ne comprenais pas encore que tout cela sert de peu quand on ne bannit pas toute confiance en soi-même, pour placer totalement sa confiance en Dieu. Je désirais vivre, car je le sentais, ce n'était pas vivre que de se débattre ainsi, contre une espèce de mort, mais je n'avais personne pour me donner la vie et j'étais hors d'état de la prendre moi-même. Celui qui pourrait me la donner avait raison de me refuser son assistance, puisque tant de fois déjà, Il m'avait ramené à Lui, et toujours je l'avais abandonné¹²². »

Il est très certain que nous ne pouvons rien dans l'ordre de notre sanctification sans la grâce. Or, cette grâce, Dieu l'accorde à la prière : *Demandez, dit-il et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et à celui qui frappe, on ouvre.....*¹²³

Pour obtenir donc de Dieu les secours efficaces qui vous permettront de réaliser ce détachement de toutes choses, ce don total de nous-mêmes auquel nous voudrions parvenir, il nous faut recourir à la prière. Et c'est pourquoi nous passerons naturellement de l'offrande à la demande. L'âme a achevé de se purifier en faisant les actes d'offrande décrits plus haut. Si elle a mis à les produire toutes les ressources de son affection, elle y acquit une pureté telle que, subitement rappelée à Dieu dans cet instant, elle ne se passerait peut être pas par le Purgatoire. Elle est dès lors en mesure de se présenter devant son Maître, comme la reine Esther devant Assuérus, et d'obtenir de lui tout ce qu'elle veut. Elle aura soin seulement, comme cette princesse, de se faire accompagner de deux suivantes : l'une sur laquelle elle s'appuiera, sera l'humilité ; l'autre qui

¹¹⁸ Rom., VII, 15-25, passim.

¹¹⁹ Jo. XV, 5.

¹²⁰ Rom. IX, 16.

¹²¹ I Joann., IV, 16.

¹²² Vie, écrite par elle-même, ch. VIII.

¹²³ Mt., VII, 7.

relève la traîne de ses affections pour les empêcher de se souiller au contact de la terre, sera la pureté¹²⁴.

Elle demandera donc à Dieu de lui communiquer quelque chose des vertus de Jésus-Christ. Elle sollicitera de préférence celles qui lui sont le plus nécessaires pour remédier à ses imperfections : pauvreté, patience, douceur, chasteté, obéissance, charité, amour de la croix, etc. Elle fera ces demandes, non sous la forme de longs discours, mais par des oraisons jaculatoires, répétées, aussi instantes que possible. Elle ne craindra pas de redire souvent les mêmes mots, sachant que Dieu attend d'elle de la ferveur, de la persévérance, de la pureté d'intention, plutôt que de beaux développements oratoires.

Tout en restant humble et suppliante, elle fera ces demandes avec grande confiance. Saint-Jacques nous le recommande avec beaucoup de force dans son Épître : *Si quelqu'un d'entre vous, dit-il, a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu d'où procède toute sagesse ; à Dieu qui donne à tous avec effusion, et il ne nous reproche point (de trop demander). Mais qu'il demande avec confiance, sans hésiter. Car celui qui doute ressemble au flot de la mer, qui est agité et poussé çà et là par le vent. Que cet homme-là ne s'imagine pas recevoir quelque chose de Dieu*¹²⁵. Saint Thomas commentant ces paroles, remarque que :

« Dieu ne vend pas comme font les hommes, il donne gratuitement ; il donne à qui lui demande, sans acception de personnes ; il donne largement sans lésiner, il donne aimablement, sans mauvaise humeur¹²⁶.»

Et Notre Seigneur de nous exhorte-t-il pas à la même confiance quand il dit, dans l'Évangile : *Si vous aviez de la foi et que vous n'hésitez point, vous diriez à cette montagne : Lève-toi et jette toi dans la mer, et cela se ferait. Et tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière vous l'obtiendrez*¹²⁷.

L'âme doit mettre d'autant plus de confiance à demander ici les grâces nécessaires à son avancement spirituel, que Dieu a certainement sa requête pour agréable et qu'il ne peut la lui refuser. Les Saints Docteurs nous enseignent en effet qu'il est impossible de désirer vraiment une vertu, sans que celle-ci ne soit déjà dans la volonté, et n'existe en nous au moins à l'état de germe.

Voici, d'après saint Pierre d'Alcantara, les grâces que nous devons solliciter de préférence :

1° Demandons, par les mérites et les souffrances de Notre Seigneur, le pardon de tous nos péchés et la grâce de ne plus les commettre. Demandons un secours spécial contre les passions et les vices vers lesquels nous avons le plus de pente, et qui sont pour nous la source de plus de tentation.....

2° Demandons ces hautes et nobles vertus qui sont l'abrégé de toute perfection chrétienne : la foi, l'espérance, l'humilité, la patience, l'obéissance, le

¹²⁴ cf. Esther, XV, 5-7

¹²⁵ I, 5-8.

¹²⁶ In Epist. Canon. B. Jacobi Ap., c. I. – Edit. Vivès T. XXX. col 337 a.

¹²⁷ Mt., XXI, 21.

courage pour toute espèce de sacrifice, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, la discrétion, la pureté d'intention, et autres semblables qui sont au sommet de l'édifice spirituel.....

3° Demandons aussi ces vertus qui, très importantes par elles-mêmes, ont encore l'avantage d'être un rempart pour les autres. La tempérance dans le boire et le manger, la modération ou la retenue de la langue, la garde des sens, la modestie et la composition de l'homme extérieur, la douceur et le bon exemple à l'égard du prochain, la rigueur à la sévérité envers soi-même, etc.

4° Après toutes ces demandes, on terminera par celle de l'amour de Dieu. Que ce soit celle sur laquelle on insiste le plus, et à laquelle on emploie la plus grande partie du temps. Qu'on demande au Seigneur cette vertu du plus intime de l'âme, avec les plus grands désirs, puisqu'elle constitue tout notre bien¹²⁸.»

A ces demandes personnelles, nous joindrons toutes celles que pourra nous suggérer la charité envers le prochain. Nous prierons pour le Pape et pour le dignitaire de l'Eglise; pour ceux qui gouvernent les Etats; pour les justes, afin que Dieu les conservent en sa grâce ; pour les hérétiques, les infidèles, les pécheurs en général, afin qu'Il les convertisse ; pour les malades, pour les captifs, pour tous ceux qui vont mourir, pour les âmes des fidèles défunts ; pour les intentions qui nous ont été spécialement recommandées, etc.

3. L'acte d'imitation

Si l'âme ne peut faire aucun progrès sans le recours à Dieu, il est indispensable cependant qu'elle coopère de son mieux à cette action divine. La doctrine catholique se tient à égale distance du *pélagianisme*, qui prétendait que l'homme pourrait faire le bien par lui-même, et du *quiétisme*, qui méconnaît la nécessité de l'effort. La confiance en Dieu nous venons de parler ne nous dispense en aucune façon du travail, dont Dieu nous a imposé l'obligation au jour de la chute originelle : *La terre sera maudite à cause de ton péché ; ce n'est qu'au prix de labeurs que tu tireras d'elle ta nourriture, tous les jours de ta vie. Elle germera pour toi des ronces et des épines..... et c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain*¹²⁹.

Ces paroles doivent s'entendre non seulement de la terre matérielle sur laquelle nous vivons, mais encore de la terre spirituelle de notre âme.

Maudite par Dieu à la suite de la faute originelle, elle ne produit de son propre fonds que les ronces et les épines de nos défauts, et le travail de la volonté doit seconder l'action de la grâce, pour lui faire porter des vertus, comme le travail du laboureur seconde dans la nature l'action du soleil pour faire lever les moissons.

¹²⁸ Traité de l'oraison et de la méditation, ch.XI.

¹²⁹ Gen. III, 17

En même temps donc que nous demandons à Dieu les grâces dont nous avons besoin, nous devons former des résolutions courageuses pour ne rien épargner pour répondre à ces grâces. C'est pourquoi le deuxième acte nous conduit au troisième, que l'on nomme *l'imitation*. Celui-ci a pour objet de fortifier la détermination de l'âme et de la fixer sur les vertus qu'elle désire pratiquer. Son importance est très grande, c'est par lui surtout que notre prière, au lieu de rester dans le domaine intellectuel ou sentimental, deviendra vraiment génératrice de progrès spirituel. Les auteurs sont unanimes à le présenter comme une des pièces maîtresses de l'oraison. Ils lui donnent en général le nom de *résolution*. Si nous préférons ici celui *d'imitation*, que nous empruntons à la méthode du père Joseph, c'est pour que nous soyons replacés chaque jour, de manière concrète, en face de cette vérité essentielle : que la perfection de la vie chrétienne consiste à imiter Jésus-Christ ; c'est pour que nous soyons amenés à considérer les vertus, non pas sous un jour abstrait et comme suspendues dans le vide, à la façon des moralistes païens, mais comme animées, colorées, et vivantes en la personne de notre divin modèle. Envisagées ainsi, elles exercent sur le cœur un attrait plus puissant. L'âme se sent pressée de courir à la suite de son Bien-Aimé, lui disant avec les vierges *du Cantique des Cantiques* : *Tirez nous, nous, nous courons derrière vous, vers l'odeur de vos parfums*¹³⁰.

On choisira pour formuler cet acte, l'une des vertus qui ont particulièrement brillé en Notre-Seigneur au cours de la scène choisie pour l'oraison du jour. Ainsi la crèche de Bethléem nous fait particulièrement admirer la pauvreté du divin Maître; la maison de Nazareth, son obéissance ; les longues oraisons qu'il faisait la nuit, son amour de la solitude ; l'expulsion des vendeurs du Temple, son zèle pour la gloire de son Père; la manière dont il traite Sainte Marie Madeleine, ou la femme adultère, sa miséricorde ; l'institution de la Sainte Eucharistie, sa charité; le lavement des pieds de ses disciples, son humilité ; la guérison de l'oreille de Malchus, sa générosité ; la flagellation, sa constance, etc. , etc.

Mais souvent aussi il faudra faire porter notre résolution sur les vertus opposées à notre défaut dominant et à nos manquements les plus habituels. Si, par exemple, on est enclin à l'orgueil, on choisira fréquemment l'humilité ; si on est sujet à la sensualité, au bavardage à la colère on prendra selon les cas la tempérance, le silence, la douceur. Car le défaut dominant est le principal obstacle à l'avancement de l'âme dans les voies vers Dieu. Trop souvent d'ailleurs, il est fort mal connu ; et l'on perd son temps à lutter contre des travers plus apparents, mais de peu de conséquences, tandis que ce défaut, soigneusement dissimulé et fortement enraciné dans la volonté, retient l'âme rivée à la terre. Il est donc très important de le discerner d'abord, puis le combattre avec persévérance, et cela en imitant la vertu qui lui est contraire, telle que nous pouvons l'admirer dans notre divin Sauveur. Pour rendre notre méditation plus efficace, on pourra s'inspirer des considérations suivantes :

¹³⁰ I, 3.

4. Des trois degrés de la vertu

Les moralistes nous enseignent que toute vertu comporte trois degrés : elle peut être ordinaire, héroïque, ou divine.

La vertu ordinaire est celle que pratiquent tous les chrétiens dignes de ce nom. Ainsi quiconque éprouve le besoin d'expié les manquements qu'il a commis envers la loi de Dieu, possède la vertu de justice dans son degré ordinaire.

La vertu héroïque est celle que doivent chercher à pratiquer les âmes appelées à la perfection. Elle suppose une générosité, une abnégation, un triomphe sur soi-même, à l'échelle de ce que nous rencontrons dans la vie des Saints. Lorsque nous voyons ceux-ci, par exemple, s'infliger de rudes pénitences pour expier les péchés des autres, obtenir leur conversion, nous sommes en présence de la vertu de justice dans son degré héroïque. En la considérant sous cet angle dans son plus bel exemplaire, dans la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, en admirant comment ce divin Sauveur a voulu, pour satisfaire la justice de son Père, payer des plus cruelles souffrances la rançon de tous les péchés du monde, nous nous sentons portés nous aussi à marcher sur ses traces, à imiter sa générosité, à embrasser comme Lui pour le salut des hommes, le labeur et la croix.

Enfin la vertu divine est la vertu telle qu'elle se trouve en Dieu, source et centre de toute perfection. C'est là qu'elle brille dans sa pureté essentielle, dans sa première et éclatante beauté. C'est de là qu'elle jaillit pour se répandre sur la hiérarchie des êtres créés : sur les Anges, sur les hommes et surtout sur l'Homme-Dieu, Verbe incarné ; sur le Christ, image du Père, splendeur de sa gloire, et figure de sa puissance¹³¹. Ici il ne s'agit plus pour nous de chercher à atteindre ce degré de perfection : il nous faut plutôt adorer et admirer, afin de provoquer dans notre cœur un élan qui nous portera à un sacrifice généreux. L'âme contemple un idéal qu'elle ne réalisera jamais, mais dont l'image, présente devant elle, échauffe son ardeur et soutient ses efforts. C'est dans ce dessein que Notre Seigneur nous a dit : *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait*¹³². En voyant comment Dieu a pratiqué la justice ; comment par amour de cette vertu, il n'a pas craint de faire mourir son propre Fils, l'innocence même, pour sauver les pêcheurs, l'âme éprouve le désir de sortir d'elle-même, de se dépasser, de s'offrir tout entière dans un sacrifice d'amour. Elle considère comme mesquine toute recherche d'intérêt personnel. La seule gloire qu'elle ambitionne, c'est de ressembler au Christ crucifié ; et la pauvreté, la peine, humiliation, lui apparaissent à ce moment comme un trésor bien préférable à toutes les satisfactions d'ici-bas.

Point n'est besoin d'insister pour montrer l'utilité de cet acte d'imitation, et combien il est efficace pour nous faire travailler à cette transformation, ce renouvellement, -- à cette « conversion des mœurs », comme l'appelle Saint-Benoît, -- que demande de nous la doctrine de l'Évangile.

¹³¹ Hebr., I, 3.

¹³² Mt., V, 48.

5. Combien l'âme doit aspirer à l'Union Divine

L'âme qui a parcouru la route que nous venons de tracer, si elle en a bien fait les actes successifs, est déjà parvenue à un degré élevé d'oraison. Il lui reste maintenant à monter au sommet de cette forme de prière, et à couronner son labeur par un acte d'union. Et bien que cet acte tende à la faire adhérer à Dieu d'une manière très étroite, au point de ne faire qu'un esprit avec Lui, elle ne doit se laisser arrêter ni par le souvenir de ses fautes, ni par le sentiment de sa faiblesse ou celui de son ignorance. Après s'être exercée comme elle l'a pu, dans la vie purgative et dans la vie illuminative, elle doit chercher à donner à Dieu ce *baiser de la bouche* donc parle et auquel aspire de toutes ses forces l'Épouse du Cantique : *Osculetur me osculo oris sui*¹³³. Personne ne pourra la taxer de présomption, de ce qu'elle prétend monter si haut, pourvu qu'elle ait pratiqué d'abord le baiser du pied et le baiser de la main, en demandant à Dieu pardon de ses fautes, et en méditant sur les marques de Son amour envers elle : parce que l'union à Dieu est une grâce absolument gratuite ; parce que nul ne peut prétendre l'obtenir comme récompense ses mérites ou de ses efforts, et que Dieu, dans sa libéralité, l'accorde à qui Lui plaît. Saint Augustin dans ses *Soliloques*, Ste Thérèse, dans ses *Exclamations*, nous ont laissé des modèles admirables de la manière dont leur âme soupirait vers cette union. Voici à titre d'exemple, un passage tiré du premier :

« O vie, unique centre de tout ce qu'il y a de vivant, vie qui me communiquez tout ce que j'ai de vie, et qui êtes vous-même cette vie que vous me communiquez ; vie si essentielle à mon âme qu'elle ne peut vivre sans vous ; vie qui me ressuscitez, qui me préservez même de la mort ; vie seule vraiment heureuse, et sans qui rien ne peut être pour moi que trouble et ennui ; vie seul principe de vie pleine de charmes et de douceurs, et qui devez être le seul objet de notre amour et de nos pensées, où êtes-vous ? Où vous trouverai-je ? Quand cesserai-je de vivre de moi-même et de m'appuyer sur moi-même, pour ne vivre que de vous, et ne subsister qu'en vous ? Je languis d'amour pour vous ; sans vous je ne puis vivre ; et, dès que je pense à vous, je me sens animé d'un saint et nouveau zèle.... Pourquoi vous cachez vous à moi ô mes plus chers délices ? Pourquoi ne puis-je encore vous voir, beauté par excellence, l'unique objet de mes vœux, et de mes soupirs ? Je respire quelquefois avec un plaisir ineffable l'odeur de vos parfums, mais hélas ! Je ne vous vois point ! Dès que j'entends votre voix, elle me redonne la vie : cependant je ne vois point encore vos divines beautés. Aussi bien, vous nous dites : « l'Homme ne me verra point tant qu'il vivra. » Faites donc que je meure, o mon Dieu, afin que je vous voie.... Je ne veux plus souffrir la vie, je ne veux plus que mourir. Quand verrai-je se briser les liens qui me retiennent encore sur la terre, afin d'être avec Jésus-Christ ! Quand cesserai-je de vivre pour pouvoir désormais ne vivre qu'avec Jésus-Christ ! O Jésus, mon souverain Seigneur, recevez mon esprit, recevez mon âme, o mon unique vie, attirez mon cœur près de vous, ma souveraine félicité.... Verbe de Dieu, redonnez-moi une vigueur toute nouvelle ! Que toute ma consolation soit de chanter vos louanges. Entrez, Seigneur, dans l'âme de votre serviteur : entrez en elle, o véritable joie, afin qu'elle ne soit plus sensible qu'à vous ; entrez en elle, ô douceur par essence, afin que je n'ai plus de goût que pour vous ; répandez vos splendeurs sur elle, éternelle lumière, afin qu'elle ne s'attache plus qu'à vous mieux connaître et à vous mieux

¹³³ I, 1. Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche

aimer¹³⁴.»

6. De l'acte d'Union

Pour produire un acte d'union, l'âme, dit le père Joseph, « doit recueillir toutes ses pensées, tous ses désirs et tous ses soins à l'instant où elle se trouve, comme si elle était déjà entrée dans l'état de l'éternité. Et alors, de toutes ses forces, par-dessus toutes sortes de prétextes et de remises, en cet instant même, et comme si jamais elle ne devait jouir d'un autre moment de vie, elle formera un acte d'abnégation totale, elle se dépouillera de tout regard sur l'avenir ou sur le passé, de tout souci d'intérêt personnel aussi bien pour le temps que pour l'éternité¹³⁵;» Elle s'efforcera de se rendre indifférente à tout ce qui peut lui arriver, à toute crainte, à toute attache, à toute complaisance, à toute aversion, elle se détournera autant qu'il sera en son pouvoir de tout ce qui est créé, pour ne plus voir qu'une chose : Dieu.

Et, à ce Dieu, elle cherchera à s'attacher d'une façon inviolable, ne voulant plus rien que son bonheur et sa gloire à Lui. Que le ciel et la terre disparaissent, que toute la création conspire contre elle, qu'elle soit elle-même submergée sous les épreuves, peu lui importe ; il lui suffit de savoir que Dieu EST, qu'il possède la plénitude de l'Etre, et partant, la plénitude de la félicité ; qu'Il la possède immuablement et pour l'éternité. Elle se déclare dès lors entièrement satisfaite et ne veut avoir besoin d'autre chose.

C'est là l'état auquel aspire le prophète Isaïe quand il dit: *Me réjouissant, je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme exultera en mon Dieu*¹³⁶.

Mettant ainsi toute sa complaisance en Dieu et sans autre motif que l'amour qu'elle a pour lui, l'âme atteint au plus haut mérite, au dépouillement le plus complet, qu'elle puisse réaliser ici-bas. Elle est au terme de son ascension, elle respire là quelque chose du bonheur éternel : elle aborde au rivage de la véritable paix, de celle que rien ne peut troubler, puisqu'elle ne veut pour soi d'autre bonheur que de savoir Dieu heureux, et qu'elle sait qu'Il l'est en effet à jamais.

Pour que cet acte porte ses fruits, il n'est pas nécessaire d'ailleurs que l'âme éprouve en le faisant des sentiments extraordinaires; il suffit que les dispositions dont nous venons de parler existent dans la volonté. Peu importe que l'entendement et l'imagination soient importunées par les distractions ; celles-ci ne feront que fortifier la volonté, en l'obligeant à se tenir ferme dans sa ligne, c'est-à-dire dans son « *intention* » sans partage, sans mélange, sans réserve, vers Dieu.

¹³⁴ Soliloques, I.

¹³⁵ Op., cit., Tr. V. ch XXII.

¹³⁶ LXI, 10.

7. L'acte d'Union Essentielle

Cette oraison d'union procure à l'âme de tels avantages qu'on ne saurait assez en recommander la pratique. Pour rendre celle-ci plus attrayante et plus variée, nous allons la présenter maintenant sous une forme un peu différente de celle que nous venons d'exposer, et que nous appellerons, oraison *d'union essentielle* parce qu'elle a pour but d'unir l'âme à l'essence de Dieu.

Dans le travail de la méditation, l'âme s'est élevée à la connaissance de Dieu, en se servant des créatures et de ses propres raisonnements. Dans l'affection, elle s'est appliquée à L'aimer à adhérer à lui par des actes distincts. Mais cela ne lui suffit pas : elle voudrait monter plus haut, s'unir à Lui de plus près, se couler pour ainsi et s'immerger en Lui. Cela lui serait aisé, si elle pouvait agir par son essence ; mais c'est là un privilège réservé à Dieu seul. Pour elle, elle est obligée de se servir de ses puissances ; et cependant ce sont celles-ci qui la gênent maintenant et s'interposent entre elle et Dieu. Que faire alors ? Elle va se forcer du moins de réunir ses deux puissances principales, à savoir l'intelligence et la volonté, dans un acte aussi pur, aussi dégagé de toute matière qu'il leur sera possible.

Pour faire un acte tout à fait pur, l'intelligence prendra Dieu comme objet unique de son application, en se dépouillant absolument de toutes les notions qu'elle tient de l'ordre créé. Le moyen qu'elle emploiera pour cela sera la voie dite : *de négation*. Les théologiens mystiques enseignent en effet que l'esprit humain peut s'élever à la connaissance de Dieu par deux voies principales qu'ils dénomment : *voie d'affirmation et voie de négation* :

« Dieu, dit Saint-Denis, est connu par connaissance et par ignorance : parce qu'Il n'est rien de tout ce qui est. Il ne peut être connu de personne en rien ; et parce qu'Il est en toutes choses, il peut être connu de tous en toutes choses¹³⁷. »

La voix d'affirmation consiste à attribuer à Dieu, mais dans un degré éminent, toutes les perfections que nous apercevons dans les créatures. Dieu en effet étant le seul auteur de celles-ci et les ayant tirées entièrement du néant, nous pouvons en déduire que tout ce qui se rencontre en elles de beau, de bien, de sage, d'aimable, etc., procède de Lui et par conséquent existe d'abord en Lui. Tout être créé porte sur soi le reflet de quelque perfection divine, et nous aide ainsi à connaître Dieu.

La voix de négation au contraire consiste à retirer à Dieu, comme indigne de lui, toutes les perfections que nous voyons dans les créatures. Elle considère que Dieu n'est rien de ce que perçoivent les sens ; rien de ce que l'intelligence peut concevoir.

« Dieu n'est ni âme, ni intelligence ; il n'a ni imagination, ni opinion, ni raison, ni entendement ; il n'est point parole ou pensée, et il ne peut être ni nommé, ni compris ; il n'est pas nombre, ni ordre, grandeur ni petitesse, égalité ni inégalité, similitude ni dissemblance. Il n'est pas immobile, pas en mouvement, pas en repos. Il n'a pas la

¹³⁷ Noms divins, ch. VII.

puissance et n'est ni puissance ni lumière. Il ne vit point, Il n'est point la vie. Il n'est ni essence ni éternité ni temps. Il n'y a pas en lui perception. Il n'est pas science, vérité, empire, sagesse ; il n'est ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté.... Il n'est pas esprit comme nous connaissons les esprits ; il n'est pas filiation ou paternité, ni aucune des choses qui puissent être comprise par nous, ou par d'autres. Il n'est rien de ce qui n'est pas, rien même de ce qui est. Il y a en lui ni parole, ni non, ni science ; il n'est point ténèbres, ni lumière, erreur ni vérité. On ne doit faire de lui ni affirmation, ni négation absolue ; et en affirmant ou en niant les choses qui Lui sont inférieures, nous ne serions l'affirmer ou le nier lui-même, parce que cette parfaite et unique cause des êtres surpasse toutes les affirmations, et que celui qui est pleinement indépendant, et supérieur au reste des êtres, surpasse toutes nos négations¹³⁸.»

On voit aisément par ces paroles le procédé dont il faut se servir pour entrer dans cette connaissance négative de Dieu. Nous chercherons parmi les souvenirs de nos sens, parmi les plus beaux objets ou les plus beaux spectacles qu'il nous ait été permis de contempler jamais, quel est celui qui pourrait nous donner une représentation adéquate de Dieu. Et nous rejetterons les images qui nous viennent à l'esprit, comme totalement impuissantes à nous satisfaire : Dieu est infiniment transcendant par rapport à toutes les créatures. L'âme s'établit ainsi dans un acte de foi nue : à mesure que les formes nouvelles s'offrent pour représenter Dieu, elle s'applique à les anéantir: « Dieu, se dit-elle, n'est pas une étoile, ni un soleil, ni un palais, ni un diamant, ni un homme, ni rien de ce qui peut tomber sous les sens. Il est incomparablement plus parfait.»

Elle écarte de même toutes les notions abstraites, tous les concepts dans lesquels elle pourrait être tentée de trouver une équivalence à Dieu : Dieu n'est ni beauté, ni bonté, ni sainteté, ni justice, ni unité, etc., non pas en ce sens qu'il n'est ni beau, ni bon, ni saint, etc., mais en ce sens que le plus haut idéal de beauté, de bonté, de sainteté auquel notre esprit puisse s'élever, est indigne de Lui être comparé.

Par ce petit travail, l'âme s'enfonce dans l'obscurité de la foi et du pur amour. Elle voit, par ces négations successives, que tout ce qu'elle pourrait connaître de Dieu n'est rien, au regard de ce qu'Il est en réalité. Et que l'on ne s'y méprenne pas : ce faisant, elle acquiert une connaissance plus parfaite que toutes celles que pourrait lui enseigner la science naturelle : car c'est avoir une notion très exacte de Dieu, que de savoir qu'Il est infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons apprendre par l'expérience, par l'imagination ou par le travail de la raison.

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline, morte à Québec en 1672, montre dans ses écrits, le terme auquel, avec la grâce de Dieu, on peut parvenir par cette voie négative :

« Ce fut, dit-elle, durant une semaine sainte. Mon esprit se trouva appliqué à l'union à Dieu, et dans cette unité, il me fut montré cette grandeur immense, cette infinité adorable, cette éternité sans commencement est sans fin. J'étais dans une admiration que je ne puis dire, et, toute hors de moi, je disais : « O Bonté ! O Immensité ! O Eternité ! » Et encore : « O largeur, O longueur, O profondeur, O hauteur infinie,

¹³⁸ Théologie mystique, Ch. V.

immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous ETES, ô mon grand Dieu ! Et tout ce qui est, n'est qu'autant qu'il subsiste en vous et pour vous. O Eternité ! Beauté ! Bonté ! Pureté ! Netteté ! Amour ! Mon Centre, mon Principe, ma Fin ! Ma Béatitude ! Mon tout ! » Mon esprit était rempli de tant de nouvelles lumières qu'il était offusqué et ébloui, s'il faut ainsi parler, de la Grandeur, de la Majesté de Dieu. Ce qui était montré auparavant par une véritable affirmation, il ne le pouvait plus voir que dans la négation. Toutes ses perfections qu'on nomme, ce n'est point cela, il faut à la fin perdre tous les mots et tous noms, et se contenter de dire Dieu ! Dieu ! Car tout autre chose est moindre que ce qu'il faut dire de cette honorable Majesté.... Ce mot : DIEU demeurera gravé en mon âme, en sorte qu'elle ne savait plus que lui. Par-dessus tout cela, elle voyait ce grand Dieu comme un abîme sans fond, impénétrable et incompréhensible à tout autre que lui-même. En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je me fusse appliquée, je ne pouvais me voir qu'absorbée et abîmée dans cet être incompréhensible, ni regarder les créatures que de la même manière, de sorte que je voyais Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu ; et cette infinie Majesté était à mon égard comme une grande et vaste mer, qui venant à rompre ses bornes, me couvrait, m'inondait et m'enveloppait de toutes parts.¹³⁹»

À l'acte de foi que nous venons d'analyser, il faut joindre maintenant un acte d'amour. Vers cet Etre unique, transcendant, inexprimable, insaisissable, la volonté va porter toute sa puissance de désir et d'affection. Elle s'efforcera de ne s'attacher qu'à lui, comme au seul Bien véritable, sans autre recherche d'elle-même, ni de son propre bonheur. Elle lui dira sa résolution de quitter pour Lui toutes les créatures, tous les plaisirs, tout ce qui pourrait l'attirer ou la séduire d'une manière quelconque ; elle se déterminera à ne plus prendre dorénavant sa joie et son repos qu'en Lui. Tout ce qui ne sera pas Dieu lui sera à charge, et elle se libèrera de tout ce qui l'empêche de se porter vers Lui.

Elle se réjouira de tout ce que Dieu est Dieu, de ce qu'il possède de toutes les vertus, de ce que rien ne peut troubler la Paix parfaite qui l'enveloppe et son bonheur souverain. Elle est plus heureuse de Lui voir à Lui tant de perfection, tant de félicité, que si elle en était nantie pour son propre compte. Elle se renie elle-même et s'abaisse autant qu'elle le peut ; elle voudrait se perdre en Dieu, détruire impitoyablement en elle tout ce qui risque de déplaire à Sa Divine Majesté et de s'opposer à son parfait bonheur.

Elle multiplie les protestations d'amour, redisant à Dieu qu'elle veut l'aimer un amour *souverain*, capable de surmonter tous les obstacles qui entravent son action ; d'un amour *pur* et désintéressée qui ne cherchera aucun avantage pour soi ni en ce monde ni dans l'autre ; qui va à Dieu de toute sa flamme, parce qu'Il est le bien suprême et qu'il mérite d'être aimé ainsi ; d'un amour *éternel*, qui souffre d'être retenu ici-bas et qui aspire la réunion définitive ; d'un amour *exclusif*, qui ne veut admettre aucun partage.

Tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui ne tend pas à Lui, l'âme le rejette comme chose mauvaise, importune, ennemie de sa propre félicité. Par-dessus toutes les créatures, tous ses défauts, tous les obstacles de la nature et des sens, elle choisit Dieu, comme unique objet de son amour ; elle le préfère à tout ce qui pourrait s'offrir à elle, elle se porte vers Lui de toute la force de son libre arbitre.

¹³⁹ Témoignage de Marie de l'Incarnation, VI° Etat d'oraison, 6, -- T.1 P.76.

Point n'est besoin, ici non plus, d'éprouver des sentiments de ferveur extraordinaire : si Dieu ne daigne pas accorder la grâce de la dévotion, nous pouvons faire ces actes de façon très méritoire, même dans la sécheresse, à condition d'y appliquer notre volonté avec toute la détermination dont elle est capable.

L'acte d'union essentielle que nous venons de décrire est le point le plus haut auquel l'homme puisse conduire l'esprit par ses propres efforts. Il constitue le sommet de l'oraison et de la contemplation dite acquise, ou active ; il amène l'âme aux portes de la vie mystique proprement dite. On ne peut aller plus loin sans grâces spéciales ; au-delà on entre dans le domaine de la contemplation infuse, dont l'étude dépasserait le cadre de ce traité élémentaire.

Mais les bienfaits que cet exercice procure à l'âme pour la purifier de toute attache à la créature, lui donner une grande facilité de recueillement et développer en elle la vertu de discrétion, sont inappréciables. C'est pourquoi nous l'avons décrit avec quelques détails ; nous allons le retrouver d'ailleurs à propos de l'oraison habituelle, donc il nous reste à parler dans un dernier chapitre.

Chapitre VII : DE L’ORAISON HABITUELLE

Le but de la vie intérieure, nous l'avons dit déjà, est de faire de toute notre existence une prière continuelle. Tel est l'enseignement formel de Cassien, maître incontesté de la doctrine ascétique, dans ses *Conférences* avec les Pères du désert. L'homme ne trouve son équilibre, ne rétablit la hiérarchie détruite en lui par le péché originel que quand il pense à Dieu. C'est là son vrai bonheur comme lui indique le Psalmiste: *Mihi adhaerere Deo bonum*¹⁴⁰, et il doit y tendre constamment. Notre Seigneur le demandait pour nous à son Père, quand il disait : *Afin que tout soit un, comme nous sommes Un, moi en eux et vous en moi, afin qu'il soit consommé dans l'Un*¹⁴¹ : Mais l'esprit humain est extrêmement mobile. Perpétuellement ballotté d'une pensée à une autre, il est impuissant à retenir longtemps les bonnes quand elles se présentent, et il roule comme sous l'action d'un flux et reflux continu, sans arriver à se fixer nulle part. Cette instabilité est une vive souffrance pour les âmes contemplatives : les plus grands saints eux-mêmes n'y ont pas échappé entièrement, comme nous le voyons par l'exemple de David, qui se plaint que son cœur l'a abandonnée. *Cor meum dereliquit me*¹⁴²..

Pour le fixer progressivement en Dieu, le principal moyen préconisé par les auteurs spirituels, depuis les Pères du désert, est la multiplication des actes intérieurs sous forme *d'intentions, et d'oraisons jaculatoires*.

1. Pourquoi nous tirons peu de profit de nos bonnes œuvres

L'homme, bien qu'il soit invité par l'Évangile à prier continuellement, ne saurait cependant passer toute sa journée en prière. La nécessité de gagner son pain à la sueur de son front, et les devoirs de la charité envers le prochain, l'obligent à consacrer une partie considérable de son temps au travail ou à l'activité extérieure. Si nous voulons accomplir cependant le précepte de Notre Seigneur : *Il faut prier sans cesse et ne jamais se relâcher*¹⁴³, la nécessité s'impose donc à nous de transformer ce travail lui-même en prière. Or, pour cela, il n'existe qu'un moyen : c'est celui qui consiste à vivifier, animer chacune de nos œuvres par cette *intention du cœur* dont nous avons déjà dit qu'elle est tout le nerf de la vie spirituelle.

« Les œuvres, dans le sens où la Sainte Ecriture entend ce mot, écrit un auteur contemporain, ce sont des actes (quelle que soit d'ailleurs leur matérialité, qui est ici très secondaire) auxquels nous aurons su insuffler ce *spiraculum vitae*, ce souffle de vie dont parle la Genèse. Pour faire l'homme, le Seigneur prit de la boue, la pétrit de ses mains toutes-puissantes, puis lui inspira un souffle de vie, *et factus est Adam in animam viventem*¹⁴⁴. Cette chose, ce corps matériel, fut fait en âme vivante, ce limon de la terre se

¹⁴⁰ Ps. LXXII, 18. Pour moi, le bien, c'est d'adhérer à Dieu.

¹⁴¹ Jo., XVII, 22

¹⁴² Ps., XXXIX, 13.

¹⁴³ Luc, XVIII, 1. Oportet semper orare et nunquam deficere.

¹⁴⁴ Et Adam devint une âme vivante

dressa vers le ciel. Ainsi en sera-t-il de nos œuvres. Elles aussi sont faites de limon : ce qui importe, ce qui demeure en elles est le *spiraculum vitae*, l'âme vivante que nous aurons su leur donner, en un mot : l'intention. Ah ! Il y aura de curieuses surprises sur cette *sequella operum*, sur cette façon dont les œuvres suivront ou ne suivront pas ! Certaines personnes auront fait des œuvres apparemment merveilleuses, mais le *spiraculum vitae* ayant été faible, ces œuvres ne les suivront pas, ou ne les suivront guère..... Même dans la vie religieuse, les œuvres les plus belles, si l'âme a été languissante, si elle les a accomplies vaille que vaille, ces œuvres-là ne sont pas faites, ou pas assez, *in animam viventem*: elles ne deviennent pas une âme vivante, assez vivante pour triompher de la mort, pour passer à travers la mort..... Et il y a des choses insignifiantes au point de vue de la matérialité de l'œuvre, qui ont cette âme vivante. Tel est le denier de la veuve, tant admiré par Notre Seigneur, précisément parce que, dans ce petit corpuscule métallique, un rien, il y avait une âme vivante, une intention, quelque chose de merveilleux¹⁴⁵. »

Dans l'office de la Maternité de la Très Sainte Vierge, qu'elle célèbre le 11 octobre, l'Eglise applique à la Mère de Dieu ce texte des proverbes : *Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; vous, vous les avez dépassées toutes*¹⁴⁶. Il s'agit ici évidemment de richesses spirituelles, de celles qui s'acquièrent par la multiplication des bonnes œuvres. Pourquoi dit-on que la Très Sainte Vierge a dépassé toutes les autres âmes dans ce domaine ? Si nous considérons les œuvres principales par lesquelles s'acquièrent les mérites, telles que les prédications, les pénitences, les aumônes, le soin des malades, etc., il ne semble pas téméraire d'affirmer que beaucoup de Saints en ont fait plus qu'elle. Comment alors a-t-elle dépassé tous les autres ? -- Ce fut à n'en pas douter par les intentions souverainement pures qu'elle apportait à ses moindres actions, par l'application constante et intensive de son cœur à Dieu en tout ce qu'elle faisait.

Sainte Marie Madeleine de Pazzi vit un jour l'âme de Saint-Louis de Gonzague, revêtue dans le ciel d'une gloire qui l'égalait aux plus grands Saints. Et comme elle s'extasiait qu'un homme, mort si jeune, eût pu obtenir une telle récompense, il fut répondu : « C'est parce qu'il opérait en l'intérieur. » À quoi la Sainte ajoute : « Qui pourrait exprimer la valeur et la force des actes intérieurs de vertus? »

Pour nous, au contraire, « lâches et mal vivants », ainsi que parle Saint-Benoît, nous pouvons bien plutôt nous appliquer ces paroles du prophète Agée : *Vous avez beaucoup semé, et vous avez peu moissonné*¹⁴⁷.

Vous avez multiplié les œuvres extérieures, les aumônes, les entreprises, les oraisons, les observances, les communions, et vous en avez retiré peu de fruit : parce que vous faisiez tout cela à la légère et sans intention de cœur.

Écoutons donc ce que nous dit l'apôtre Saint Jean : *Veillez sur vous-même, afin de ne pas perdre les œuvres que vous faites, et de recevoir une récompense plénière*¹⁴⁸. Et ayons soin de vivifier sans cesse nos divers labeurs de la journée par des intentions pures. Toute œuvre faite avec ce regard du cœur vers la fin que l'on veut atteindre, est bonne, même s'il s'agit de choses insignifiantes ; toute œuvre faite sans lui est inutile ou nuisible.

¹⁴⁵ R.P. Dehau. Le Contemplatif et la Croix, T. 1, P. 49.

¹⁴⁶ XXXI,29.

¹⁴⁷ I. 5.

¹⁴⁸ II° Ep., 8.

2. Les différentes sortes d'intention

On peut, dans les intentions qui doivent commander notre activité, distinguer trois degrés : les unes sont bonnes, les secondes meilleures, les dernières sont parfaites. Les premières se proposent d'obtenir de Dieu un bien spirituel ou corporel : comme par exemple, l'acquisition d'une vertu, la délivrance d'une tentation, la rémission de nos péchés, etc., ou encore : le succès d'une entreprise, la guérison d'une maladie, la préservation d'un danger..... Ces intentions sont bonnes et il ne faut pas craindre de s'en assigner souvent de semblables, surtout dans le domaine spirituel. Néanmoins elles ne sont pas les plus parfaites, comme Notre-Seigneur le fait entendre à Sainte-Marthe dans l'Évangile : *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes, tu te troubles pour de multiples choses*¹⁴⁹.

Au-dessus d'elles il en est d'autres, qui recherchent exclusivement la vie éternelle. Elles visent Dieu lui-même, et Dieu seul. Elles mettent toute leur ambition à le posséder un jour. C'est d'elles que parle l'épouse du Cantique, quand elle dit : *Nous courons à l'odeur de vos parfums*¹⁵⁰. C'est elles qui ont porté Moïse à préférer la vie pénible des Hébreux aux délices de la cour, *et à estimer l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors des Egyptiens*, parce que continue l'apôtre, *il regardait la récompense*¹⁵¹. C'est elles qui ont déterminé St-Pierre, et tant d'autres après lui, à tout abandonner pour s'attacher au pas de Notre-Seigneur : Voici, lui disait-il, que nous avons tous quitté et que nous vous avons suivi. Quelle sera notre récompense ?¹⁵² Et le Psalmiste nous invite à en avoir souvent de semblables, quand il nous fait chanter avec lui : *j'ai incliné mon cœur pour accomplir vos commandements en vue de l'éternité, à cause de la récompense*¹⁵³.

Mais il y a une attention qui est encore supérieure à celle-là : c'est celle qui désire uniquement la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa très sainte Volonté, sans aucun retour sur soi-même. Celle là est la plus parfaite de toutes parce qu'elle procède d'un plus grand amour. Elle est absolument pure, elle ne renferme rien d'humain, ne contient que le désir de la volonté de Dieu : aussi mérite-t-elle d'être appelée *intention divine*. C'est d'une telle intention qu'est animée le cœur de l'Épouse du Cantique, quand elle dit : « Je suis à mon Bien-Aimé », comme pour dire : « Mes pensées, Mes paroles, Mes actions, n'ont d'autre but que de le satisfaire : je ne me soucie pas de moi, je m'occupe seulement de ses intérêts à Lui. »

Toutefois, à vouloir s'en tenir exclusivement aux intentions de cette dernière espèce, il y aurait danger de tomber dans le quiétisme; et de même que la pratique de l'humilité parfaite ne doit pas nous faire négliger celle de

¹⁴⁹ S. Luc. X, 41.

¹⁵⁰ I, 3.

¹⁵¹ Hébr., XI, 26.

¹⁵² S. Mt., XIX, 27.

¹⁵³ Ps. CXVIII, 112.

l'humilité imparfaite, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; de même ici, les trois espèces d'intentions dont nous venons de parler doivent être cultivées simultanément.

Un autre moyen de faire rentrer toute notre vie dans le cadre de la prière, c'est d'unir toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions, à celles de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Divin Maître a beaucoup recommandé cette méthode à sainte Gertrude, et lui en a fait comprendre tout le prix. Les œuvres ainsi offertes se teintent, pour ainsi parler, aux yeux de Dieu, des vertus et des mérites de son Fils.

« De même, disent les Révélations de cette Sainte, que les objets paraissent verts ou rouges quand on le regarde au travers d'un verre vert ou rouge, ainsi tout ce qui est offert au Père Eternel, par l'entremise de son Fils unique, lui est plus cher et plus agréable que toute chose¹⁵⁴.»

3. Des Oraisons jaculatoires et des élans du cœur vers Dieu

A ces intentions, il faut joindre la pratique assidue des oraisons jaculatoires, que les théologiens du Moyen Âge appelaient aussi *oraisons furtives*. C'est par leur répétition constante que l'âme se détache des pensées frivoles ou inutiles, et s'habitue progressivement à se maintenir au contact des choses divines.

« En cet exercice de la retraite des oraisons jaculatoires, écrit Saint François de Sales, gist... la grande œuvre de la dévotion. Il peut suppléer au défaut de toutes les autres oraisons, mais le manquement d'iceluy ne peut presque point être réparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne saurait-on que mal faire la vie active ; sans iceluy, le repos n'est qu'oisiveté et le travail qu'embarassement ; c'est pourquoi je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir¹⁵⁵.»

Les Pères du désert enseignaient déjà la même chose. Ils se servaient de ces oraisons au témoignage de Saint-Augustin, comme des traits enflammés pour conserver la ferveur qu'ils avaient conçue dans la méditation¹⁵⁶. Ils avaient une prédilection spéciale pour le verset : *Deus in adiutorium meum intende*¹⁵⁷. L'abbé Isaac, dans sa II^e Conférence nous montre combien celui-ci répond en effet à tous les besoins de l'homme ici-bas.

Mais les Psaumes, les Cantiques, les litanies et, d'une façon générale, tous les textes liturgiques nous fournissent une réserve inépuisable et un choix extrêmement varié d'oraisons de ce genre. Chacun doit y cueillir celles qui répondent le mieux à l'état de son âme en faire un usage constant.

En outre, la volonté doit s'efforcer de provoquer, dans son propre fonds, de fréquents élans d'amour vers Dieu. Elle se servira utilement dans ce dessein de quatre actes que nous lui avons appris à faire dans l'oraison. On peut

¹⁵⁴ L. III, ch. 30, 1.

¹⁵⁵ Saint François de Sales, Introd., II^e P., ch. XIII

¹⁵⁶ Lettre 130, Proba, 20.

¹⁵⁷ Mon Dieu venez à mon aide.

rapprocher ceux-ci de la quadruple invitation que les Anges adressent à l'épouse, dans le Cantique, pour l'exhorter à revenir à son Bien-Aimé : *Revertere, revertere, Sulamitis, revertere, revertere, ut intueamur te*. « Reviens, reviens, la Sulamite, reviens, reviens, si tu veux recouvrer la beauté que tu as perdue et te rendre digne de nos regards. *Reviens*, en te livrant à ton Maître par l'offrande sans cesse renouvelée de toi-même. *Reviens*, en le suppliant à tout moment de t'accorder ses grâces, sans lesquelles tu ne peux rien faire. *Reviens* à la contemplation du divin Modèle, sur lequel tu dois régler tous tes pas. *Reviens*, en t'unissant à Lui par un parfait amour. Alors, tu seras véritablement la Sulamite, c'est à dire l'Epouse du Roi Pacifique.»

Mais surtout l'âme se servira de l'acte d'union que nous avons décrit. Elle s'efforcera de revenir vers Dieu, au milieu de ses occupations, par un élan aveugle d'amour. Elle réduira cet acte à sa forme la plus brève, elle pourra le condenser dans un seul mot de « Dieu » prononcé intérieurement avec toute la force dont elle est capable. Elle ne regardera en Lui aucune perfection distincte : elle considérera seulement qu'il est sa Fin et son Tout, et elle se portera vers Lui de tout son élan, de toute sa puissance d'affection, de toute la générosité d'un amour entièrement désintéressé.

Ces aspirations, ces désirs embrasés sont le moyen le plus rapide d'arriver à la perfection de la charité, et à cette union continue avec Dieu qui est le but que nous nous proposons dans la présente étude. Ils ont été préconisés depuis les temps les plus anciens du christianisme :

« Quant à vous, mon cher Timothée, écrivait déjà Saint Denis, vous appliquant par une étude attentive et ramassée, aux spéculations mystiques, laissez là les sens et les opérations intellectuelles, toutes les choses sensibles et les intelligibles, toutes les choses qui ne sont pas et celles qui sont, et sans connaissance, élevez-vous autant qu'il est possible, à l'union de Celui qui est par-dessus toute essence et connaissance. En effet, par cette sortie de vous-même, de tout ce qui vous retient et vous embarrasse, vous monterez purement au rayon super substantiel, qui brille dans les divines ténèbres¹⁵⁸.»

La traduction française rend mal la force de texte original. Là où nous disons : sans connaissance, élevez-vous... le latin dit *ignote consurge*. Cette expression résume l'acte que nous avons décrit plus haut : *ignote*, marque l'aveuglement volontaire de l'intelligence dans la voix de négation ; *consurge*, l'élan spontané de l'affection vers Dieu.

Par cette œuvre constamment répétée l'âme échappe à tous les pièges du démon : *C'est en vain*, dit le sage, *que l'on jette un filet devant ceux qui ont des ailes*¹⁵⁹. C'est en vain que le démon dresse ses embûches devant une âme qui prend constamment son vol vers Dieu. Et elle s'établit dans la paix, car elle brise tous les soucis, toutes les préoccupations qui viennent l'assaillir contre cette pensée, puisque seul compte pour elle l'Être de Dieu.

¹⁵⁸ Théolog. myst., ch. I.

¹⁵⁹ Prov., I, 17.

4. Qu'il faut persévérer dans ces aspirations et ne pas leur donner de repos

On le voit par les considérations qui précèdent, l'oraison perpétuelle qui est la fin à laquelle tend l'âme contemplative, ne doit pas être envisagée comme une médiation continue, demandant une grande application de l'esprit et s'élaborant par une succession de considérations diverses. Elle consiste bien plutôt à écarter avec persévérance les pensées inutiles, au moyen d'oraison jaculatoires très simples, incessamment répétées, et à ramener sans relâche l'esprit vers Dieu.

*Jusqu'à quand te laisseras-tu captiver par les délices du monde, fille vagabonde ?*¹⁶⁰ dit le prophète Jérémie.

« Jusqu'à quand fuiras-tu la lumière pour courir aux ténèbres ? Jusqu'à quand délaisseras-tu la paix pour te livrer à l'agitation ? Reviens, la Sulamite, reviens ma fille, ressaisis-toi, ma bien-aimée ; quitte tout pour te donner à l'unique Bien, parce que c'est là la seule chose qui soit nécessaire. Ne t'éloigne pas de ton Seigneur, fixe-toi près de ton Dieu, ne quitte pas ton Maître, assieds-toi à l'ombre de Celui que tu aimes¹⁶¹, pour que ta bouche puisse goûter la douceur de son fruit¹⁶². »

Ce relèvement continu de l'esprit doit se pratiquer avec beaucoup de douceur et de patience envers soi-même, à cause de la violence qu'il fait à la nature. Il ne faut pas qu'il empêche l'application nécessaire au travail que l'on accomplit, aux conversations que l'on est contraint d'entretenir, etc.... Mais il éclaire sans cesse toutes ces occupations du souvenir de la présence de Dieu, il les vivifie par le désir de les faire contribuer à sa gloire.

Pour être efficace, pour conduire l'âme à la vie contemplative et à la perfection, il a besoin d'être soutenu sans relâche. C'est le point sur lequel il faut faire porter son effort.

« Quiconque, écrit Saint Bonaventure, veut par la contemplation, parvenir au sommet de la montagne divine, doit s'appliquer à monter toujours par l'ascension de son esprit, et à ne jamais se reposer, quand il est éveillé. Car, dans cette montée, le repos consiste à ne pas se reposer : celui qui veut se reposer se fatigue, et ensuite ne peut plus faire l'ascension.... Dans le gravissement d'une montagne terrestre, comme la chair est faible, elle exige de temps en temps du repos ; mais dans l'ascension spirituelle, comme l'esprit est prompt¹⁶³, c'est le contraire qu'il faut, à savoir : ne pas se reposer. Quand on est fatigué on doit courir plus vite, courir plus fort : on deviendra alors plus frais, plus avide de sommets ; le chemin vous paraîtra plus doux, la marche plus facile, plus suave et plus douce. On choisira pour repos de ne pas se reposer..... »

Ils sont donc insensés, ils ignorent ce qu'est la contemplation, ceux qui se reposent pour prendre force. Qu'ils tiennent pour certain que dans ce repos, ils ne recouvrent pas de vigueur, ils perdent plutôt de l'énergie. Si le contemplatif court vivement, cela lui est doux ; s'il marche à allure ordinaire, il commence à se fatiguer ; s'il

¹⁶⁰ XXXI, 22.

¹⁶¹ Cant. II, 3.

¹⁶² Louis de Blois. Miroir des Ames religieuses, ch IV.

¹⁶³ Mt., XXVI, 41.

se repose, il perd ses forces¹⁶⁴.»

C'est donc une grande erreur de croire que l'on peut arriver à l'oraison perpétuelle sans une application constante de la volonté, et en s'en tenant à quelques intentions habituelles, de vouloir ici, comme pour l'oraison actuelle, supprimer l'effort, et de supposer d'emblée le problème résolu, alors que ce retour continuels vers Dieu, ce retranchement de toutes les frivolités où l'esprit est accoutumé à se complaire, représente, au moins dans les débuts, la plus grande mortification qui soit.

Néanmoins, malgré l'extrême difficulté qu'on y peut rencontrer, il faut s'engager résolument dans ce chemin, qui est celui de la contemplation. L'homme doit s'appliquer avec patience à maîtriser et à discipliner son esprit, comme il le fait pour les animaux, qu'il arrive à soumettre entièrement à sa volonté. Peu à peu, le travail lui deviendra plus facile, avec l'aide de la grâce qui facilite toute chose, avec l'habitude qui devient une seconde nature ; enfin avec la naissance de l'amour.

« Dieu étant un feu consumant, dit encore saint Bonaventure, l'âme perd d'autant plus sa froideur, et acquiert d'autant plus de chaleur qu'elle s'approche davantage de lui par amour : en aspirant par des mouvements et des désirs embrasés à une union plus intime, elle s'expose aux rayons du soleil de justice et elle s'enflamme¹⁶⁵.

Par la répétition patiente et persévérante de ses actes intérieurs, l'âme s'évade progressivement de l'oppression où la tiennent les choses caduques et périssables ; elle se libère de l'emprise de la créature, pour se tendre toute entière vers son Créateur. Toute sa vie se concentre dans ce désir de Dieu, qu'elle renouvelle sans cesse, qu'elle entretient comme le feu qui devait brûler sur l'autel, dans l'ancienne Alliance, et ne jamais s'éteindre. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, lui sert de matière pour nourrir ses affections et ses élans d'amour. Elle n'est plus qu'une aspiration vers Dieu, et elle peut dire en vérité avec le Psalmiste : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. – O mon Dieu, vous qui êtes Dieu par essence, mais qui êtes aussi mon Dieu à moi, parce que mon cœur vous a choisi comme unique objet de son amour : c'est vers vous que mon esprit se porte dès la pointe du jour. Ma première pensée n'est point pour mon travail, pour mon plaisir, pour mes affaires : elle est pour vous. Et ce n'est point là une simple recherche de curiosité: *Sitivit in te anima mea*, toute mon âme a soif de vous, elle veut boire à la source de votre sagesse, de votre amour, de votre sainteté ; elle veut passer de l'*ad te* à l'*in te*. Bien plus, ma chair elle-même vous appelle de mille façons, *quam multipliciter tibi caro mea*: toutes les peines, toutes les incommodités qu'elle endure ici-bas la font crier vers vous. Elle sent qu'elle ne peut trouver son repos sur cette terre, car comme le remarque Saint-Augustin, si nous sommes longtemps debout, nous nous fatiguons et nous voulons nous asseoir ; mais au bout de quelque temps, nous sommes fatigués d'être assis, nous voulons-nous lever et marcher. Et il en va de même pour tous : parce que la chair elle-même aspire à une autre vie que la vie d'ici-bas. *In terra deserta et invia, et inaquosa* : ne sachant que devenir dans la terre déserte ; dans*

¹⁶⁴ Stimulus Amoris, C. XXIV.

¹⁶⁵ Theolog. Myst., ch. III, 1^o partie.

cette terre *sans chemin*, parce qu'il n'y a pas d'autre issue pour en sortir que celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ; dans cette terre *sans eau*, parce que, malgré les marécages bourbeux de la sagesse naturelle, il ne s'y trouve rien qui soit à même d'étancher vraiment la soif du cœur humain ; ne sachant que devenir donc dans ce désert, *sic in sancto apparui tibi* : je me suis retiré dans ce sanctuaire intime que chaque homme porte au dedans de soi, dans cette cellule d'oraison ; et là *je suis apparu devant vous*. Vous avez daigné abaisser sur moi la lumière de votre regard, afin que je puisse contempler votre puissance et votre gloire, *ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam*: cette *puissance* qui vous a permis de faire sortir toutes choses du néant, et cette gloire par laquelle vous surpassez infiniment toutes les créatures et tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir en fait de beauté, de bonté et en tout genre de perfection.

Conclusion

Au terme du prologue qu'il a écrit pour sa règle, Saint-Benoît déclare qu'il espère n'avoir rien établi, dans sa discipline spirituelle, qui soit trop ardu ni trop pénible ; que si cependant, on trouve celle-ci trop stricte, on ne se laisse pas effrayer dès l'abord, parce qu'il n'est pas possible de commencer l'ascension de la montagne de la perfection par une autre voie que la voie étroite ; mais à mesure que l'on avance, « Le cœur se dilate, l'âme se met à courir dans la voie des commandements de Dieu, avec une inénarrable douceur d'amour. »

Si l'on veut bien nous pardonner notre présomption, -- s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, -- nous voudrions achever par des paroles semblables ce petit essai sur l'oraison. Nous espérons n'avoir rien établi par la présente méthode qui soit au-dessus des forces ordinaires d'une âme désireuse de se livrer à cet exercice ; nous avons seulement jalonné pour elle la route qui conduit à l'union à Dieu, en lui suggérant un certain nombre d'actes, dont elle pourra varier les formes à l'infini. Nous avons cherché à éliminer de ceux-ci tout ce qui pourrait faire d'eux un cadre trop rigide, et entraver le libre épanchement de l'esprit en Dieu. Néanmoins, comme il n'est pas possible à l'homme de monter vers son Créateur par une autre voie que par le chemin étroit dont parle l'Évangile, nous prions ceux de nos lecteurs qui ont eu la patience de nous suivre jusqu'au bout, de surmonter par leur effort quotidien la répugnance instinctive qu'éprouve l'esprit humain, -- surtout au XXe siècle (*XXIe.*) -- à se soumettre à une discipline. Ce n'est pas en un jour qu'ils pourront se familiariser avec les successions des actes énumérés dans cette méthode. Qu'ils cherchent seulement à les comprendre et à se les assimiler progressivement. Peu à peu ils verront que ces exercices, bien loin de gêner l'âme, fournissent un aliment continu à sa prière, lui apprenant à se détacher de toute chose, et, en la ramenant sans cesse vers le même objet, l'établissant dans une disposition habituelle de charité parfaite, dans le désir constant de détruire en elle-même tout ce qui fait obstacle à cet amour dont elle veut vivre et dans lequel elle reconnaît, en même temps que le terme de la perfection à laquelle elle aspire, l'élément essentiel de son vrai bonheur.

Fin

Préface	3
RESUME DE LA MANIERE DE FAIRE ORAISON	5
1 VIE PURGATIVE	5
2 VIE ILLUMINATIVE	5
3 VIE UNITIVE	6
CHAPITRE I : DE L'IMPORTANCE DE L'ORAISON	7
1. De l'Ame et de l'Esprit	7
2. Renovamini Spiritu Mentis Vestrae.....	8
3. Comment l'oraison nous transforme à l'image de Dieu et nous conduit à la perfection.....	10
4. Da Mihi Bibere	11
5. De l'utilité des âmes d'oraison dans la cité	11
6. Comment la ville d'Anvers fut sauvée par une carmélite.....	13
CHAPITRE II : DE TROIS ERREURS QUI EMPECHENT DE BIEN FAIRE L'ORAISON.....	14
1. La discrétion, mère des vertus	14
2. De la confusion entre l'oraison vocale et l'oraison mentale	14
3. De la confusion entre l'Oraison actuelle et l'Oraison habituelle	17
4. D'une fausse conception du repos de l'oraison	19
CHAPITRE III : DES TROIS BASES SUR LESQUELLES REPOSE L'ORAISON.....	22
1. La Mortification	22
2. La persévérance	25
3. La Méthode.....	26
4. Que l'Ame ne peut s'unir à Dieu par son essence, mais seulement par ses puissances	27
5. De la division du travail entre les trois Puissances	28
Chapitre IV : DE LA PREPARATION OU PURIFICATION DE L'AME	31
1. De quelques dispositions préliminaires.....	31
2. De la mise en présence de Dieu	33
3. Du souvenir des péchés	34
4. L'histoire de Thaïs.....	36
5. Comment l'on peut parvenir à la connaissance de soi même.....	37
6. De l'humilité parfaite	38
CHAPITRE V : LA MEDITATION	41
1. Comment la préparation dont il vient d'être parlé met l'Ame en mesure de recevoir la Lumière	41
2. De la lecture.....	42
3. De l'Ecriture Sainte et de quelques autres livres.....	44
4. De l'objet essentiel de la Méditation	45
5. De la manière dont nous devons considérer Notre-Seigneur.....	47
6. Des perfections divines	48
7. De quelques autres conseils pour la Méditation.....	51
Chapitre VI : DE L'AFFECTION	53
1. L'acte d'Offrande.....	54
2. L'acte de Demande	56
3. L'acte d'Imitation.....	59
4. Des trois degrés de la vertu.....	61
5. Combien l'âme doit aspirer à l'Union Divine.....	62
6. De l'acte d'Union	63
7. L'acte d'Union Essentielle	64

Chapitre VII : DE L’ORAISON HABITUELLE.....	68
1. Pourquoi nous tirons peu de profit de nos bonnes œuvres	68
2. Les différentes sortes d’intention	70
3. Des Oraisons jaculatoires et des élans du cœur vers Dieu	71
4. Qu’il faut persévérer dans ces aspirations et ne pas leur donner de repos ...	73
Conclusion.....	76